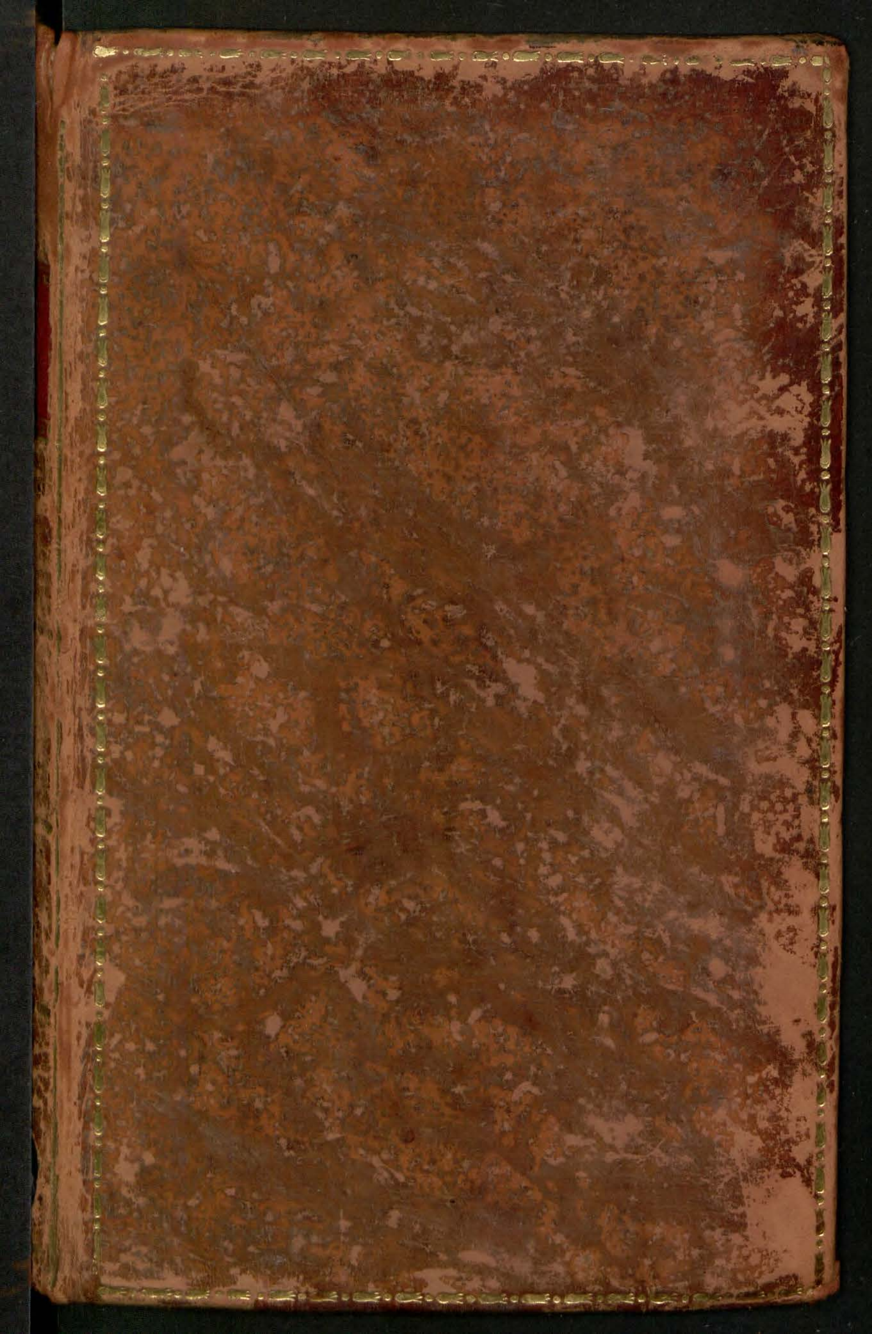
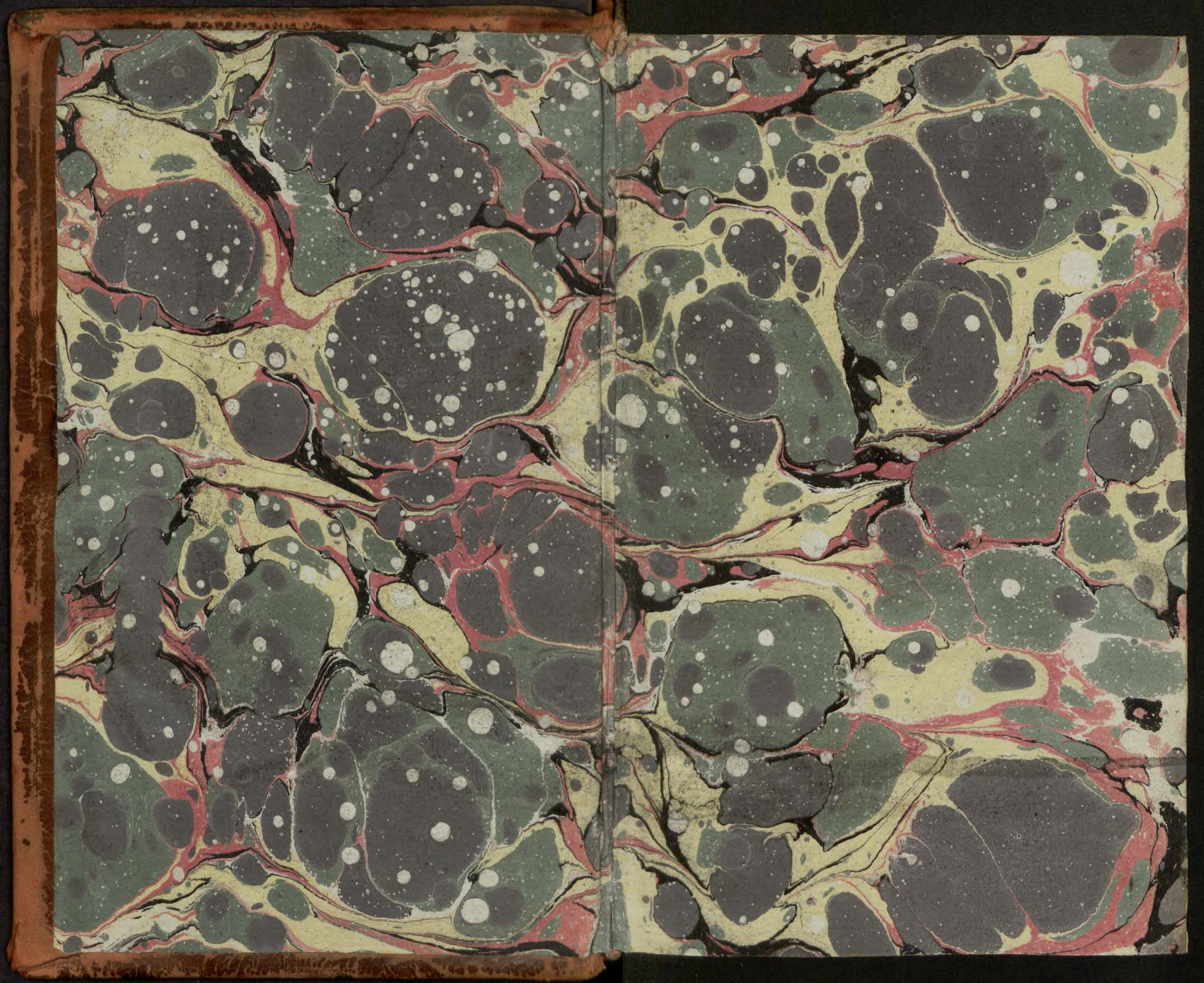




Hierin zwei Tafeln



VOYAGE
EN RUSSIE.

VOYAGE

PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE ET LITTERAIRE,

FAIT EN RUSSIE

PENDANT LES ANNÉES 1788 ET 1789.

OUVRAGE dans lequel on trouvera avec beaucoup d'anecdotes, tout ce qu'il y a de plus intéressant et de vrai sur les moeurs des Russes, leur population, leurs opinions religieuses, leurs préjugés, leurs usages, leur constitution politique, leurs forces de terre et de mer, et les progrès qu'ils ont faits dans les sciences, etc.

Traduit du Hollandais, avec une augmentation considérable.

Par CHANTREAU.

Avec carte et gravures en taille-douce.

TOME SECOND.

A HAMBOURG,
chez PIERRE FRANÇOIS FAUCHE,
Imprimeur-Libraire.

1794.

Avis au relieur

pour placer la carte et les figures de cet ouvrage.

La Carte de Russie	vis-à-vis le titre du Tome I.
La Figure I. . .	tome I. page 23.
La Figure II. . .	tome II. page 26.
La Figure III. . .	tome II. page 231.



TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Le chiffre indique la page.

VOYAGE



VOYAGE
PHILOSOPHIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE,
FAIT EN RUSSIE
PENDANT LES ANNÉES 1788 ET 1789.

CHAPITRE PREMIER.

Environs de Saint-Pétersbourg. — Czarko-selo. — Monumens élevés dans les jardins de ce palais à la gloire des comtes Orloff et maréchal Romanzoff. — Oranienbaum, bâti par Menzikoff. — Détails sur cet homme célèbre, compagnon et favori de Pierre I. — Crédit immense dont il jouit. — Anecdotes. — Chûte de Menzikoff, sous le Czar Pierre II.

Nous venons de mettre sous les yeux du lecteur ce qu'il y a de plus important sur le gouvernement de la Russie, et les différentes institutions dues au Czar Pierre I, et aux Impératrices célèbres qui lui succédèrent, et ne parurent s'être assises sur le trône des Russes que pour améliorer ce que

Pierre n'avoit fait qu'ébaucher; car le législateur qui a tiré son pays de la barbarie, et lui a donné des lois qui doivent porter dans son sein les lumières et la civilisation, n'a fait qu'un beau rêve si le tems et les circonstances n'ont pas établi sur une base solide l'édifice qu'il n'avoit qu'étayé.

Nous allons maintenant rendre compte des différentes excursions que nous avons faites dans les environs de St-Pétersbourg, avant de quitter cette capitale. Les endroits que nous parcourûmes, et qui, sans ce qu'on a lu, seroient capables de donner une idée avantageuse des souverains de la Russie, furent Czarko-zelo, Oranienbaum, Petershoff et Schlusselbourg, qui sont autant de palais ou maisons de campagne où les Czars vont se reposer de leurs travaux, ou déposer pour quelques instans le joug aussi pesant que fastidieux de l'étiquette des cours qui, malgré ce qu'ont fait Pierre, la première Catherine et Anne pour l'alléger; qui, malgré ce qu'a fait Catherine II. pour la faire disparoître, est encore à St-Pétersbourg, ce qu'elle étoit à la cour de l'orgueilleux Charles-Quint et de ses fiers successeurs qui ont même aujourd'hui l'arrogance de se faire servir à genou. Ce ne sont pas les ordonnances qui détruisent l'étiquette, c'est l'opinion instruite par la raison ou qui consent à l'être.

Czarko-selo, est un palais impérial à vingt werstes environ de St-Pétersbourg; c'est le séjour favori de l'impératrice pendant l'été. Elle y vit d'une manière plus retirée que quand elle est à

Petershoff (autre maison dont nous parlerons bientôt). Ce palais bâti par Elizabeth, est en briques revêtues de plâtre ou de stuc blanc. Il est d'une longueur disproportionnée et d'une architecture aussi lourde que mal entendue. Les principaux pilastres, les ornemens de la façade, les statues qui supportent la corniche sont en bois ainsi que celles qui sont destinées à orner le toît: tout cela est doré, et de cette immense dorure il résulte un ensemble plus mat que pompeux et du plus mauvais goût. Les appartemens qui sont vastes et magnifiques sont meublés dans l'ancien genre, et leur magnificence est aussi mal entendue qu'insignifiante; ceux qui sont plus modernes et meublés par l'impératrice régnante, sont moins somptueux et d'un meilleur goût; mais ils décèlent l'âge de celle à qui ils appartiennent, parce que la mode des meubles qu'ils contiennent datte de plus de trente ans. On nous fit remarquer un très-joli boudoir. On admire beaucoup une chambre qui est richement incrustée d'ambre donné par le roi de Prusse.

Les jardins de Czarko-selo sont à l'anglaise, et agréablement diversifiés par des prairies, des bois et des eaux. Entre plusieurs ponts, qu'on rencontre très-fréquemment, on est frappé sur tout d'en voir un bâti sur le modèle du pont de Palladio, qu'on admire en Angleterre dans une maison de campagne du Lord Pembroke. Celui-ci est plus magnifique encore, parce que le bas en est de gra-

nit et la colonnade de marbre. Ce marbre a été taillé et sculpté en Sibérie par un artiste italien, qui y a travaillé neuf ans. De la Sibérie, on l'a amené par eau à St-Pétersbourg, et de-là par terre à Czarko-selo.

Il n'a donc été placé où il est qu'à force de roubles, mais cette dépense qui seroit folle pour un particulier, ne l'est point pour une Impératrice, parce qu'elle marque sa munificence et qu'elle fait circuler l'argent parmi ceux qui ne l'acquierent qu'au prix de leurs sueurs, ce qui vaut beaucoup mieux que d'engorger d'égoistes courtisans.

Divers monumens sont épars dans les jardins de Czarko-selo, et plusieurs sont destinés à honorer des personnes qui se sont distinguées au service de sa majesté: tel est 1°. l'arc érigé en l'honneur du prince Orloff, pour être allé à Moscow mettre des bornes aux progrès de la peste qui ravageoit cette ville, action héroïque et plus méritoire que d'avoir été conquérir une province; 2°. un obélisque élevé à la gloire du maréchal Romanzoff, pour perpétuer la mémoire de ses victoires sur les Turcs; 3°. un monument dédié au comte Alexis Orloff, où l'on a gravé sur l'airain en latin et en russe sa victoire célèbre de Tchesmé, qui eut lieu en 1769, et dont le résultat fut la ruine de la flotte ottomane, livrée aux flammes par le victorieux Orloff auquel l'Impératrice a donné le nom de *Tchesmenski* (vainqueur à Tchesmé), comme dans l'ancienne Rome on donna celui *d'Africain* à Scipion.

Le palais d'Oranienbaum, que nous vîmes après Czarko-selo est situé sur les bords de la mer, à 36 werstes de St-Pétersbourg; il a été bâti par Menzikoff lorsqu'il jouissoit d'un degré de pouvoir et de grandeur auquel il est rare qu'un sujet parvienne. On raconte différemment l'origine de ce favori. Quelques uns disent qu'il étoit garçon pâtissier; d'autres en font un marchand de petits pâtés qui courroit les rues de Moscow, et c'est l'opinion la plus probable, adoptée par Weber, Manstein et Bruce. Suivant ces auteurs, Pierre s'étant arrêté pour causer avec le jeune Menzikoff, fut si frappé de la vivacité de son esprit et de ses promptes reparties, qu'il le prit à son service et le fit monter rapidement au faîte des honneurs. D'autres assurent qu'il étoit fils d'un domestique qui appartenoit à la cour, et que le hazard le plaça auprès de la personne de l'Empereur, mais tous ces récits sont infidèles, et la vérité est que ce fut le baron Lefort qui le plaça près de Pierre. Cet étranger qui avoit à combattre les haines des seigneurs russes, qui ne lui pardonnoient point de jouir à leur exclusion de la faveur du prince, et qui lui faisoient un crime des innovations qu'il lui suggéroit, fut bien aise d'avoir près du Czar un homme à sa dévotion qui ne portant point d'ombrage à ses ennemis put lui servir d'espion toutes les fois que ses différens emplois l'éloignoient de l'empereur. Le jeune Menzikoff étoit d'autant plus propre à ce rôle que doué par la nature d'un

fond de gaîté imperturbable, il étoit admis dans les maisons les plus considérables de Moscow, comme une espèce de bouffon qui accompagnoit le débit de ses gâteaux, de chansons burlesques que les courtisans répétoient même entr'eux jusques dans les antichambres du prince, qui mangea aussi des gâteaux du jeune *Alexaschka* *) répéta ses chansons et s'accoutuma à le voir, parce que Lefort le lui faisoit toujours remarquer; il l'admit enfin à son service, et de son service, dans sa confidence la plus intime qu'il partagea avec Lefort jusqu'à la mort de cet officier et posséda seul tant que vécut le prince.

La première époque de la fortune de Menzikoff fut la création de cette compagnie de cinquante jeunes Russes que, d'après le plan de Lefort, le Czar habilla, arma et disciplina à la manière allemande, et qui dans la suite devint le régiment des gardes de Préobrazhenski. Lefort qui étoit colonel de cette compagnie, y fit admettre Menzikoff, et peu après son admission, lui fit faire l'exercice sous les fenêtres de Pierre, qui en fut charmé, et jura, dès ce moment, de se l'attacher. Il faut remarquer que le prince qui forme cette résolution, n'a que quinze ans, et n'émet de voeux que ceux que lui suggère Lefort qui, pour le bonheur des Russes, se trouve être un homme doué des plus

*) C'est le nom qu'on donnoit à Menzikoff, dans sa jeunesse, parce qu'il s'appelloit Alexis, dont *Alexaschka*, est le diminutif.

rares qualités, et digne de modeler le prince sur lequel tant d'autres devroient se modeler. Ce qui contribua le plus à consolider l'attachement de Pierre pour Menzikoff, fut la conformité d'âge et le dévouement passif de ce dernier pour son maître; car Menzikoff alors et par la suite se distingua toujours par le zèle avec lequel il alla au devant de ce qui pouvoit plaire au Czar; ce fut sur-tout dans ses plans de réforme qu'il lui fut du plus grand secours, soit en se chargeant de leur exécution, ou en écartant les obstacles qui pouvoient les contrarier, et que les Boyards, attachés à leurs préjugés, savoient faire naître, soit en accueillant, carressant, sur-tout sous les yeux de son maître, les étrangers que ce prince avoit attirés à sa cour, et que Menzikoff avoit l'adresse de savoir y fixer.

Depuis l'instant qu'il avoit été placé auprès de Pierre, Menzikoff, par les conseils de Lefort, s'étoit adonné à connoître le caractère de son maître, à s'y plier sans reserve, et à souffrir sans murmures non seulement les désagremens de l'humeur violente et impétueuse de Pierre, mais encore à endurer passivement les plus mauvais traitemens. Aussi son obéissance fut-elle toujours celle d'un esclave dévoué, qui joint pour les ordres qu'il reçoit la ponctualité la plus rigoureuse à l'exécution la plus littérale. L'office même de bourreau ne lui répugna point, quand le Czar lui enjoignit de le faire, lors de la révolte des Strélitz en 1698. Menzikoff, en présence de Pierre, coupa la tête à

vingt des principaux conjurés, et s'en fit honneur. Pierre le cita comme un exemple à imiter, aux Boyards qui avoient refusé de prêter leurs bras à ces exécutions.

Ce fut encore par sa capacité, comme homme d'état et comme guerrier, que Menzikoff gagna la confiance et l'estime de Pierre. Il fut toujours à ses côtés pendant la campagne de 1695, et aida beaucoup ce prince dans la conquête d'Azoff. Il lui sauva la vie en 1697. Quelques seigneurs Russes et des prêtres fanatiques avoient formé une conjuration contre le Czar; Menzikoff déguisé s'étoit introduit parmi les conjurés; il trouve le moyen de sortir, sans être apperçu, va trouver Pierre qui étoit chez Lefort à se divertir, l'instruit du péril qu'il court, et du lieu où les conjurés sont assemblés. Pierre s'y transporte en force, ils sont surpris; il les fait exécuter, et retourne se divertir.

Menzikoff accompagna Pierre dans ces voyages sur lesquels on a tant écrit et de vérités et de mensonges, et il fut fait prince du St-Empire en 1706; dès-lors il s'éleva rapidement aux premières dignités de l'état civil et militaire. Dans quelques occasions, il lui fut même permis de représenter son souverain, en donnant des audiences publiques aux ambassadeurs, tandis que Pierre, dédaignant l'appareil de la royauté, paroissoit à sa suite comme un simple particulier. Enfin l'ascendant que ce favori prit sur l'empereur, et que Catherine soutint

de toute son influence, fut porté si loin, que c'étoit une opinion, parmi les imbéciles et crédules Russes, que Menzikoff avoit jeté un sort sur l'esprit de son maître.

En effet ce favori s'attira vingt fois la colère du Czar, et vingt fois il sut la calmer d'un seul mot. Il sembloit qu'il tint dans ses mains les ressorts qui faisoient mouvoir cette ame ardente et élevée. Un jour le Czar le menaça de le perdre. *Eh bien! Pierre, que feras-tu?* lui dit le ministre, *tu détruiras ton ouvrage*, et cette parole appaisa le Czar. Cependant, lorsque Pierre revint de sa campagne en *Perse*, Menzikoff qui n'ignoroit pas les justes motifs de plaintes qu'on avoit formées contre lui, passa de l'excès de la hardiesse et de la sécurité au découragement et au désespoir, et, pour cette fois, il se crut perdu. Il ne se présenta point devant l'empereur au moment de son arrivée à St-Pétersbourg; il resta dans son palais, sur le bord de la Newa, prétextant sa mauvaise santé; et, soit pour appuyer ses excuses, soit qu'en effet la crainte et l'inquiétude l'eussent rendu véritablement malade, il étoit au lit, lorsqu'on lui annonça la visite du Czar, qui redoubla ses frayeurs. Ce prince avoit passé la Newa, et étoit venu presque sans suite, et sans faire avertir Menzikoff de sa venue. Il s'assit au chevet de son lit, et s'informa de son état. Menzikoff ne lui dissimula pas que sa véritable maladie étoit l'angoisse mortelle où le jettoit la colère de son maître, qu'il avoit mé-

ritée; il ne chercha pas à s'excuser, il se reconnut criminel, et parut n'attendre que le châtiment le plus sévère. Cet aveu toucha Pierre, qui d'ailleurs avoit sans doute pris son parti, quand il se détermina à visiter celui qu'il eut pu faire punir. „*Alexaschka*, lui dit-il amicalement, rassure-toi, „tu as commis une grande faute, tu as presque „ruiné mon pays; mais je ne puis oublier que tu „l'as sauvé, et que je te dois l'empire et la vie.“

Cependant après l'affaire de Stettin, Menzikoff se crut sur le point de recevoir le châtiment que lui méritoit la conduite qu'il y avoit tenue; mais le danger qu'il courut dans cette circonstance, fut un sujet d'humiliation pour ses ennemis. Voici le fait: il assiégeoit en 1713 Stettin, capitale de la Poméranie, et il étoit sur le point de la prendre, lorsque, séduit par les intrigues du baron de Göerts et sur-tout par 400,000 livres qu'il reçut, il consentit à remettre cette place entre les mains du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I, sur de vaines promesses qui ne furent jamais réalisées. Stettin, depuis ce tems, est resté à la Prusse, et le pays qui en dépend est la plus belle partie de la Poméranie. Pierre fut irrité, et Menzikoff qui ne l'ignoroit pas, mais qui connoissoit le caractère de son maître, forma un plan de défense très-singulier, et tint une conduite encore plus extraordinaire en arrivant: il se retira dans son palais, et n'alla point à la cour. Le Czar lui fit demander pourquoi il n'y venoit pas; il répondit fièrement, qu'il n'étoit pas d'usage

que ceux qui arrivoient fissent la première visite. Pierre, plus indigné que jamais, rassembla quelques seigneurs connus pour ennemis de Menzikoff, leur dit de le suivre, et qu'ils alloient voir s'il savoit humilier un sujet coupable et insolent. Il va chez Menzikoff, l'accable de reproches, avec toute la violence dont il étoit capable, au point même d'être prêt à le frapper. Menzikoff le supplie de vouloir bien l'entendre en particulier, et ne l'obtient qu'avec peine. Il passe dans un cabinet, et prenant alors un ton plus ferme: *tu aimes la gloire*, lui dit-il, *et j'ai cru te servir. Charles, ton rival, a donné des royaumes; j'ai voulu que tu fisses plus que Charles, et qu'un de tes sujets donnât des provinces, ce qui n'est encore arrivé qu'à toi; cela ne vaut-il pas mieux qu'une possession si éloignée de tes états, et que tu n'aurois pu garder!* Pierre, naturellement frappé de tout ce qui étoit grand, (ceci cependant n'étoit que romanesque) le fut vivement de cette réponse; et après cette première impulsion, Menzikoff n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. Le Czar sortit en le tenant embrassé, à la vue de tous ceux qui s'attendoient à un spectacle bien différent. Menzikoff, triomphant, reconduisit son maître jusqu'à la barque qui l'attendoit sur la Néwa; Pierre y remonta seul; alors Menzikoff ordonna que ceux qui étoient venus pour être témoins de son humiliation le reconduiroient jusqu'à son appartement, et rendroient cet hommage à celui qui

étoit le premier de l'empire après le Czar. On n'osa pas désobéir, parce qu'on craignoit son pouvoir, et encore plus sa vengeance, qui étoit terrible ; c'étoit celle d'un courtisan qui peut tout oser.

A la mort de Pierre I, le pouvoir de Menzikoff devint plus illimité encore. Catherine I. qui devoit aux intrigues et à l'activité de ce ministre son élévation au trône, lui remit par reconnoissance les rênes de l'empire entre les mains, et ne fut que le souverain ostensible, tandis que le seul Menzikoff régnoit réellement, et à son gré. Son autorité se soutint ainsi jusqu'à la mort de Catherine I. qui, pour l'étayer d'avantage, ordonna par son testament que Pierre II, son successeur, épouseroit la fille de Menzikoff, ce qui prouve à la fois et l'ascendant du favori sur sa maîtresse, et la gratitude de celle-ci.

Mais le ciel en ordonna tout autrement. Les intrigues, le despotisme, l'arrogance, la conduite peu respectueuse de Menzikoff envers Pierre II, firent changer de face aux affaires, et précipitèrent ce favori du faîte des grandeurs dans la plus abjecte des humiliations ; les circonstances de sa disgrace sont racontées dans les mémoires de Manstein, ouvrage qui a eu de la réputation, et la mérite par son exactitude et son impartialité. Nous croirons cependant faire plaisir au lecteur, en lui mettant sous les yeux les détails des différentes causes qui opérèrent la chûte de cet homme célèbre, et les ressorts que ses ennemis firent jouer pour l'effectuer.

Le prince Dolgorouki et le comte d'Ostermann, étoient les ennemis implacables de Menzikoff, l'un et l'autre employèrent tous les ressorts de l'intrigue pour le perdre, et y réussirent d'autant mieux que Menzikoff ne se méfioit pas d'eux. Dolgorouki sur tout joignoit à beaucoup d'adresse une dissimulation dont Menzikoff ne le croyoit pas capable, et le comte d'Ostermann, depuis un débat qu'il avoit eu au conseil avec ce ministre, affectoit de paroître vivre éloigné des affaires. Menzikoff, avoit emmené pour quelques jours le jeune Pierre à Pétershoff pour lui faire goûter les plaisirs de la chasse ou plutôt le tenir entièrement sous son pouvoir. Le comte Osterman, instruit de se voyage, le regarda comme la conjoncture la plus favorable qu'il put désirer pour l'exécution du projet qu'il avoit formé de culbuter Menzikoff. Il alla chez tous les sénateurs, et les premiers officiers de la garde, leur développa ses intentions, et leur trouva à tous celles qu'il désiroit qu'ils eussent. Chacun d'eux lui dit, qu'il étoit prêt à sacrifier ses biens et sa vie pour délivrer la patrie d'un tyran aussi odieux, que Menzikoff. Alors il leur prescrivit la conduite qu'ils devoient tenir. Il avoit eu soin de prévenir le prince Dolgorouki de ses démarches et de leur succès, il lui avoit fait entendre que, si lui et son fils parvenoient à empêcher le mariage que l'empereur alloit être forcé de conclure, la moindre récompense qu'il pouvoit en attendre, étoit de voir sa fille prendre la place de celle de

Menzikoff: il lui ajouta, „qu'il savoit que c'étoit „l'objet de ses désirs, qu'il ne tenoit qu'à lui de „les voir combler avec d'autant plus de facilité „que c'étoit le voeu de la nation, et que sa nais- „sance illustre rendoit ses prétentions aussi légiti- „mes que raisonnables.“ En effet les Dolgorouki forment en Russie une des premières maisons de l'empire, et sont issus de ce Wolodimer qui appella dans son pays les sectateurs du christ.

Soit que le comte d'Osterman parlât sincèrement ou non au prince Dolgorouki, son discours eut l'effet qu'il en attendoit. Celui-ci flatté de l'espoir de voir sa fille monter sur le trône de Russie, promit de faire tout ce qu'on exigeroit de lui. La difficulté ne consistoit plus qu'à engager le Czar à se dérober à la vigilance de Menzikoff, qui ne le perdoit pas un instant de vue. On jetta les yeux sur le jeune Dolgorouki, pour lui en faire la proposition. Il étoit le seul compagnon des plaisirs du prince, le seul confident de ses chagrins; il couchoit toutes les nuits dans sa chambre. Cette familiarité le mettoit à portée de connoître les dispositions du monarque à l'égard de Menzikoff. Le jeune Dolgorouki promit de remettre le prince entre les mains du sénat, et apporta dans l'exécution de ce projet, la prudence que donne l'expérience de l'âge mûr. Il se concerta avec Osterman qui prit si bien ses précautions, que le sénat devoit se trouver assemblé, comme par hazard, à quelque distance de Petershoff. La nuit, désignée

pour exécuter le projet étant arrivée, le jeune Dolgorouki voyant que tout étoit tranquille, s'approcha du lit de l'empereur, lui proposa de se délivrer par une prompte fuite de l'esclavage dans lequel Menzikoff le retenoit. Pierre déjà préparé sans doute à prendre cette résolution, s'habilla promptement, passa par la fenêtre avec son favori, et ils traversèrent les jardins à la faveur des ténébres. Sitôt qu'ils en furent sortis, ils rencontrèrent un grand nombre de seigneurs qui les attendoient avec des voitures, et les conduisirent à l'endroit où le sénat étoit assemblé. Sans s'arrêter à délibérer, on marcha droit à St. Pétersbourg, pour éloigner d'avantage l'empereur de Menzikoff.

CHAPITRE II.

Suite des détails sur Menzikoff. — Il est arrêté. Dépouillé des ordres qui le décorent. — Changement subit qui s'opère dans sa personne. — Il est exilé à Rennebourg, et de-là à Takouska, dans le fond de la Sibérie. — Il est cinq mois en route. — Il perd son épouse. — Portrait de cette Dame. — Menzikoff creuse lui-même le tombeau qui la renferme. — Son arrivée à Tobolsk. — Affronts. — Humiliations. — Anecdote intéressante. — Vie de Menzikoff dans son exil. — Il perd sa fille. — Il meurt. — Rappel de ses enfans. — Ce que devient Oranienbaum, après la disgrace de Menzikoff.

LE lendemain, lorsqu'on entra dans la chambre du prince, et qu'on vit qu'il s'étoit évadé, l'on courut en avertir le ministre qui étoit encore enseveli dans le sommeil. Il connut à cette nouvelle le danger qui le menaçoit, et resta quelque tems comme accablé du coup qui le frappoit; mais ses espérances se réveillèrent bientôt parce qu'il croyoit encore avoir des amis. Comme les courtisans s'abusent! Il se leva, partit promptement pour St-Pétersbourg. Se croyant encore la puissance en main, il méditoit la plus cruelle vengeance contre ceux qui avoient enlevé le monarque; mais les précautions étoient trop bien prises, sa perte étoit

assurée. Lorsqu'il voulut se présenter au palais, il vit que la garde en étoit changée, et que la garnison étoit sous les armes: il continua sa marche; mais on le repoussa même avec menaces. Certain alors de son malheur, il tourna ses pas du côté de son palais, et ne trouva plus sur son chemin cette multitude de courtisans qui avoit coutume de l'environner: l'orage les avoit déjà dispersés, comme il disperse de timides colombes, et à peine fut-il entré dans son hôtel, qu'il le vit environné de grenadiers. L'officier qui les commandoit s'avança, et lui ordonna les arrêts, de la part de l'Empereur. Il crut, ce qui est ordinaire à tous les favoris disgraciés, que s'il voyoit son souverain, il pourroit rentrer en grace et reprendre son autorité; mais la réponse qu'il reçut, fut un ordre de partir le lendemain, pour Rennebourg. C'étoit une terre considérable qui lui appartenoit. Cet ordre lui ôta toute espérance et lui fit voir que sa perte étoit certaine. Il s'écria dans sa douleur: *J'ai commis de grands crimes, mais est-ce à l'empereur à m'en punir?* Ces paroles furent recueillies par tous ceux qui étoient présens, et confirmèrent les soupçons qu'on avoit jetés sur lui au sujet de la mort de Catherine I. On lui marqua encore ce jour-là des égards. L'officier qui étoit chargé de le garder, lui dit que l'empereur lui permettoit d'emporter avec lui ses effets les plus précieux, et de se faire suivre par un aussi grand nombre de domestiques qu'il voudroit. Il eut l'imprudence de vouloir

encore étaler aux yeux du public un faste qui ne convenoit pas à sa situation, et eut été insupportable dans toute autre. Il passa le reste du jour à faire les préparatifs de son voyage. On le fit partir le lendemain à midi afin de lui causer l'humiliation de servir de spectacle au peuple; quelques-uns même ont assuré qu'il demanda lui-même à partir à cette heure, parce qu'il croyoit que l'attendrissement des spectateurs passeroit jusqu'au monarque. Sa marche ressembloit plutôt à une pompe, qu'au départ d'un homme disgracié; il étoit avec sa famille dans le plus brillant de ses équipages: ses autres carosses, dont le nombre étoit assez considérable, le suivoient: ses bagages, ses domestiques, ses chevaux formoient un cortège nombreux; il affecta de salùer à droite et à gauche tous ceux qui étoient aux fenêtres. Si dans la foule du peuple qui étoit accouru sur son passage, il appercevoit quelqu'un, qu'il avoit eu occasion de connoître, il le nommoit par son nom, et lui disoit adieu.

Ce faste que Menzikoff avoit affecté même dans sa disgrace, donnoit trop d'avantage à ses ennemis pour qu'ils n'en profitassent pas. Ils le peignirent aux yeux du jeune monarque comme un ambitieux que rien ne pouvoit humilier, et qui terrassé, bravoit encore le bras qui venoit de le renverser. Ils provoquoient la colère d'un jeune homme, on peut juger qu'ils n'eurent pas de peine à la faire naître; d'ailleurs, Pierre II haïssoit trop Menzikoff pour ne pas écouter et suivre les conseils

qui tendoient à le perdre; il envoya un second détachement de grenadiers à sa suite, et chargea l'officier qui le commandoit de lui ôter les marques des ordres de Russie, et de ceux qu'il avoit reçus des puissances étrangères. A cette humiliation, Menzikoff dévint un nouvel homme: son ambition et sa vanité le quittèrent; il parut s'en dépouiller comme des cordons qu'on venoit de lui oter, et tout-à-coup aussi humble que ferme, on ne trouva plus en lui qu'un philosophe prêt à braver les coups de la fortune; il répondit à l'officier: *Reprenez ces témoins de ma folle vanité; je les ai tous rassemblés dans ce coffre; je m'attendois bien que l'on commenceroit par m'en dépouiller; je devrois les avoir sur moi, pour plus d'humiliation.* Les ordres que l'officier avoit reçues ne se bornoient pas là, il lui dit qu'il falloit qu'il descendit de son carosse avec sa femme et ses enfans, pour monter sur des chariots qu'il avoit fait amener exprès. „Je suis préparé à tout, répondit encore Menzikoff, exécutez les ordres qu'on vous à donnés; plus vous m'oterez, moins vous me laisserez d'inquiétudes; je ne plains que ceux qui vont profiter de ces dépouilles.“ Il descendit de carosse, et monta sur un petit chariot couvert avec une tranquillité qui étonna, et attendrit en même tems ceux qui étoient présens. Sa femme et ses enfans montèrent sur de pareils chariots. On reconduisit ses équipages et ses domestiques à St-Pétersbourg, et Menzikoff continua sa route sans avoir la conso-

lation de s'entretenir avec sa femme et ses enfans. Lorsque le hazard lui fournissoit l'occasion de les voir, il les exhortoit à céder à l'orage sans se laisser abattre. La résignation qu'inspirent la philosophie et la saine morale de la religion qui diffèrent de très-peu entr'elles sont d'une grande ressource dans les disgraces, et lui fournissoient des discours capables de fortifier le courage de ces infortunés.

Ce fut ainsi que le prince Menzikoff arriva à Rennebourg. C'étoit plutôt une ville qu'un village, le château en étoit magnifique, il y avoit fait construire des fortifications qui la rendoient susceptible de défense; il avoit établi une foire qui s'ouvroit tous les ans pendant le mois de juin. Les tartares, les cosaques, etc. y apportoient des marchandises de toute espèce. Menzikoff dans sa dignité, se repaissoit du plaisir d'y mener une vie philosophique. Quoiqu'éloigné de la cour de 1000 werstes, il en parut encore trop près à ses ennemis, ils craignoient tout de ses intrigues et des créatures qu'il s'étoit faites; la méfiance leur conseilla de le faire réléguer à Yakouska, qui est dans le fond de la Sibérie, et à plus de 6000 werstes de la capitale. On ne lui permit d'emmener avec lui que huit domestiques; avant son départ, on le dépouilla de ses habits, et on lui en fit prendre un, tel que le portent les paysans russes. Sa femme et ses enfans ne furent pas plus épargnés; on leur donna le même costume; leurs robes

étoient de bure couvertes de pelisses. Pour coëffure ils eurent des bonnets de peau de mouton; la princesse Menzikoff, née avec un tempérament délicat, et accoutumée aux commodités de l'opulence, succomba bientôt à la peine et aux fatigues; elle mourut dans la route, aux environs de Kasan. Son mari eut le courage et la force de l'exhorter à la mort et elle expira dans ses bras. Cette séparation lui causa la plus vive douleur; il perdoit dans cette épouse chérie sa plus douce consolation, il avoit toujours eu pour elle une amitié mêlée d'estime. Natalie Arsenieff, (c'est ainsi qu'elle se nommoit) étoit d'une illustre famille de Russie; sa beauté lui attiroit les regards de tout le monde, sa vertu qui s'étoit préservée de la corruption des cours, et de l'orgueil que pouvoit lui suggérer l'éclat de sa fortune, lui concilioit l'estime de tous ceux qui la connoissoient; sa mémoire est encore en vénération parmi les Russes; sa soeur Barbara Arsenieff, qui avoit en arrogance ce que Natalie avoit en modestie, contribua beaucoup à la disgrace de son beau-frère, en offensant par ses hauteurs et son insolence, les meilleures maisons de St-Pétersbourg; loin de la reprendre, l'imprudent Menzikoff applaudissoit à son orgueil, et répondoit à Catherine I, qui s'en plaignoit quelquefois, que sa belle-soeur étoit un modèle de grandeur d'ame; combien il fut détrompé? Revenons à son épouse infortunée.

Menzikoff fut obligé de lui rendre lui-même les derniers devoirs, et ses mains creusèrent la fosse où il la déposa; ce fut dans le lieu même où cette princesse étoit morte. A peine lui laissa-t-on le tems de verser des larmes sur le tombeau de cette malheureuse épouse; on le força de continuer sa route jusqu'à Tobolsk, capitale de la Sibérie. La nouvelle de son arrivée l'avoit dévancé, on y attendoit avec impatience le spectacle qui devoit présenter, dans les fers et l'humiliation, un homme sous la volonté duquel toute la Russie trembloit peu de tems auparavant. En arrivant dans cette ville, il fut frappé de la présence de deux seigneurs russes, qui y avoient été exilés sous son ministère. Ils étoient venus à sa rencontre, et l'accablèrent d'injures pendant qu'il traversa la ville pour aller à la prison; loin de marquer de l'impatience, il dit à l'un d'eux: „vos reproches sont justes, je „les ai mérités, satisfaites-vous, puisque vous ne „pouvez tirer d'autre vengeance de moi dans l'état „où je suis: je ne vous ai sacrifié à ma politique, „que parce que votre vertu et votre caractère me „faisoient ombrage; se tournant ensuite vers l'au-„tre, il lui dit: j'ignorois entièrement que vous „fussiez en ces lieux. Ne m'imputez point votre „malheur, vous aviez sans doute quelques enne-„mis auprès de moi qui m'ont surpris, et ont ob-„tenu l'ordre de votre exil. J'ai souvent demandé „pour quelle raison je ne vous voyois plus; on „me faisoit des réponses vagues, et j'étois trop

„occupé pour songer aux affaires des particuliers; „si vous croyez cependant que les injures puis-„sent adoucir votre chagrin, vous pouvez m'en „charger.“

Un troisième exilé, perca la foule, et par un rafinement de vengeance, il couvrit de boue le visage du fils de Menzikoff et de ses filles. „Eh! „c'est à moi, s'écria le père pénétré de douleur; „c'est à moi qu'il faut la jetter, non à ces mal-„heureux qui ne vous ont rien fait.“

Le gouverneur lui envoya dans la prison, par ordre de Pierre II, 500 roubles pour satisfaire à ses besoins et à ceux de sa famille. Le malheureux Menzikoff obtint la permission de les employer à acheter ce qui pourroit lui être nécessaire dans le lieu de son exil, pour le mettre à l'abri de l'affreuse misère qui l'y attendoit. Cette précaution ne regardoit que ses enfans; car lui, il s'étoit entièrement résigné à la volonté de l'être suprême, qui soutient dans la disgrace l'homme capable de l'oublier dans la fortune; mais il ne pouvoit envisager sans frémir, le sort déplorable des malheureuses victimes de ses fautes. Il acheta des scies, des coignées, et des outils propres à remuer la terre, il fit provision de graines de toutes espèces, et de viandes salées, pour pouvoir subsister, en attendant que l'habitation qu'il projettoit de construire, fut en état de fournir aux besoins de sa famille; il se munit aussi de filets pour la pêche, et lorsque toutes ces emplettes furent faites, il pria que l'on distribuât aux pauvres ce qui lui restoit d'argent.

Le tems qu'on lui avoit accordé pour séjourner a Tobolsk étant expiré, on lui ordonna de partir avec sa malheureuse famille. On les mit sur un chariot découvert, et qui n'étoit tiré que par un seul cheval, quelquefois par des chiens. Il employa cinq mois pour arriver de Tobolsk à Yakouska, et fut pendant ce long et pénible voyage exposé à toutes les injures de l'air, qui est extrêmement froid dans ces climats, sa santé et celle de ses enfans n'en reçurent cependant aucune altération.

A quelques journées avant d'arriver à *Yakouska*, il fit une rencontre qui lui causa la plus vive émotion, et lui rappella amèrement sa disgrace. Il étoit descendu avec sa famille dans la cabane d'un paysan Sibérien, pour y prendre quelque repos, lorsqu'il vit entrer un officier qu'il reconnut; il revenoit du Kamschatka, où il avoit été envoyé sous le règne de Pierre I. avec une commission relative aux découvertes que le capitaine Béring étoit chargé de faire sur la mer *d'Amur*. Cet officier avoit servi sous les ordres de Menzikoff, qui se le rappella d'abord, et le salua par son nom. L'officier, étonné de s'entendre nommer dans un pays si éloigné, lui demanda par quel hazard il étoit connu de lui, et qui il étoit lui-même. *Je suis Alexandre*, lui répondit-il, *j'étois il n'y a pas long-tems, le prince Menzikoff*. L'officier l'avoit laissé à la Cour de Russie, dans une fortune si élevée

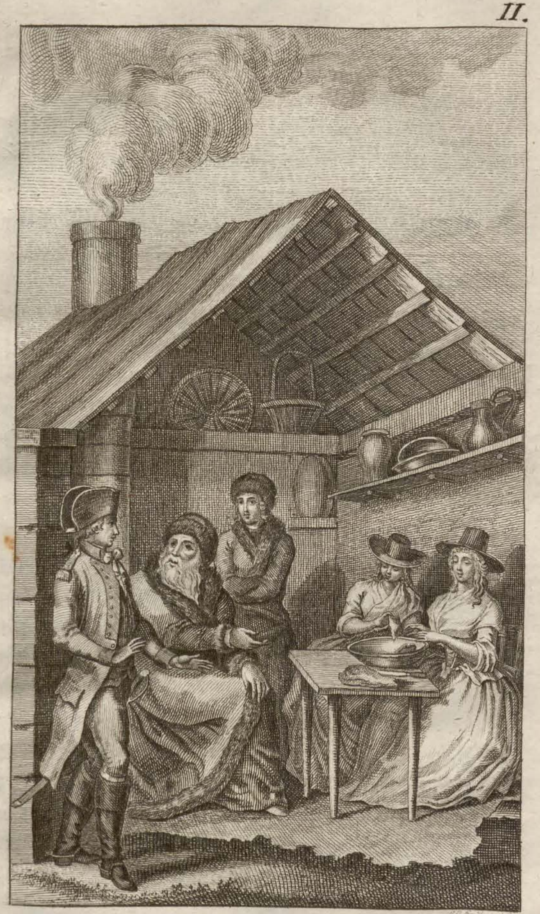
élevée et si brillante, qu'il lui paroissoit hors de toute vraisemblance que ce fut réellement *Menzikoff* qu'il rencontrât dans cet état d'abjection. Il lui parut plus naturel de croire que c'étoit quelque paysan qui avoit l'esprit égaré. *Menzikoff*, pour le désabuser, le tira auprès d'une lucarne qui laissoit entrer un peu de jour dans la cabane. L'officier le considéra quelque tems avec une attention mêlée d'étonnement; et croyant enfin le reconnoître: *Ah! mon prince*, s'écria-t-il tout hors de lui, *par quelle suite de malheurs son altesse est-elle tombée dans l'état déplorable où je la vois? Supprimons les titres*, interrompit *Menzikoff: je t'ai déjà dit que mon nom étoit Alexandre*. L'officier, encore incertain, apperçut alors dans un coin un jeune paysan qui rattachoit avec des cordes la semelle de ses bottes; *quel est*, lui dit-il, à voix basse, en lui montrant Menzikoff, *cet homme extraordinaire? c'est Alexandre, mon père*, répondit tout haut le jeune homme, *dois-tu nous méconnoître dans notre malheur, toi qui nous as tant d'obligations?* Menzikoff, fâché d'entendre son fils répondre avec tant de fierté, le fit taire. *Pardonne*, dit-il, *à ce jeune infortuné la rudesse de son humeur: c'est lui que, dans son enfance, tu daignois caresser et faire jouer entre tes bras: voilà ses soeurs, voilà mes filles*; et en disant ces mots, il lui montra deux jeunes personnes vêtues en paysannes qui étoient assises auprès d'une table, et trempoient dans une jatte de bois, remplie de lait, des croutes d'un

pain noir et massif. *Celle ci*, ajouta-t-il, *a eu l'honneur d'être fiancée à Pierre II, notre empereur.*"

Ce discours et ce spectacle étoient sans doute un assez grand sujet d'étonnement pour l'officier qui écoutoit; mais ce nom de Pierre II lui causa une nouvelle surprise. Séparé de la Russie, depuis près de quatre ans par des espaces immenses, il étoit dans l'ignorance la plus absolue de tous les évènemens qui avoient changé la face de l'empire. *Menzikoff* lui raconta tout, en commencant son récit par la mort de Pierre I. et s'arrêtant à l'époque de son exil. Il lui annonça qu'il trouveroit Dolgorouki et Ostermann à la tête du gouvernement. *Tu peux leur dire*, ajouta-t-il, *dans quel état tu m'as rencontré: leur haine en pourra être flattée; mais assure-les que mon ame est plus libre et plus tranquille que la leur, et qu'elle ne l'a jamais été dans le tems de ma prospérité!*

Peut-être ne disoit-il rien qui ne fut très vrai, et du moins son extérieur ne le démentoit pas. L'officier ne put le voir et l'entendre sans attendrissement; il arrosa de larmes les mains de son ancien général, qui en fut touché, mais n'en versa point. Il vit *Menzikoff* remonter dans son triste chariot, de l'air le plus délibéré: il les suivit longtems des yeux, ne sachant s'il lui devoit plus de pitié que d'admiration. Arrivé au lieu de son exil, Menzikoff s'occupa du soin de pourvoir aux besoins de ses enfans, et des précautions nécessaires pour diminuer l'horreur de leur exil. Il commença

II.



Celle-ci a eu l'honneur d'être fiancée a Pierre II. notre empereur.

par défricher un assez grand espace de terrain; il se fit aider par les huit domestiques qui l'avoient accompagné. Il sema des graines, qui peu-à-peu fournirent sa famille de légumes, songea à augmenter la cabane qu'on lui avoit destinée et abattit des bois propres à bâtir. Son exemple encourageoit ses gens: en peu de tems il eut construit une maison assez commode pour y loger avec ses enfans et sa suite. Cette maison étoit composée d'un oratoire et de quatre chambres; il prit la première pour lui et son fils; ses filles occupèrent la seconde; il abandonna la troisième à ses domestiques et la quatrième fut destinée pour les provisions. Celle de ses filles qui avoit été fiancée à l'empereur, qui devoit être la Czarine, et régner sur toutes les Russies, se chargea du soin de faire la cuisine; l'autre prit celui de racommoder les hardes et de blanchir le linge. Chacune d'elles se faisoit aider par deux domestiques, qui faisoient le plus pénible de l'ouvrage. Peu de tems après son arrivée, on lui amena un taureau et quatre vaches pleines, un bélier et plusieurs brebis; on lui apporta en même tems une assez grande quantité de volailles pour former une basse cour. Menzikoff ne put imaginer à qui il étoit redevable de ce bienfait; car pendant sa fortune, il n'avoit point eu la prudence de se faire un ami qui put le soulager dans son malheur. Ses enfans s'en informèrent, lorsqu'ils furent de retour à St-Pétersbourg, et leurs recherches furent inutiles. Ils apprirent seulement que

ce présent leur étoit venu de Tobolsk au travers des déserts.

Tous les matins on se rendoit dans l'oratoire, Menzikoff y faisoit la prière; il la faisoit encore à midi, le soir et à minuit. Les malheurs l'avoient rendu dévot, et son exemple, plus que ses ordres, attiroit tout le monde à ce pieux exercice. Les douceurs de la solitude avoient chassé les passions de son esprit et y avoient établi la tranquillité; mais elle étoit quelquefois troublée par les remords, et la douleur de voir ses enfans dans l'infortune, et d'en être la cause.

A peine six mois s'étoient écoulés, depuis qu'il étoit dans ce désert, que sa fille ainée fut attaquée de la petite vérole. Il lui tint lieu de garde et de médecin; il eut recours à tous les remèdes qu'il crut pouvoir lui être salutaires; mais les remèdes et ses soins furent inutiles, sa fille approchoit de jour en jour de sa fin. Alors il quitta la fonction de médecin, pour prendre celle de prêtre, il l'exhorta à la mort. Elle s'y résigna avec cette fermeté que donnent les malheurs et la religion, et expira dans les bras de son père. Dès qu'elle fut morte, il cola son visage sur le sien et l'arrosa de ses larmes: puis se montrant au-dessus de la douleur, il dit à ses deux autres enfans: *apprenez de votre soeur à mourir*. Il chanta ensuite au milieu de ses gens les prières que le rit grec a consacrées aux morts, les recommença plusieurs fois pendant vingt-quatre heures, la fit inhumer dans l'oratoire

qu'il avoit construit, et marqua à ses deux enfans la place où il vouloit être enterré; c'étoit à côté d'elle. Son fils et sa fille furent attaqués de la même maladie, et dans le même tems. Il se multiplia, pour ainsi dire, leur donna les mêmes secours qu'à celle qu'il venoit de perdre; mais ce fut avec plus de succès, ils ne tardèrent pas à recouvrer la santé.

Enfin les chagrins, plus encore que les fatigues, minèrent peu-à-peu la santé de Menzikoff. Ils étoient d'autant plus vifs, qu'il les renfermoit audedans de lui-même, et ne montroit à ses enfans que de la fermeté, pour ne pas leur laisser appercevoir toute l'horreur de leur situation; il succomba à ses maux, fut attaqué d'une fièvre lente qui devint d'autant plus dangereuse, qu'il la brava pendant quelque tems pour dérober à son fils et à sa fille la connoissance de l'état dans lequel il étoit. Ses forces étant épuisées, il fut obligé de garder le lit; se voyant près du moment où il alloit être pour jamais séparé de ses enfans, il les fit approcher et leur adressa ces paroles: (c'est sa fille même qui les a rapportées, en ajoutant qu'elle a souvent eu lieu de se les rappeler.) „Mes enfans, je „touche à mon heure dernière, la mort dont la „pensée m'a été familière depuis que je suis ici, „n'auroit rien d'effrayant pour moi si je n'avois „à rendre compte au souverain juge que du tems „que j'ai passé dans cet exil. Jusqu'ici, mes en„fans, vos coeurs ont été préservés de la corruption,

„vous conserverez mieux votre état d'innocence „dans ces déserts, qu'à la cour. Si vous y retour-„nez, ne vous rappelez que les exemples que je „vous ai donnés ici.“

Le ton ferme, l'air de tranquillité avec lesquels il leur tint ce langage, firent croire qu'il étoit encore éloigné de sa fin: mais pour faire ces tristes adieux, il avoit ramassé toutes ses forces; elles l'abandonnèrent aussi-tôt qu'il eut cessé de parler: il étendit la main comme pour donner sa bénédiction à ses enfans, et une légère convulsion l'emporta.

Cette famille infortunée ne périt point dans cet horrible désert, que la perte qu'elle venoit de faire devoit lui rendre plus horrible encore. Elle fut rappelée à St-Pétersbourg à l'avénement de l'impératrice Anne au trône. La fille fut mariée à Gustave Biren frère du duc de Courlande et n'oublia jamais le séjour *d'Yakouska;* le fils fut avancé dans l'armée par cette même impératrice, et se rendit digne de ses bontés. Le petit fils de Menzikoff est aujourd'hui membre du *Sénat dirigeant*, Lieutenant-général, chevalier de l'ordre de St-George et aide de camp de Catherine II. On nous a assuré qu'il se conduit de façon à ne pas mourir à Yakouska.

Après la disgrace de Menzikoff, on fit *d'Oranienbaum* un hôpital pour la marine; mais dans la suite Pierre III. le reprit et en fit sa résidence favorite. Le milieu de cet édifice est le même que

celui que fit élever le favori, et consiste en deux étages qui renferment beaucoup de petits appartemens dont le plus remarquable est celui qu'on appelle encore aujourd'hui la chambre de Menzikoff; c'est celle où il couchoit. La boiserie qui est peinte en noir et artistement travaillée, est ornée des chiffres de son nom et des emblêmes des ordres dont il étoit décoré. Près de là est une salle de bains à la turque qui ne reçoit de jour que par une espèce d'abavent qui la fait plutôt ressembler à un cachot qu'aux bains d'un grand seigneur. L'étuve destinée à chauffer ce bain est placée avec autant de maladresse que de danger, et n'a point été refaite par quelques uns de ces parasites que Catherine entretient comme artistes et qui ne possèdent d'autre art que celui de tromper.

Pierre III. a fait ajouter à l'ancien édifice des ailes qui sont de longs bâtimens à un seul étage, et qui conviendroient mieux à une ferme qu'à un palais. De ce premier corps de bâtiment on se rend à la forteresse, et chemin faisant on observe avec plaisir le modèle en petit d'une citadelle, que Pierre III. fit faire lorsqu'il prit une passion pour les études militaires: elle devoit servir aux leçons de fortification qu'il se faisoit donner. Cette espèce de fort, qui n'est qu'un château de cartes, est environné d'un fossé et d'un rempart défendus par des bastions; Pierre III. le fit construire lorsqu'il n'étoit encore que grand-duc; on y voit un bâtiment qu'il appeloit la maison du gouverneur,

mais qu'il habitoit ordinairement lui-même, et dans laquelle il ne reçevoit que ses officiers et ses favoris, pendant que le reste de sa cour étoit dans le palais. Près de là étoient les casernes pour une petite garnison qui servoit de passe-tems au prince, et quelques maisons de bois pour les principaux officiers, avec une petite chapelle luthérienne où l'on faisoit le service divin pour les soldats de Holstein que le prince avoit affectionnés. La maison du gouverneur est un bâtiment de briques qui a sept ou huit croisées de face, et contient environ huit petites pièces; on l'a laissée exactement dans le même état où elle étoit lorsque Pierre III. l'habitoit; on nous y montra les meubles qu'il y avoit rassemblés et le lit dans lequel il coucha la nuit de sa déposition. Il étoit garni d'une couverture de satin blanc et des rideaux de brocart ponceau et argent, le ciel du lit étoit orné de plumes rouges et blanches; près de cet appartement est un joli cabinet tapissé d'une étoffe de soye brun clair, sur laquelle sont diverses figures brodées par Catherine II. lorsqu'elle n'étoit que grande-duchesse.

De la forteresse on nous conduisit à une grande galerie de tableaux qui a été formée par Pierre III. Entre plusieurs portraits de ce prince infortuné on en montre un dont la ressemblance est frappante. Il est peint dans son uniforme de Holstein; son teint est blanc et ses cheveux sont blonds, mais il n'y a aucune expression dans ses traits, et l'on

observe dans ses regards et dans toute sa physionomie quelque chose d'efféminé.

Dans le jardin est un pavillon fort élégant construit par ordre de l'impératrice, lorsqu'elle étoit grande duchesse. On y voit dixhuit appartemens, dont chacun est meublé dans un goût différent, à la grecque, à la turque, à la chinoise etc. Il est au milieu d'un bois fort épais, et comme on y va par un chemin qui tourne, on ne l'apperçoit que quand on y arrive. La surprise que cause cette vue inattendue lui a fait donner, le nom de *Ah! Ah!*

CHAPITRE III.

Petershoff. — Ses jardins. — Monplaisir, ou la maison hollandaise. — La montagne des traineaux. — Maison du prince Naritzkin. — Schlusselbourg. — Détails historiques. — Anecdotes. — Situation de la ville. — Celle du château. — C'est la bastille des Czars. — Gens de marques qui y ont été renfermés. — Marie, soeur de Pierre I. — La Czarine Eudoxie, sa première femme. — Le comte de Piper, ministre de Charles XII. — Biren. — Le prince Iwan.

PETERSHOFF est à dix werstes d'Oranienbaum, et à 26 de la capitale. Ce palais a été commencé par Pierre I, en 1712, et fini sous le règne d'Elisabeth. Il est sur une éminence dont la vue est superbe: on y découvre Cronstadt, St-Pétersbourg, le Golfe et la côte opposée de Carélie. Il est magnifiquement meublé, et il y a une suite d'appartemens dignes d'un souverain. La salle d'audience est ornée des portraits des Czars de la maison de Romanof. Le plus frappant de tous, comme de raison, est celui de Catherine II, entrant en triomphe dans la capitale, la veille de la révolution qui la plaça sur le trône. Elle a le costume d'un homme, elle porte l'uniforme des gardes et une

branche de chêne à son chapeau; elle est montée sur un cheval blanc et a l'épée nue à la main. Ce costume lui va très-bien; parce que Catherine a toujours eu la figure très-*hommasse*.

On a souvent vanté le goût et la beauté des jardins de Petershoff, leurs nombreux jets d'eau, leurs fontaines, leurs bassins, leurs cascades, leurs parterres, etc. On les a comparés à ceux de Versailles, et à certains égards ils leur sont très-supérieurs; car les eaux ne jouent à Versailles que dans certaines occasions, et à Petershoff elles ne tarissent point. Ces jardins furent fort admirés en Russie dans leur nouveauté. C'étoit pour les Russes une espèce de féerie qui contrastoit d'une manière singulière avec leurs agrestes vergers. Quoique ces jardins ne se soient pas trouvés du goût de Catherine II. qui a la manie des jardins anglais, elle a respecté l'ouvrage de Pierre, et les a laissé subsister tels qu'ils ont été faits. D'ailleurs sa majesté réside le plus souvent, en été, à Czarskoselo, où le terrain est employé dans un goût plus moderne et plus à son gré.

Au milieu d'un large bassin de Petershoff on remarque deux gladiateurs qui ne sont pas armés à l'antique d'une épée et d'un bouclier, mais d'une paire de pistolets qu'ils sont prêts à tirer l'un contre l'autre: leur attitude est menaçante; mais c'est de l'eau qui sort avec impétuosité de leurs pistolets, au lieu de feu.

Une partie du jardin est située entre le palais et la mer, et entr'autres bâtimens on en voit un sur le rivage qui mérite une attention particulière, parce que c'étoit la retraite favorite de Pierre I. Cette maison, et les meubles qu'elle contient ayant été conservés scrupuleusement, tels qu'ils étoient, on peut y prendre quelques idées de la simplicité dans laquelle ce prince aimoit à vivre. Il fit bâtir cette maison aussitôt après son retour de Hollande et voulut non-seulement qu'elle fut dans le goût de ce pays, mais encore, qu'elle portat le nom de maison hollandaise, quoiqu'il lui donna quelquefois celui de *Monplaisir*, qui lui est resté.

Pierre étoit sujet à la fièvre, et il s'étoit persuadé que l'air de la mer convenoit à son tempérament. Quand il séjournoit en été à Petershoff, l'air de ses vastes jardins lui sembloit étouffé, et c'est pour cela qu'il avoit voulu avoir une maison dont les flots de la mer vinssent baigner les murs; elle est de briques, n'a qu'un étage, et le toît est de fer, les fenêtres vont du bas au faite de la maison, ce qui, joint à ce qu'elle est longue et basse, lui donne l'air d'une serre. La partie habitable est composée d'un sallon et de six petites pièces meublées proprement et simplement; la cheminée est ornée de vases de porcelaines curieux, et que Pierre estimoit beaucoup, parce qu'on les avoit apportés de la Chine dans le tems où l'on ouvrit pour la première fois une communication entre cet empire et la Russie. La chambre à coucher est

petite, une toile à voile de couleur sert de tapis; un lit de camp sans rideaux n'a de distingué que les draps; deux galeries et deux chambres sont ornées de tableaux de l'école hollandoise et flamande. On y voit aussi plusieurs portraits de Pierre lui même, dans le costume du maître *Peters* travaillant au chantier de Sardam, et un portrait de sa maîtresse favorite, la belle hollandoise.

Il y a un autre bâtiment très-extraordinaire dans les jardins de Petershoff, qu'on nomme la *montagne des traineaux*, ou la *montagne volante*.

La montagne volante est au milieu d'une place oblongue, formée par une colonnade ouverte, avec un toît plat et une balustrade destinée à l'usage des spectateurs; cette colonnade a au moins un demi mille de tour; au centre est la montagne volante qui s'étend presque d'un bout à l'autre. C'est un bâtiment de bois soutenu par des pilastres, et qui figure un terrain inégal ou une montagne avec trois différens sommets, dont la hauteur n'est point la même, et qui diminuant par degrés, forment un espace intermédiaire qui imite celle d'une vallée. Du bas de la montagne, au principal sommet, est un chemin couvert de planches, dans lequel on a tracé trois rainures parallèles; en voici l'usage: on pose dans la rainure du centre une petite voiture où il y a place pour une seule personne; cette voiture descend du premier sommet jusqu'au bas avec une grande rapidité; la vitesse qu'elle acquiert en descendant, la fait remonter

jusques sur la seconde hauteur, et elle continue de la même manière, jusqu'à ce qu'elle ait gagné le bas de la montagne, et la grande place dans laquelle elle roule encore long-tems sur un terrain uni, et ne s'arrête que vers la barrière qui la termine. Alors on la replace sur une des rainures des côtes, et on la fait remonter par le moyen d'un cabestan. Celui qui n'est pas accoutumé à ce méchanisme, trouve cet amusement effrayant; mais comme les rainures sont faites de façon à tenir la voiture dans la direction convenable, il n'y a aucun danger d'être versé. Au sommet de la montagne est un joli appartement pour la commodité des personnes de la cour. Il y a place aussi dans la colonnade et sur le toît pour plusieurs milliers de spectateurs.

Près de la montagne volante il y a un amphithéâtre spacieux dans lequel on donne les tournois.

Lorsqu'on revient de Petershoff à St-Pétersbourg, on trouve à chaque pas de superbes maisons de campagne, parmi lesquelles on distingue celle du comte Naritzkin qui a de vastes jardins anglois et un nombre infini de pavillons chinois de la plus exacte vérité; ils sont même confiés aux soins de plusieurs Chinois qu'il est impossible de méconnoître à leurs traits. Nous avons parcouru ces jardins avec un plaisir indicible; nous ne trouvames rien qui les surpassât que l'urbanité du maître qui nous accueillit sans morgue, et nous promena dans ses jardins, comme l'auroit fait un

de ses concierges, et cela, sans nous ennuyer de récits et de détails minutieux, comme font tous les propriétaires de jardins anglois. Il ouvrit tout lui-même, ne nous vanta rien, et nous ne cessames d'admirer.

Schlusselbourg est à quarante werstes de St-Pétersbourg; le chemin suit toujours les bords de la Newa qui coule rapidement dans un canal très large qui va en serpentant; ses bords, qui sont hauts et escarpés, sont ornés de plusieurs villages et de maisons de campagne, bâties çà et là, et comme suspendues sur le bord de la rivière. Schlusselbourg est situé sur les deux rives, et contient environ 300 maisons de bois et 2800 habitans; la forteresse est bâtie sur une petite isle de la rivière, à l'endroit où elle sort du lac Ladoga; sa largeur est dans cet endroit d'environ 600 toises, et le courant très-rapide.

Voici ce que les historiens russes nous apprennent de cette forteresse. En 1324 le grand prince Youri Danilowitsch bâtit une forteresse dans le milieu de cette isle, à l'occasion de son expédition contre Wiborg. Elle fut appellée *Oreschek*, de la forme de l'isle qui ressemble à celle d'une noix. Ce fort ayant été pris par Magnus, roi de Suède, les Suédois traduisirent ce nom dans leur langue, et l'appellèrent *Notebourg*. Dans la suite ils enfermèrent l'isle entière d'une muraille avec des créneaux, qui subsiste encore.

En 1702, Pierre s'étant approché des frontières de Suède avec une armée considérable, et ayant fait quelques tentatives sans succès pour prendre Notebourg, il envoya le prince Galitzin, colonel des gardes, avec une troupe d'élite, pour donner l'assaut à cette place. Cet officier ayant fait passer sa troupe sur des radeaux, la débarqua près des fortifications qui s'avancent jusqu'au bord de la rivière. Il y fut reçu par les Suédois avec tant de courage, et sa troupe fut si maltraitée, que Pierre jugeant l'assaut impossible, envoya ordre à ses gens de se retirer, mais Galitzin refusa d'obéir, et animant sa troupe de la voix et par son exemple, il la conduisit de nouveau à l'assaut, escalada les murs, et prit la forteresse. Pierre fut si frappé de cette belle action, que quand il vit Galitzin, il lui dit: *demandez moi tout ce que vous voudrez, excepté Moscow et Catherine.* Le prince par une magnanimité qui fait le plus grand honneur à son caractère, demanda la grace du prince Repnin, dont il croyoit avoir à se plaindre, mais dont le plus grand tort étoit de le rivaliser en talens militaires. Repnin avoit déplu à Pierre I; il avoit été dégradé, et de maréchal, il étoit devenu simple soldat. Galitzin obtint ce qu'il avoit demandé, et par cette action généreuse acquit la confiance de son souverain, l'applaudissement du public et Repnin pour ami.

Pierre donna à la forteresse le nom de Schlusselbourg qu'elle porte aujourd'hui; il vient du mot

Schlussel qui en allemand signifie clef; car il la regardoit, par sa situation, comme étant la clef de ses conquêtes, mais depuis que les frontières de l'empire ont été considérablement reculées, elle ne peut plus être de la même importance que lorsqu'elle étoit presque sur les limites de la Suède; elle a conservé le rempart qu'avoient élevé les Suédois; il est en pierres et d'une épaisseur étonnante, la tour qui défend la principale entrée a une clef pour girouette, cette tour s'appelle *Zarkaja*, ou tour de la Czarine; il y a deux autres portes, l'une qu'on appelle celle du prince parce que pendant le siège qu'en fit Pierre, ce fut à cette porte que fut placé Menzikoff; l'autre est appellée la tour de l'amiral, parce qu'elle fut gardée par l'amiral de la flotte de Pierre I; elle porte pour girouette une balance qui étoit les armes de cet amiral. La situation de Schlusselbourg dans une isle et l'état imposant de ses fortifications ainsi que sa proximité de la capitale ont déterminé les souverains de la Russie à en faire une prison d'état, dépot que partout les despotes trouvent indispensable d'avoir sous leur main. C'est ainsi qu'à Berlin on a Spandau; qu'à Vienne on a Neustadt; qu'à Paris on avoit la Bastille et Vincennes; qu'à Londres on a la tour; à Turin Pignerol; à Rome le Château-St-Ange; à Naples le Château-St-Elme; à Madrid la Torre de Ségovia; et à Lisbonne le Château-St-Julien.

L'isle dans laquelle Schlusselbourg est situé, est de forme elliptique, et peut avoir 175 toises de longueur, sur 78 dans sa plus grande largeur. Les murailles qui l'environnent dans presque toute sa circonférence, sont bâties de pierres et de briques, hautes de plus de 8 toises, épaisses de onze jusqu'à vingt pieds, et fortifiées suivant l'ancienne manière, avec des créneaux et huit tours rondes. On passe dans l'isle sur un pont levis, mais on n'obtient point la permission d'entrer dans aucunes des chambres où sont les prisonniers, on pénètre seulement à quelques corridors intérieurs qui enferment une grande cour. Les fenêtres des prisons sont murées, excepté vers le haut, où il reste un jour de quelques pouces quarrés, par lequel il doit entrer si peu de lumière, que les malheureux habitans de ces cachots, ne doivent jouir que d'une espèce de crépuscule, mais suffisant pour éclairer leurs douleurs. Dans le milieu de la cour, est la maison du gouverneur avec une petite cabane de bois dans laquelle il y a un prisonnier d'état enfermé. Cette cour conduit dans l'intérieur de la forteresse qui est d'environ cent quarante six pieds quarrés, l'enceinte en est formée par des murs de pierres très-élevés. Une maison de briques, d'un seul étage, s'étend d'un côté à l'autre, et contient onze chambres qui ont chacune dix-sept pieds sur douze. Cette maison n'a pas été finie; il n'y a point de planchers et elle n'a jamais été habitée. Ce fut Pierre III, qui la fit élever avec une telle

précipitation qu'elle fut commencée et conduite au point où elle est aujourd'hui, dans moins de six semaines; mais au moment même de sa déposition, on cessa d'y travailler. La construction d'un si grand bâtiment au milieu d'une forteresse, et dans un espace de tems assez court, a toujours été regardée comme ayant quelque chose de mystérieux; mais il y a toute sorte de raison de supposer qu'il le destinoit à son épouse, aujourd'hui Catherine II, qu'il vouloit répudier et confiner ensuite dans ce château; nous verrons bientôt comment Catherine II. le prévint, et combien est précaire le sort des rois qui n'ont pas pour eux l'opinion publique. Parmi les prisonniers d'état du premier rang qui ont été renfermés dans cette forteresse, on distingue 1°. *Marie,* soeur de Pierre I, soupçonnée d'être d'intelligence avec le Czarowistch; selon quelques écrivains, elle reçut les battoges en présence de la cour avant d'être conduite à Schlusselbourg; mais Pierre qui l'aimoit, oublia bientôt ses torts et elle fut mise en liberté. 2°. L'impératrice *Eudoxie Foederowna Lapuchin* la plus belle femme qui fut en Russie, mais encore plus inconséquente que belle, elle s'étoit rendue odieuse à Pierre parce qu'elle s'opposoit à ses plans de réforme, et lui reprochoit sans cesse son incontinence. C'étoit sa première épouse. Il la répudia en 1696, et l'obligea à prendre le voile, qu'elle ne prit que quand on lui eut fait violence. *Si vous voulez que je me fasse réligieuse*, écrivit-elle à Pierre dans son dé-

sespoir; *venez vous même me couper les cheveux, car nul autre que vous ne touchera mon corps.* Pierre fut ému par ce billet : mais ne changea point le sort d'Eudoxie, qui se résigna et prit le voile sous le nom d'Hélène. Pendant son séjour dans le couvent de *Sutelski*, elle fut accusée et convaincue d'avoir formé des liaisons avec le général Gleboff, et de lui avoir promis sa main. Nous verrons bientôt ce malheureux payer chèrement les faveurs d'Eudoxie. Cette femme foible et crédule rentra, dit-on, dans le monde, et reprit l'habit séculier avec le titre d'impératrice, sur la foi d'un prêtre qui lui avoit prédit la mort prochaine de l'empereur. On la conduisit à Moscow, où son cruel époux l'ayant fait interroger, ordonna qu'elle fut fouettée par deux religieuses, et conduite de nouveau dans un couvent où elle fut traitée avec la dernière rigueur. A la mort de ce prince, et sous le règne de Catherine I, elle fut transférée à Schlusselbourg, où le comte de Tolstoé au soin duquel elle fut confié, lui fit éprouver toutes les horreurs de la plus dure captivité; il la priva des femmes et des domestiques qui jusqu'alors avoient été les compagnons de son infortune et lui donna pour tout domestique une vieille naine, qu'Eudoxie fut obligé de servir au lieu d'en être servie.

Ces rigueurs exercées sur cette princesse, et que nous ne rapportons que sur parole, ont sans doute été exagérées par les ennemis de Catherine I qui les lui imputèrent; cette atrocité n'étoit pas dans son caractère.

Eudoxie à l'avénement de son petit fils Pierre II, fut remise en liberté, et en mésusa ou causa de l'ombrage à Menzikoff qui la fit reconduire dans le couvent de Devitz, où elle mourut en 1731.

3°. Le comte Piper, le ministre et l'ami de Charles XII, dont il ne reçut que de sages conseils, que le caractère impétueux de Charles lui fit négliger ou dédaigner. Piper fut fait prisonnier après cette terrible bataille de Pultava qui dura deux jours, et enleva à Charles XII le fruit de 8 années de victoires; il ne fut traité rigoureusement par Pierre, que parce que ce prince lui imputoit la guerre qu'il avoit avec la Suède ; Piper séjourna un an à Schlusselbourg, il étoit septuagénaire, l'âge et ses malheurs le conduisirent au tombeau. Longtems après le corps de cet homme célèbre a été transporté à Stockholm où Charles XII lui fit de magnifiques obsèques.

4°. Le fameux Biren, que nous avons vu sous le règne de l'impératrice Anne, manier à son gré les rênes de l'empire, et descendre des marches du trône, où pour ainsi dire il étoit assis, pour être plongé dans une prison.

5°. Enfin, l'infortuné prince Iwan né pour le trône, et dès son berceau livré à l'infortune; ce jeune homme, qui passa dans les fers le peu d'années qu'il vécut, mourut à Schlusselbourg à la fleur de son âge, après avoir été pendant 24 ans, traîné

d'une prison dans une autre. Nous aurons encore occasion de parler de ce prince.

Les tristes idées qu'inspirent ce séjour de douleur, empruntent une nouvelle force de la sombre obscurité qui règne dans ces lieux, et de l'aspect menaçant des satellites placées aux portes de ces noirs cachots. On croit entendre, et le bruit des chaines et les gémissemens des victimes que le despotisme y plonge, on le voit sourire à leurs douleurs, on le voit s'applaudir de ses vengeances et en méditer de nouvelles; on se peint le flegme atroce avec lequel il commande les supplices, et sa jouissance en contemplant les ruisseaux de sang qu'il a fait couler.

Avant de nous étendre sur la funeste destinée de Pierre III, qui séjourna aussi dans ce lieu d'horreur, où il vit terminer la scène qui le précipita du trône, nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques détails précieux concernant Catherine I, et l'infortuné Alexis Petrowitsch.

CHAPITRE IV.

Origine de Catherine I. — Ses différentes fortunes avant d'être connue du Czar. — Elle devient son épouse. — Enfans qui naissent de cette union. — Mort prématurée du jeune Pierre. — Regrets du Czar. — Anecdote. — Ascendant que Catherine prend sur son époux. — Elle l'accompagne dans ses expéditions militaires. — Sa conduite sur les rives du Pruth. — Elle est soupçonnée d'aimer le chambellan Moens. Fin tragique de ce jeune homme.

CATHERINE étoit fille naturelle d'une paysanne, et née à Ringen, petit village sur le lac de Witzerwe, près de Derpt en Livonie. L'année de sa naissance est incertaine, mais sur ce qu'elle racontoit elle-même, elle devoit être née le 5 avril 1689, et l'on doit s'en tenir à cette époque, quoique plusieurs écrivains aient avancé qu'elle étoit née en 1687. L'acte de son décès, que nous avons consulté, dit qu'elle mourut à l'âge de 38 ans, date qui la suppose née en 1689.

Elle porta d'abord le nom de Marthe, qu'elle changea en celui de Catherine, lorsqu'elle embrassa la religion grecque. Le comte Rosen, lieutenant colonel au service de Suède, à qui appartenoit le village de Ringen, entretint pendant quelque tems

sa mère et la fille, parce que l'usage de ce pays est que le seigneur se charge des veuves et de leurs enfans, ce qui donna lieu à bien des gens de supposer qu'il étoit le père de Catherine. Cette jeune fille perdit sa mère à l'âge de 3 ans, et le comte Rosen étant mort dans le même tems, elle fut tellement abandonnée qu'il fallut que le clerc de la paroisse la reçut dans sa maison. Peu de tems après, Gluck, ministre luthérien de Marienbourg, parcourant cette contrée, vit cette orpheline, fut touchée de son sort, la prit sous sa protection, l'éleva et la plaça auprès de ses enfans. En 1705, Catherine alloit atteindre sa dix-septième année, lorsqu'un jeune dragon de la garnison suédoise la vit à l'église, et en devint éperdument amoureux; il fit connoître sa passion à celle qui en étoit l'objet, elle lui apprit qu'elle dépendoit de Gluck, et que c'étoit de lui qu'il devoit obtenir sa main. Le ministre informé des moeurs du jeune dragon, l'unit à Catherine; l'histoire de ce mariage est racontée très différemment; Weber assure que les époux restèrent ensemble huit jours après leur mariage; Bruce prétend au contraire qu'il ne fut jamais consommé, parce que le dragon, la matin même du jour où il s'étoit marié, fut envoyé en détachement à Riga. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'étoit pas à Marienbourg quand cette ville se rendit aux Russes, et que Catherine, destinée à une plus grande fortune, ne le revit jamais, et que jamais elle ne put parvenir à en avoir des nouvelles certaines.

C'est

C'est donc à tort que M. Richer a avancé que cet époux étant du nombre des prisonniers faits à la bataille de Pultava, et ayant appris le sort de Catherine, s'empressa de se faire connoître, dans l'espoir qu'on lui feroit une fortune brillante; mais que loin d'adoucir son sort, le Czar se hâta de le faire partir pour les déserts de la Sibérie, où il mourut trois mois avant la paix, qui rendit les prisonniers Suédois à leur patrie. M. Richer remarque à cette occasion, qu'alors Pierre avoit deux femmes vivantes, et Catherine deux maris vivans. Il n'est pas de femme sur laquelle on fait plus de contes, et cependant elle vécut de nos jours; après cela qu'on nous reproche de ne pas ajouter foi à ce qu'on a écrit sur les Sémiramis, les Cléopâtre, les Zénobie, et tant d'autres femmes dont nous avons de si belles histoires!

Le général *Renn*, d'autres disent le général Bauer (c'est l'opinion la plus générale) qui avoit trouvé dans Marienbourg Catherine au nombre des prisonniers, fut frappé de sa jeunesse et de sa beauté; il la prit dans sa maison, et lui en confia le gouvernement; elle se fit aimer des maîtres et des domestiques. Bientôt après elle passa au service du prince Menzikoff, qui fut épris de sa beauté, et charmé des agrémens de son esprit. Elle vécut avec lui jusques en 1704, époque où elle devint la maîtresse de Pierre I. qu'elle captiva bientôt avec tant d'empire qu'il se détermina à l'épouser le 29 mai 1711; la cérémonie du mariage

se fit secrettement à Jawarof en Pologne, en présence du général Bruce, et le 22 de février 1712 il fut célébré publiquement à St. Pétersbourg.

De cette union naquirent Anne, qui épousa le duc d'Holstein, et fut la mère de Pierre III, Elisabeth dont nous avons déjà parlé, et Natalie Petrowna, qui mourut avant son père; les enfans mâles furent Paul et Pierre, qui ne connurent la vie que pour la perdre en bas âge. Le Czar fut sur-tout vivement affligé de la perte du jeune Pierre et son chagrin fut tel qu'il alla s'enfermer à Péters-hoff dans l'intention de s'y laisser mourir de faim, et fit défense à qui que ce soit, sous peine de mort, de venir troubler sa retraite. Le sénat s'assemble sur cette résolution extrême du prince, et Dolgorouki se chargea de la lui faire perdre. Il se présenta, frappa à la porte de l'appartement où Pierre s'étoit enfermé.... *Qui que tu sois*, répondit le Czar d'une voix terrible, *fuis, ou j'ouvre et je t'abbats la tête.* — *Ouvres, te dis-je*, repartit Dolgorouki d'un ton ferme, *c'est un député du sénat qui vient te demander qui tu veux qu'on nomme pour empereur à ta place, puisque tu as renoncé à l'être?* Pierre, frappé du zèle courageux de Dolgorouki, ouvrit, embrassa ce fidèle courtisan, se rendit à ses conseils, et reprit les rênes de l'empire.

Catherine prit, sur l'esprit de Pierre, un ascendant étonnant qui tint de la magie pour les ames crédules, et qui fut celle que la nature donne à une

jolie femme; aux dons qu'elle en avoit reçus, Catherine pour y parvenir joignit une attention continuelle à rechercher tout ce qui pouvoit plaire à son époux, avec la douceur et la complaisance qui formoient son caractère, avec cette vivacité qui étoit chez elle le feu de Prométhée qui électrisoit Pierre. Cet attribut dans les femmes est sans doute, un des plus séducteurs dont la nature les ait douées. La gaieté de Catherine égaloit sa vivacité; elle l'employoit avec autant d'art. Pierre avoit quelquefois des accès de tristesse et de terreur qui le rendoient défiant à l'excès, et d'une humeur si noire qu'il sembloit hors de lui, et dans un état voisin de la démence. Dans ces terribles momens, la jeune Catherine étoit la seule personne qui osât s'approcher de lui; et comme si elle eut exercé sur le physique de ce prince un enchantement supérieur à celui qui aliénoit son esprit; au seul son de sa voix, il tressailloit, reprenoit ses esprits, et ses transports étoient calmés. C'étoit donc avec raison qu'il la regardoit non-seulement comme nécessaire à son bonheur, mais à son existence même, et qu'elle devint sa compagne inséparable dans ses voyages et même dans toutes ses expéditions militaires.

La paix du Pruth, qui sauva l'armée russe d'une destruction inévitable, a été entièrement attribuée à l'habileté de Catherine, et l'a été justement, malgré ce qu'en ont pu dire les détracteurs de cette princesse, ou ceux qui ont écrit d'après eux.

Voici le fait: dans la campagne de 1711, le Czar trompé par les pompeuses promesses de Cantimir, et mal servi par quelques-uns de ses généraux, s'étoit laissé envelopper par une nombreuse armée de Turcs, et il ne lui restoit de ressource, pour ne pas éprouver le sort de son rival Charles XII, que de s'ouvrir pendant la nuit un chemin au travers de l'armée ennemie. Après avoir pris cette résolution désespérée, il s'étoit retiré dans sa tente, l'ame en proie au plus violent chagrin, et avoit défendu sous peine de mort que personne y entrât. Dans ce moment critique, Catherine s'élevant au-dessus de son sexe, avoit ranimé le courage des généraux que le désespoir de leur maître avoit rassemblés dans la tente du vice-chancelier Shfafirof, et là elle leur avoit suggéré de proposer des conditions à Baltagi Mehemet, qui à des inclinations pacifiques, joignoit l'avarice d'un Turc élevé à un poste éminent; elle ramassa assez d'or pour l'éblouir, et des députés furent envoyés à l'insu de Pierre. Le bonheur voulut que Baltagi Mehemet, qui avoit de son maître le plein pouvoir de faire la guerre ou la paix, fut effectivement ébloui des présens que lui fit offrir Catherine, et consentit à transiger à des conditions meilleures encore qu'on n'avoit osé l'espérer. Alors cette princesse malgré les ordres du Czar, se présente à sa tente, se jette à ses genoux, les baigne de ses larmes, lui peint d'une manière énergique l'horreur de leur situation, son armée plus abattue par la disette et les fatigues,

qu'encouragée par son généreux désespoir, et lui raconta ensuite ses démarches près de Baltagi Mehemet, et l'heureux succès dont elles ont été couronnées. Pierre étonné la relève, l'embrasse et lui assure qu'elle vient de sauver la Russie.

On dit qu'en traitant avec elle, le grand visir ne pouvant se figurer que l'amour donnât à une femme assez de courage pour partager avec son époux les dangers de la guerre, et assez de résolution pour le servir dans la circonstance critique où il étoit réduit, envoya au camp russe un officier de confiance pour voir cette héroïne, et vérifier par ses yeux ce que la renommée, qui grossit tout, se plaisoit à publier.

Pierre fut si reconnoissant de l'action généreuse de Catherine qu'à son retour dans la capitale, il institua, pour en perpétuer le souvenir, l'ordre de Ste Catherine dont nous avons déjà fait mention, et duquel la Czarine s'orna la première en 1711; il lui donna encore une preuve de la reconnoissance de ce bienfait, lorsqu'en 1724 il la fit couronner solennellement à Moscow. Dans l'ordonnance qui prescrivoit cette cérémonie, on lisoit ces mots: „l'impératrice, ma très-chère épouse, m'a constamment accompagné dans mes différentes expéditions militaires dont elle a partagé les dangers malgré la foiblesse de son sexe, et dans les circonstances les plus critiques, m'a aidé de ses conseils, notamment sur les rives du

Pruth, où l'armée russe, réduite à vingt-deux mille hommes, devoit en combattre deux cent mille ou périr. Ce fut dans cette situation désespérée qu'elle signala son zèle par un courage au-dessus de son sexe, et sauva l'armée et l'empire. " Il étoit juste d'asseoir sur le trône de cet empire celle qui l'avoit sauvé.

Cependant le crédit de Catherine, sur l'esprit du Czar, parut souffrir quelque altération peu de tems avant la mort de ce prince, et si elle n'eut point été couronnée à Moscow, la rupture entre elle et lui étoit inévitable; voici ce qui y donna lieu. Catherine avoit un jeune chambellan nommé *Moëns de la Croix*, né en Russie d'une famille flamande; il étoit d'une figure distinguée; lui et madame Balks sa soeur, dame d'atours de l'impératrice, gouvernoient la maison de cette princesse, et peut-être son coeur; du moins ce fut l'idée que Pierre s'en forma, ou que tâcha de lui faire prendre Jaguschinsky qui jouissoit alors de sa confiance, et étoit le mortel ennemi de Catherine. Pierre pour se rendre certain de cette funeste vérité que le sage Lafontaine conseille de ne jamais éclaircir, feignit de sortir de St-Pétersbourg, sous prétexte d'aller passer quelques jours à Dupka, l'une de ses maisons de plaisance, et revint sur-le-champ incognito au palais d'hiver, d'où il envoya à l'impératrice un page qui avoit sa confiance, pour lui porter des complimens, comme s'il eut été à quel-

ques lieues de la capitale; le page eut ordre de tout observer, et ce fut d'après les informations de cet argus, que ce prince surprit sous un berceau des jardins, dans un tendre tête à tête, Catherine et son amant; la soeur du chambellan veilloit avec un page à peu de distance de ce berceau, et la chaste amie d'Endemion éclairoit les amans. Pierre naturellement violent fut transporté de colère à cette vue, il frappa Catherine de sa canne, et ne maltraita pas moins le page qui avoit voulu l'empêcher d'entrer; il se retira cependant après cela sans dire un seul mot ni à Moëns ni à sa soeur. Le lendemain en entrant dans l'appartement de Catherine, il brisa une superbe glace de Venise qui étoit sur la cheminée. — Tu vois, lui dit-il, que d'un coup de main j'ai fait rentrer cette glace dans la poussière dont elle étoit sortie. — Cela est vrai, lui répondit avec douceur Catherine qui comprit l'allusion, cela est vrai, mais pour avoir détruit le plus bel ornement de votre palais, croyez-vous qu'il en devienne plus brillant? Pierre avoit l'esprit trop juste pour ne pas sentir à son tour ce que signifioit cette réponse ingénieuse; elle le calma, mais peu de jours après, il fit arrêter Moëns et sa soeur; Moëns fut conduit au palais d'hiver, dans un appartement où personne n'entroit que l'empereur, qui lui portoit lui-même des vivres. Le bruit se répandit en même-tems que le frère et la soeur avoient été emprisonnés pour s'être laissé

corrompre par des présens, et s'être servi de leur crédit auprès de l'impératrice dans des vues intéressées. Moëns ayant été examiné par l'empereur, en présence du général Uschakof, et menacé d'être appliqué à la question, s'avoua coupable de la prétendue vénalité dont on l'accusoit; il eut la tête tranchée; sa soeur fut condamnée à recevoir onze coups de Knout, mais n'en reçut que cinq, et ce fut selon quelques écrivains, l'empereur lui-même qui les lui donna; elle fut ensuite reléguée en Sibérie. Deux de ses fils, qui étoient chambellans, furent dégradés et envoyés en qualité de simples soldats à l'armée qui étoit sur les frontières de Perse. Le jour qui suivit l'exécution de la sentence, Pierre eut la cruauté de conduire Catherine dans une voiture ouverte près du poteau auquel on avoit cloué la tête de Moëns; mais l'impératrice sans changer de visage à cet horrible spectacle, s'écria: *quel dommage qu'il y ait tant de corruption parmi les courtisans!* Cela arriva vers la fin de l'année 1724; la mort de Pierre suivit de près, et comme Catherine à son avènement au trône rappella la soeur du malheureux *Moëns*, on l'a soupçonnée d'avoir abrégé les jours de son mari par le poison. Cette imputation est une calomnie atroce, et malgré la situation de Catherine pendant les derniers momens de la vie du Czar, la manière dont nous avons détaillé les circonstances de la maladie de Pierre, détruisent tous les soupçons dont les enne-

mis de Catherine ont cherché à l'environner; mais on doit tout attendre de la noire envie des courtisans; ils savent donner les nuances de la vérité aux calomnies qu'ils ourdissent, comme ils en affectent le langage lorsqu'ils les débitent.

CHAPITRE V.

Intrigues qui portent Catherine I. sur le trône, après la mort de son époux. — Parti qui veut l'en exclure. — Celui de Menzikoff prévaut, et Catherine est proclamée. — Menzikoff règne sous son nom. — Mort de cette princesse. — Son portrait. — Anecdotes sur son frère.

Pierre étoit encore aux prises avec la mort, que divers partis se formoient et cabaloient pour disposer de la couronne. Dans une assemblée nombreuse des principaux de la noblesse, à la tête de laquelle étoient les princes Galitzin, Dolgorouki, Repnin, Kurakin, Lapuchin et Soltikoff, il fut résolu secrettement de faire arrêter Catherine, sitôt que Pierre ne seroit plus, et de placer sur le trône Pierre, son petit-fils. Ce parti eut été dangereux si ses chefs eussent été d'accord entr'eux; mais les uns vouloient le rétablissement de l'ancien régime, et d'autres n'en vouloient que la modification. Bassewitz instruit de leur dessein se rendit au mi-

lieu de la nuit chez l'impératrice, et l'informa de ce qui se tramoit contre elle. „Ma douleur et ma „consternation, lui répliqua-t-elle, m'ôtent la fa„culté d'agir, voyez Menzikoff, consultez vous „ensemble, je remets mon sort entre vos mains, „et j'adopterai toutes les mesures que vous aurez „prises.“ Menzikoff plongé dans un profond sommeil, étoit loin de soupçonner le danger pressant qui menaçoit Catherine et son parti. Quoique surpris d'abord de ce que Bassewitz lui apprit, il ne perdit point le tems à délibérer, mais il courut sur le champ se saisir du trésor et de la forteresse, gagna par des présens et des promesses les chefs des régimens de Préobaschenskoi et de Semenoffskoi ainsi que tous les généraux de la flotte et s'aboucha avec le duc de Holstein, le général Butturlin et l'archevêque de Nowogorod, président du St-Sinode, tous dévoués à Catherine. Ce parti s'étant assemblé au palais, cette princesse parut et réclama le droit de succéder à son époux, comme une conséquence de son couronnement solemnel à Moscow; elle exposa les suites dangereuses d'une minorité et assura que „bien loin de vouloir priver le prince „de sa couronne, elle ne la recevroit que comme „un dépôt sacré pour la lui rendre au moment où „elle se réuniroit dans le ciel à l'époux adoré „qu'elle venoit de perdre.“

La manière pathétique dont elle prononça ce discours, les larmes dont il fut accompagné, les riches présens en argent et en bijoux qui l'avoient

précédé, produisirent l'effet qu'elle en attendoit; l'assemblée promit de tout faire pour elle et se sépara; le reste de la nuit fut employé à faire les préparatifs nécessaires pour assurer le succès de ce projet.

Le lendemain et si-tôt que la mort du Czar eut été annoncée, le sénat, les généraux, la principale noblesse et le clergé se hâtèrent de se rendre au palais pour la proclamation du nouveau souverain. Les partisans du prince Pierre Alexiowitz sembloient certains du succès, et présomptueux comme le sont la plûpart des courtisans qui calculent les évènemens d'après leurs désirs, ils évitoient ceux de Catherine, comme des gens dont la perte étoit certaine. Dans cette conjoncture l'adroit Bassewitz dit à l'oreille de quelqu'un du parti du prince: „L'impératrice est maîtresse du trésor et de la „forteresse, elle a gagné les gardes, le St-Synode „et plusieurs des premières personnes de la no„blesse; elle a plus de partisans que vous n'ima„ginez, avertissez donc vos amis de ne lui faire „aucune résistance, puisqu'ils exposeroient gra„tuitement leurs têtes, en contrariant l'opinion „publique qui concourt avec la volonté de Pierre „à porter Catherine sur le trône.“ Cet avis circula rapidement; Bassewitz donna le signal convenu, et les deux régimens des gardes qui avoient été engagés par des largesses à proclamer Catherine ayant déjà environné le palais battirent la générale.

Qui a osé, s'écria le prince Repnin, commandant en chef, *donner cet ordre à mon insu? C'est moi*, répliqua le général Butturlin, *sans prétendre vous disputer votre autorité, mais pour obéir aux ordres de ma gracieuse souveraine.* A cette courte réplique succéda un morne silence; et il y avoit quelques instans que tout le monde étoit ainsi dans l'attente et l'anxiété, lorsque Menzikoff entra suivi de Catherine qui se soutenoit sur le duc de Holstein. Elle essaya de parler, mais ses soupirs et ses larmes étouffèrent quelque tems sa voix, enfin reprenant ses esprits, elle prononça un discours pathétique dans lequel elle peignit la douleur vraie ou feinte que lui causoit la mort du Czar. „Si le grand „duc, ajouta-t-elle, veut profiter de mes instruc-„tions, j'aurai peut-être la consolation pendant „mon triste veuvage de former un empereur digne „du sang et du nom de celui dont vous venez de „faire l'irréparable perte.“ Elle est interrompue par Menzikoff qui lui représente que dans une circonstance aussi critique, il convient que l'assemblée ait la liberté et le tems de délibérer sur cette affaire, de manière à ne s'attirer aucun reproche ni des contemporains, ni de la postérité; à cette objection convenue entre Catherine et son favori, cette princesse acquiesce et consent de s'en rapporter aux résolutions qui auront été prises par l'assemblée qui passe dans un autre appartement dont les portes sont aussi-tôt fermées.

Menzikoff et son parti qui avoient déjà décidé que Catherine seroit impératrice, et les gardes qui s'étoient formés en bataille par leur ordre au tour du palais, surent en imposer à ceux qui n'étoient pas pour Catherine de manière qu'ils n'osèrent d'abord manifester leurs sentimens ni former aucune opposition. Il ne restoit donc plus qu'à colorer du mieux qu'on pourroit ce qu'on alloit faire, en persuadant à l'assemblée que Pierre avoit destiné sa couronne à son épouse. Dans ce dessein Menzikoff fit venir le secrétaire de l'empereur, et lui demanda si son maître n'avoit laissé aucun écrit qui put faire connoître ses intentions. Le secrétaire répondit: „que peu de tems avant son dernier voyage à Moscow il avoit supprimé un testament, et qu'il avoit fréquemment témoigné son dessein d'en faire un autre, mais qu'il en avoit toujours été détourné par la réflexion, que si son peuple, après avoir été élevé par lui de l'état de barbarie au plus haut point de gloire, étoit capable d'ingratitude, il ne devoit pas exposer ses dernières volontés à l'affront d'un refus; que si au contraire ses sujets se rappeloient ce qu'ils lui devoient, ils régleroient leur conduite sur les intentions qu'il avoit manifestées déja et plus solemnellement qu'il ne pouvoit le faire par aucun écrit.“ Là-dessus il s'éleva une dispute entre les membres de l'assemblée, et quelques seigneurs qui, malgré la présence des soldats eurent le courage de vouloir s'opposer aux partisans de Catherine, mais Théophanes, archevêque de

Pleskoff leur rappela le serment qu'ils avoient prêté en 1722, de reconnoître pour leur souverain la personne qui seroit nommée par l'empereur, *et ce prince*, ajouta-t-il, *nous a déclaré formellement ses intentions la veille qu'il fit couronner Catherine. La cérémonie de demain, nous dit-il à tous, sera plus importante qu'on ne pense, il s'agit par le sacre de Catherine de lui conférer le droit de regner. Celle qui aux bords du Pruth a sauvé l'empire mérite bien cet honneur; d'ailleurs je suis assuré qu'elle maintiendra de tout son pouvoir nos utiles établissemens, qui seuls peuvent rendre l'empire heureux et florissant.* Le prélat signa cette déclaration que la majorité de l'assemblée regarda comme authentique, ajoutant cependant que ses sentimens, tels que son secrétaire venoit de les faire connoître, étoient en effet une désignation formelle de Catherine. Le parti opposé nia que cela fut aussi clair et aussi concluant que Théophanes le prétendoit, et soutint que Pierre n'ayant point nommé de successeur, le droit de l'élire retournoit à l'état. *Mais*, s'écria Menzikoff, *ce langage est celui de l'ingratitude et ce seroit une injustice et un crime que de refuser de nous conformer à ce qu'a désiré notre souverain d'une manière si expresse. ... Vive l'impératrice Catherine!...* A l'instant ces mots furent vivement répétés par la plus grande partie de l'assemblée, et Menzikoff alla le premier saluer Catherine du nom d'impératrice, et lui rendit le premier ses respects en lui baisant la main; toute l'assemblée suivit cet

exemple, cette princesse s'étant ensuite fait voir à un balcon, les gardes et le peuple firent retentir les airs des acclamations de *vive Catherine*, et pour les corroborer (ce qui en pareil cas est un moyen infaillible) Menzikoff répandoit l'argent à pleines mains.

Ce courtisan avoit raison de le prodiguer, c'étoit pour lui qu'il travailloit, car le règne de Catherine I. fut le sien. Elle n'avoit ni l'amour du travail ni la capacité pour tenir les rênes d'un état, et elle se livra avec une confiance aveugle à l'homme qui avoit été le premier auteur de sa fortune dans sa jeunesse, et auquel elle devoit encore la couronne dans un âge plus avancé.

Pendant le peu de tems qu'elle fut sur le trône, sa vie ne fut pas des plus régulières. Elle eut deux amans pendant son veuvage, les comtes de Lewenwolden et Sapieha. L'inclination qu'elle eut pour le premier ne fut que passagère, mais son amour se changea pour lui en amitié et elle la lui conserva toujours. Quant à Sapieha il possédoit encore le coeur de Catherine dans les derniers tems de sa vie; mais Menzikoff avoit toute sa confiance et il avoit le plus grand soin de la tenir toujours éloignée des affaires, et jamais elle ne cherchoit à s'en rapprocher; sa vie fut celle d'une épicurienne. Ses détracteurs lui reprochent de fréquens excès de vin de Tokay, qui joints à un cancer et à une hydropisie terminèrent promptement ses jours. Elle mourut le six mai 1727 après un règne de deux

ans et quelques jours; elle étoit âgé de 38 ans et quelques mois.

Catherine étoit d'une taille au-dessus de la moyenne; dans sa jeunesse elle avoit été bien faite, et avoit eu des traits délicats et agréables; mais elle prit trop d'embonpoint à mesure qu'elle avança en age, elle avoit un teint superbe, des yeux noirs et des cheveux blonds qu'elle teignoit en noir. Ses ennemis ont fait courir le bruit qu'elle ne savoit ni lire ni écrire, que la princesse Elisabeth sa fille ou le comte Ostermann signoient pour elle. Nous avons vérifié le fait et ce bruit est une calomnie, mais il faut convenir aussi que si d'un côté ceux qui n'étoient point favorables à Catherine en ont dit beaucoup de mal, on ne sauroit nier que ses panégyristes n'ayent beaucoup exagéré sa capacité et ses talens.

Les anecdotes suivantes vont prouver avec quelle modération Catherine supporta son élévation, et combien elle fut éloignée d'oublier son origine. Quand Wurmb qui avoit été le précepteur du ministre Gluck lorsque Catherine n'étoit encore que servante dans cette maison, se présenta à elle après avoir appris qu'elle étoit devenue l'épouse du Czar, elle l'accueillit avec bonté. *Quoi! Brave homme*, lui dit-elle, *vous êtes donc encore en vie! eh bien, j'aurai soin de vous*; et elle lui fit une pension. Elle n'eut pas moins de soin de la famille de Gluck son bienfaiteur qui mourut à Moscow. Elle assigna une pension à sa veuve, fit son fils

page, dota ses deux filles aînées, et appela la cadette, à la cour où elle devint une de ses filles d'honneur. Si nous en devons croire Weber, elle fit faire des recherches pour découvrir son premier mari qui ne furent pas infructueuses, et pendant qu'elle vivoit avec Menzikoff, elle ne cessa de lui faire tenir en secret de petites sommes d'argent, jusqu'en 1705, où elle apprit qu'il avoit péri dans une rencontre. Mais ce fait est un oui-dire, comme ce que nous en avons déjà raconté.

Quelques écrivains ont avancé, et c'est à St-Pétersbourg une chose avérée, que Catherine eut un frère, que le Czar le découvrit par hazard, et qu'il s'amusa beaucoup en le lui présentant pour la première fois. Voici comment on raconte le fait.

Un envoyé extraordinaire du roi de Pologne à la cour de Russie, retournant à *Dresde*, s'étoit arrêté dans une hotellerie de *Courlande*, et avoit été témoin d'une querelle sérieuse entre un des valets d'écurie et plusieurs de ses camarades, qui étoient tous ivres. L'un d'eux juroit tout haut, et répétoit tout bas: „que d'un seul mot il pouvoit faire repentir ses adversaires de leur insolence, ayant des parens assez puissans pour les en punir.“

Sur quoi le ministre, surpris de ce ton décidé, s'informa de son nom et de sa condition passée. On lui répondit que c'étoit un malheureux polonois, nommé Charles Skoworonski, que l'on croyoit que son père étoit un gentilhomme de *Li-*

thuanie, mort trop tôt pour le malheur de cet infortuné, et d'une soeur qu'il avoit perdue depuis long-tems.

Cette réponse fixa l'attention de ce voyageur qui avoit entendu faire à St-Pétersbourg tant de contes sur Catherine; il examine la figure du valet jureur, et croit appercevoir sous ses traits grossiers quelque ressemblance avec ceux de *Catherine*, qui cependant étoient si noblement dessinés, (dit un des historiens de Catherine I.) qu'aucun peintre n'avoit pu réussir à bien saisir l'ensemble de cette belle physionomie.

Cette rencontre qui auroit l'air d'une scène de roman, si elle n'étoit pas constatée, frappa le ministre du roi *Auguste*, qui même se permit d'en faire un conte ridicule, en écrivant à un ami qui résidoit à la cour de Russie.

On ne sait comment cette lettre tomba dans les mains du Czar; ce qui est certain, c'est qu'il en fit une note sur les tablettes, qu'il portoit par-tout, pour soulager sa mémoire, et qu'en conséquence il envoya au prince *Repnin*, gouverneur de Riga, l'ordre de découvrir *Charles Skoworonski*, de l'amener à *Riga*, sous un prétexte honnête, de s'emparer de lui sans lui faire la plus légère insulte, et de l'envoyer, sous bonne garde, à la chambre de police de St-Pétersbourg, qu'il avoit chargée de la révision d'un jugement rendu contre ce prétendu prisonnier.

Cet ordre, qui étoit une énigme pour le gouverneur, fut exécuté ponctuellement. *Charles* fut amené à Riga, et l'on feignit de procéder dans les formes contre lui, comme un querelleur dangereux. Il fut ensuite envoyé sous escorte à la cour, avec les informations supposées qui constatoient le délit dont il étoit accusé.

Skoworonski, inquiet de son sort, quoiqu'il se crut très-innocent, fut présenté au juge, qui traina le procès en longueur, afin d'examiner plus à son aise le prisonnier qu'il avoit ordre de sonder. Pour réussir plus sûrement, il avoit placé près de lui des espions qui recueilloient toutes ses paroles; et d'après les lumières qu'on en tira, et qui étoient d'autant moins suspectes, qu'elles étoient faites par un homme ingénu qui n'y mettoit aucunes prétentions, on fit des perquisitions en *Courlande*, qui prouvèrent évidemment que ce valet étoit vraiment le frère de l'impératrice *Catherine*.

Lorsque le Czar en eut la certitude, il fit insinuer à *Skoworonski* que le juge n'étant pas disposé à le traiter favorablement, il ne pouvoit mieux faire que de présenter une requête au souverain même, et qu'on lui faciliteroit les moyens, non seulement de parvenir jusqu'au trône, mais encore des protecteurs assez puissans pour l'appuyer efficacement dans sa demande.

Le Czar, qui avoit tout menagé pour une scène où il prétendoit beaucoup s'amuser par la surprise qu'il alloit causer à *Catherine I*, fit répondre qu'au

jour assigné, il iroit, *incognito*, diner chez Chapelow, son maître-d'hotel, et qu'à l'issue de son diner, il entendroit *Skoworonski*.

La majesté du monarque ne parut pas l'intimider. Il présenta noblement sa requête, qui fut moins lue que sa figure ne fut examinée. Le *Czar* lui fit une foule de questions, auxquelles, malgré son embarras, il satisfit si nettement, qu'il fut absolument démontré que *Catherine* étoit sa soeur.

Néanmoins, pour écarter tous ses soupçons, le Czar le quitta brusquement, en lui ordonnant de revenir le lendemain à la même heure; et cet ordre ne fut adouci que par la promesse d'un jugement dont il auroit probablement lieu d'être satisfait.

Le soir même, le Czar, en soupant avec l'impératrice, lui dit: *j'ai diné aujourd'hui chez Chapelow, j'y ai fait une chaire délicieuse; il faut que je vous y mène quelque jour. — Et pourquoi pas, dès demain? — Mais* (ajouta-t-il, en partant du consentement de la Czarine) *il faut faire comme j'ai fait aujourd'hui: c'est à dire, le surprendre au moment où il sera prêt à se mettre à table, et y aller seuls.*

Le lendemain, tandis que *Pierre et Catherine I* dînoient chez le maître-d'hôtel, l'on introduisit *Skoworonski*, qui s'approcha de l'empereur, d'un air un peu plus timide que la veille. Le *Czar* alors, affectant de ne pas se rappeller de l'objet de sa requête, lui renouvella les questions qu'il lui avoit

déjà faites, auxquelles *Skoworonski* fit les mêmes réponses.

C'étoit dans l'embrâsure d'une croisée que se tenoit la conférence, et sous les yeux de *Catherine*, qui, assise dans un fauteuil, n'en perdoit pas un mot. Chaque phrase de *Skoworonski* frappoit son oreille et son ame, et le Czar réveilloit encore son attention, en lui disant avec l'air et le ton de l'intérêt: *Catherine, écoutez un peu cela. . . . N'entendez vous rien aux propos que nous tenons?* L'impératrice qui étoit dans la plus grande surprise, ne répondit qu'en bégayant. . . . *Mais* (ajouta vivement le Czar) *ne voyez-vous pas que cet homme est votre frère.*

Allons, (dit-il à Charles,) baise tout-à-l'heure le bord de sa jupe et sa main, en qualité d'impératrice; après quoi, embrasse la comme ta soeur.

La sensible Catherine ne put soutenir cette scène, sans perdre connoissance; ce qui toucha vivement le Czar, qui, lorsqu'elle fut revenue, lui dit d'un ton affectueux: *je ne croyois pas que cette scène vous eut fait une impression aussi forte. Rassurez vous, embrassez mon beau frère; s'il est homme de bien, et qu'il ait quelque talent, nous en ferons quelque chose; partons, cette scène vous a fatiguée.*

Catherine, les larmes aux yeux, embrassa son frère, et supplia le Czar de continuer ses faveurs tant au frère qu'à la soeur, et partit.

L'on n'a point su au juste par quel singulier hasard Skoworonski avoit soupçonné ou découvert que sa soeur étoit parvenue jusqu'au trône; car il ne la reconnut point, lorsqu'il parut devant elle, et il n'avoit osé s'en ouvrir à l'empereur. Ce prince lui assigna une maison et des pensions, et ne lui imposa d'autre soin que celui de ne pas trop se répandre, et de jouir de sa fortune tranquillement et dans le secret.

Il a été la souche d'une maison qui figure actuellement parmi les plus distinguées de la Russie. Le comte de Skoworonski, son petit-fils, est aujourd'hui chambellan de l'impératrice, chevalier de l'ordre de St-Wolodimer, et ministre plénipotentiaire à Naples; ses deux soeurs, Marie et Catherine Skoworonski, sont dames d'honneur de l'impératrice.

Nous finirons cet article en remarquant que ce qui fit le plus d'honneur à Catherine, ce fut son humanité, la compassion qu'elle éprouvoit à la vue des malheureux; et ce qui est au-dessus de tous les éloges, c'est qu'elle savoit faire passer ces sentimens, de son coeur dans celui de son époux à qui la nature sembloit les avoir refusés. Aussi, se faisoit-elle une étude d'être la médiatrice entre ce prince et ses sujets. Elle le fut toujours avec dignité; et le courtisan, qui savoit jusqu'à quel point elle étoit jalouse de la gloire du Czar, n'osa jamais employer son entremise pour obtenir quelque chose dont elle auroit eu ensuite à rougir. La confiance entière que Pierre I. lui accorda, fut sans doute pour lui une jouissance précieuse; car sur le trône comme dans la vie privée, c'en est une bien douce que de pouvoir se livrer sans réserve à son épouse, et le plus grand des malheurs que de ne le pouvoir pas.

CHAPITRE VI.

Détails sur Alexis Petrowitsch, fils d'Eudoxie. — Education de ce prince. — Portrait qu'en fait Bruce. — Ses moeurs, ses imprudences. — Sa fuite à Naples. — Son retour en Russie. — Son procès. — Pierre le condamne à la mort. — Fin tragique de ses confidens. — Supplice de Gléboff. — Détails sur la princesse Sophie, épouse du Czarowitsch. — Ses malheurs. — Sa mort. — Récit fabuleux, fait sur son compte.

Nous venons de parcourir l'histoire d'une femme que la fortune combla de ses faveurs, et qu'elle tira du rang le plus obscur pour l'asseoir sur un trône où sans doute sa naissance ne l'appelloit pas. Nous allons voir maintenant cette même fortune précipiter du trône celui que sa naissance y appelloit.

Alexis, le seul enfant que Pierre I. ait eu de son mariage avec *Eudoxie Foederowna-Lapuchin*, étoit né le 18 février, en 1690, et jamais prince n'avoit vu le jour sous de plus malheureux auspices soit pour lui-même, soit pour ceux qui lui furent attachés par les liens du sang ou de l'amitié.

Les circonstances de son exclusion au trône, et sa mort qu'elle nécessita, ou dont elle fut la suite, sont connues de tout le monde, mais avec des versions si différentes que le lecteur, jetté loin de la voie de la vérité, en est réduit au doute, ou à ajouter foi à des faits qui ont été défigurés par des écrivains stipendiés qui ont trouvé leurs intérêts à calomnier ou à flatter la mémoire de ce prince infortuné. Nous allons tâcher de réintégrer la vérité.

Un fait incontestable, est que l'éducation du jeune Czarowitsch avoit été négligée au-delà de tout ce qu'on peut dire, et qu'il n'avoit jamais reçu aucune des corrections nécessaires à son âge, jusqu'à ce qu'il ne fut plus tems de lui faire prendre de bonnes habitudes. On l'avoit confié aux soins des femmes, et son instruction, à des prêtres russes, les plus vils et les plus ignorans des hommes, qui avoient plutôt cherché à lui inspirer les absurdes préjugés de leur religion, qu'à l'instruire de ses dogmes et de la morale qu'elle prescrit plus utile mille fois à la société que les dogmes. Ce furent eux qui le perdirent par leurs continuelles et perfides déclamations contre le Czar, qu'ils traitoient

d'innovateur sacrilège, parce qu'il avoit aboli plusieurs coutumes barbares, l'objet de leur respect superstitieux ou desquelles ils s'autorisoient pour rançonner leurs ouailles crédules.

A l'âge de 11 ans, on retira Alexis des mains de cette méprisable espèce de gouverneurs pour le confier au baron de Van-huyssen, conseiller de guerre, qui au plus grand mérite joignoit les talens précieux qu'on trouve rarement dans les instituteurs des princes, et qu'ils se vantent tous d'avoir. On dit que Van-huyssen trouva dans son pupile les plus heureuses dispositions, malgré tout ce qu'avoient fait les prêtres pour les étouffer, et qu'il ne désespéroit point de lui faire perdre les préjugés qu'ils lui avoient suggérés, quand Menzikoff jugea à propos d'éloigner du Czarowitsch celui qui pouvoit si bien lui inspirer des sentimens conformes à son rang, et au trône pour lequel il étoit destiné. Le ministre se chargea lui-même de la surintendance de l'éducation d'Alexis, mais comme Menzikoff le voyoit très-rarement, il plaça auprès du prince, des personnes non-seulement dépourvues de toute espèce de capacité, mais pires encore que les prêtres auxquels les premières années du Czarowitsch avoient été livrées. On présume que par cette conduite Menzikoff eut l'intention expresse de donner carrière aux inclinations vicieuses du prince, et de le livrer à la plus mauvaise compagnie; et en effet, il y passoit ses jours dans une yvresse continuelle et dans toutes sortes de

débauches. Cependant ce même Menzikoff qui avoit ses vues, sut extorquer ensuite du prince, dans la prison, un aveu que c'étoit lui seul qui avoit pris soin de son éducation, et qu'il lui avoit à ce sujet les plus grandes obligations; d'ailleurs, plusieurs faits prouvent que Pierre avoit conçu de bonne heure une grande prévention contre son fils, et lui avoit inspiré une telle terreur, que pour n'être pas obligé de dessiner devant lui, le jeune prince se tira un jour un coup de pistolet sur la main droite. Lorsqu'il n'étoit point livré aux orgies, son goût dominant étoit la lecture des livres mystiques, son amusement favori, les disputes théologiques, où il employoit, dit-on, les poings avec autant d'avantage que les poumons. Le désagrément le plus sensible qu'on put lui donner, étoit celui de le faire assister au conseil, et de lui parler guerre, marine ou finance. L'imprudence et l'obstination qu'il manifesta lorsqu'il fut contrarié dans ses goûts, ne sauroient être justifiées, et elles étoient telles, qu'il paroissoit que les passions le privoient quelquefois de la raison, et lui causoient même des accès de démence. Bruce qui le connoissoit bien, nous en a tracé le portrait suivant.

„Le Czarowitsch est arrivé à Moscow cet hiver, où je l'ai vu pour la première fois, (écrivoit Bruce à un de ses amis en 1714.) Il entretient une fille du peuple, qui est Finlandoise, qui seroit très bien, si une femme pouvoit avoir des agrémens lorsqu'elle est sans pudeur. Je suis allé souvent

avec le général faire ma cour à ce prince, et il est venu souvent chez le général, suivi de fort mauvaise compagnie; sa mise est plus mal-propre que négligée, il est de grande taille, bien fait, a le teint brun, une mine sévère, une voix forte. Il m'a souvent fait l'honneur de me parler l'allemand, qu'il entend très-bien: il est adoré par la populace, dont il a l'ignorance et affecte les vices; mais les personnes d'un rang plus élevé ont peu de respect pour lui, et lui n'en a pour personne. Il est toujours environné d'une multitude de prêtres stupides ou débauchés, et d'autres individus qui ne valent guère mieux. C'est dans ces sortes de sociétés qu'il ne cesse de blâmer la conduite de son père, pour avoir aboli les anciennes coutumes; il déclare qu'aussitôt qu'il lui succédera, il rétablira la Russie dans son premier état. Il menace même de faire périr sans exception, tous les favoris du Czar et particulièrement Menzikoff. Il a tenu ce discours si souvent, et avec si peu de précaution qu'il n'a pu manquer de parvenir aux oreilles du Czar, et l'on croit généralement que ce jeune homme a jetté ainsi le fondement de sa propre perte."

Echauffé par de continuels excès de table, et poussé à bout par les persécutions qu'il ne cessoit d'essuyer, ce prince tomba dans une espèce d'abrutissement, et de l'abrutissememt dans le désespoir; de sorte qu'en 1716 il renonça tout à coup au droit de succession en faveur du fils que Pierre avoit eu de Catherine, et demanda la permission de se re-

tirer dans un cloître. Bientôt après préférant les conseils que lui avoient donnés ses principaux confidens, il s'échappa, sortit des états du Czar, et se réfugia à Vienne, où il se mit sous la protection de l'empereur Charles VI. Ce prince voulant le soustraire au ressentiment de son père, l'envoya d'abord à Inspruck et ensuite pour plus de sureté, au château St. Elme à Naples, où il fut trahi par sa maîtresse, à laquelle on disoit que ce prince étoit marié; elle eut ordre de lui suggérer de recourir à la clémence de son père. Enfin séduit par les promesses solemnelles d'un pardon absolu, il se laissa persuader par les officiers que Pierre avoit envoyés à Naples pour le ramener à Moscow, de recourir à l'indulgence paternelle: il est vrai que la cour de Vienne, qui ne vouloit pas se brouiller avec le Czar, contribua beaucoup à lui faire prendre ce parti, où pour mieux dire, le mit dans la nécessité de n'en avoir point d'autre à choisir.

D'après cette résolution, renonçant solemnellement à tout droit de succession à la couronne et ayant été conduit d'abord à Moscow, ensuite à St-Pétersbourg, il fut jetté dans la forteresse de Schlusselbourg, jugé par une commission et condamné à mort. Les actes de son procès sont connus; ils ont été rendus publics par ordre du Czar, comme on rend publics ces sortes d'actes, et publiés dans plusieurs ouvrages, avec l'air de vérité qu'on avoit voulu leur donner. Les écrivains osèrent se vanter d'être véridiques et les philosophes rirent de cette prétendue véracité.

Quoiqu'il en soit, rien ne donne tant à penser que cette étrange procédure, où l'on trouve une différence notoire, entre les aveux qu'Alexis fit à son premier interrogatoire à Moscow qui fut en quelque sorte public, et celui qu'il subit à St-Pétersbourg, qui eut lieu le plus souvent en particulier, en présence du Czar et de ses plus intimes confidens. Circonstances qui sembleroient prouver qu'il fut appliqué à la question.

A l'égard des circonstances de sa mort, il y a deux opinions différentes qui sont adoptées par préférence à d'autres. Suivant l'une, qui est appuyée sur le manifeste de Pierre I, Alexis eut une attaque d'apoplexie, et mourut dans des convulsions causées par la violence de ses passions, et la terreur de la mort. Selon d'autres il fut secrettement exécuté en prison. La dernière de ces leçons paroît la plus croyable, malgré les assertions de Pierre I, et l'apologie de ses panégyristes.

De toutes les relations qu'on a de la mort de ce jeune infortuné, celle qu'a donnée Busching semble la plus probable et la plus authentique. Cet auteur assure positivement qu'Alexis eut la tête tranchée par ordre de son père, et que le maréchal *Weyde* fit l'office de bourreau. C'est un fait qu'il dit tenir de celle même qui fut employée à coudre la tête du prince à son corps, avant qu'il fut exposé sur le lit de parade.

Ceux qui avoient conseillé le Czarowitsch, qui avoient été les compagnons de sa fuite, ou y

avoient donné les mains, ceux enfin qui avoient eu part à ses confidences, ou aux complots qu'on lui imputoit, périrent dans les supplices. Celui de Gleboff, accusé d'un commerce criminel avec Eudoxie et de conjuration contre le Czar, fut atroce et deshonora Pierre I, parce que non-seulement l'infortuné Gleboff fut empalé vif, mais que Pierre avant de le livrer à ce supplice, prit plaisir à le *torturer* pendant six semaines, et cela pour lui arracher l'aveu du commerce qu'il avoit eu avec Eudoxie. Gleboff, dans ce long martyre, fut le modèle des amans; et déclara constamment qu'Eudoxie ne lui avoit accordé aucunes faveurs et qu'elle étoit plus fidèle épouse, que Pierre fidèle époux. On raconte que le Czar approcha de ce malheureux, prêt à expirer sur le pal, et lui conseilla au nom de la religion de faire l'aveu des crimes d'Eudoxie. Barbare! lui dit Gleboff, d'une voix foible, qu'elle est ta folie? depuis plusieurs jours, tu m'as fait passer inutilement d'un supplice cruel à un plus cruel encore, et tu penses qu'en ce moment où la mort va finir mes tourmens, je puisse flétrir l'innocence et l'honneur d'une femme qui ne commit d'autre faute, que celle de t'avoir trop aimé! Eloigne toi, et laisse moi mourir en paix; en achevant ces mots, dit l'écrivain dont nous empruntons ces détails, Gleboff ramassa le peu de forces qui lui restoient, leva la tête, cracha au visage de Pierre et expira.

Alexandre Kikin, commissaire de l'amirauté, le favori et le compagnon de la fuite d'Alexis, Abraham Lepuchin, frère d'Eudoxie, pour l'avoir conseillé, l'évêque de Nostoff qui étoit le frère de Gleboff, et le moine Poustinoï, le confesseur d'Eudoxie, tous accusés de l'avoir porté à conspirer avec Alexis contre le Czar et ses institutions, furent roués vifs autour du pal de Gleboff. Le comte de Romanzoff et Tolstoé, pour avoir ramené le prince de Naples, et avoir travaillé dans l'instruction du procès, furent magnifiquement recompensés. Romanzoff eut le rang de major général, et le grade de lieutenant général avec les biens d'Alexandre Kikin, qui furent confisqués. Tolstoé, qui étoit déjà sénateur, obtint de nouveaux honneurs et les biens de Gleboff qui étoient immenses.

Catherine I. fut soupçonnée d'avoir avec Menzikoff aigri le père contre le fils, et d'avoir causé la mort de cet infortuné jeune homme qui fut plus imprudent que coupable. Ce soupçon vint de ce que Pierre, fils de Catherine, fut déclaré le successeur du Czar, et de ce que *Tolstoé*, un des principaux commissaires dans le procès d'Alexis, celui à qui l'examen particulier de ce prince fut confié, étoit connu pour être la créature de Menzikoff, dont les intérêts, et ceux de l'impératrice, étoient les mêmes; mais Pierre a lui-même justifié Catherine, en déclarant publiquement qu'elle avoit intercédé pour sauver la vie de son fils, et demandé qu'au lieu de le faire mourir, on l'enfermat dans

un couvent. Cette déclaration est-elle une condescendance de Pierre pour son épouse chérie? C'est ce que nous ignorons, et ce que quelques historiens cependant ont donné à entendre.

Le Czarowitsch Alexis avoit épousé, le 25 octobre 1711, à Torgau en Saxe, Charlotte Christine Sophie, fille de Rodolphe de Brunswick-Blankenbourg, soeur d'Elisabeth Christine, femme de l'empereur Charles VI. Elle étoit née le 29 août 1694, et fit son entrée publique à St-Pétersbourg avec son époux en juillet 1712. Cette union qui excita l'allégresse publique dans la capitale pendant plus d'une semaine, n'eut cependant que quelques jours heureux; car, quoique la princesse Sophie fut une très-belle femme, et eut encore plus de vertu que de beauté, quoiqu'elle parut avoir été du choix d'Alexis qui l'avoit vue à la cour de son père, il la traita toujours avec le plus grand mépris, et passa sa vie avec cette Finlandoise nommée Euphrosine, dont nous avons déjà parlé, qui étoit née dans le néant, comme toutes les prostituées, et avoit leurs talens, qui convenoient mieux à la manière d'être d'Alexis, que l'amour sentimental de la modeste Sophie. Il ne faut cependant pas croire que ce prince l'ait traitée avec autant d'inhumanité que quelques écrivains l'ont prétendu, par exemple, qu'il l'ait battu fréquemment; car, lors même qu'il auroit eu assez de férocité pour se porter à un tel excès, il auroit été retenu par la crainte qu'il avoit du Czar, qui, aussi bien que Catherine,

témoigna toujours le plus grand intérêt pour le malheureux sort de la princesse Sophie.

De ce mariage si mal assorti naquirent la princesse Natalie née à St-Pétersbourg, en 1714, et morte à Moscow en 1728, et un prince qui naquit le 23 octobre 1715, et a été l'empereur Pierre II.

Peu de jours après la naissance de ce prince, Sophie mourut des suites de sa couche, et sur tout de celles du chagrin qui la dévoroit depuis longtems. Elle n'étoit que dans sa 21[e] année, et l'approche de sa mort dont tout le monde étoit touché, n'étoit indifférente qu'à elle et à son époux.

La veille, par une longue requête qu'elle fit parvenir au Czar, et qui lui arracha des larmes, elle recommanda ses enfans et ses domestiques, et n'y nomma pas une seule fois Alexis, ce qui prouve la mésintelligence qui régnoit entre ces deux époux, ou combien le coeur de cette malheureuse victime étoit ulcéré. Le voeu le plus ardent qu'y exprimoit Sophie, étoit de voir encore l'empereur avant sa mort; elle fut satisfaite. Pierre qui étoit à Schlusselbourg au moment de l'accouchement de cette princesse, se mit en chemin dès qu'il en eut la nouvelle; mais en arrivant dans la capitale, il se trouva très-indisposé, et fut obligé de se mettre au lit, sans voir la princesse; cependant en lisant les expressions d'affection et d'attachement de sa belle-fille, il se fit porter dans son appartement. Leur entrevue fut des plus touchantes; elle lui fit ses tristes et derniers adieux dans les termes les plus

attendrissans, et recommanda une seconde fois ses enfans à ses soins, et ses domestiques à sa protection; elle reçut de lui toutes les consolations que sa situation pouvoit admettre, et les plus fortes assurances que toutes ses volontés seroient ponctuellement exécutées. Après avoir baisé la main du Czar, elle fit un signe pour qu'on lui approchat ses enfans, et les ayant baignés de ses larmes, elle les remit dans les mains de son époux, sans lui adresser un mot. Il s'étoit rendu au pied du lit de son épouse mourante, parce que le Czar lui en avoit intimé l'ordre; il y parut froid et gêné; il se retira lorsque Pierre sortit, et la malheureuse Sophie expira vers minuit, après avoir souffert toutes les angoisses de la plus cruelle agonie.

Elle avoit été élevée, et elle mourut dans la religion luthérienne, à laquelle elle étoit attachée par philosophie, ce qu'Alexis ne lui pardonna point, parce qu'à l'instigation des popes, il l'avoit en vain sollicitée d'embrasser le rit grec. Malgré cette différence d'opinion qui n'étoit d'aucune considération pour le Czar, Sophie fut enterrée par ses ordres, et malgré les murmures des popes, dans une église russe, et son corps fut porté le 28 novembre dans la cathédrale de St-Pierre et St-Paul avec tous les honneurs dûs à son rang.

Nous sommes entrés dans ces détails sur la mort de cette princesse, non-seulement parce que son sort doit intéresser toutes les ames sensibles, mais encore parce qu'il a paru dans un ouvrage

intitulé *Pièces intéressantes et peu connues*, etc. une relation qui, si elle étoit vraie, seroit bien éloignée de ce que nous venons de rapporter.

Suivant cette pièce il est dit que l'empereur étoit absent de St-Pétersbourg, lors des couches de la princesse Sophie, et qu'elle persuada peu-de-tems après aux personnes qui lui étoient attachées de faire courir le bruit de sa mort, que son époux qui n'avoit fait aucune attention à elle pendant sa maladie, ordonna qu'elle fût enterrée sans aucune espèce de pompe, et qu'au lieu de son corps on enterra un morceau de bois dans la cathédrale. Cette princesse s'enfuit en France, ajoute le même ouvrage, d'où craignant d'être découverte, elle s'embarqua pour la Louisiane. Là elle épousa un militaire qui avoit le grade de sergent; il étoit François, et avoit été autrefois à St-Pétersbourg. Elle en eut une fille en 1752. Elle revint ensuite à Paris avec son mari, et fut reconnue un jour qu'elle se promenoit aux Thuileries par le maréchal de Saxe qui lui promit le secret, et fit avoir de l'emploi à son mari dans l'isle de Bourbon où Sophie l'accompagna pour avoir le chagrin de le perdre peu de tems après leur arrivée avec le fruit de leur union. Après cette double perte Sophie revint en France en 1754, accompagnée d'une négresse, n'ayant pour toute ressource que des lettres-de-change sur la compagnie des Indes, qui étoient tirées au nom de son mari, et ne lui furent point payées, parce qu'elle ne put prouver qu'elle étoit sa femme. Un

gentilhomme qui l'avoit connue dans l'isle de Bourbon, lui offrit ses services qu'elle accepta, après s'en être longtems défendue, et lui avoua en même tems ce qu'elle étoit. C'est de lui que l'auteur de cette relation, ou plutôt de cette fable, prétend l'avoir apprise; à quoi il ajoute qu'elle disparut peu de tems après, et qu'on a lieu de croire qu'elle se retira à la cour de Brunswick. Dans ce merveilleux récit on prétend aussi que le roi de France l'avoit reconnue secrettement, et qu'il avoit même ordonné au gouverneur de l'isle de Bourbon de lui rendre les honneurs dûs à sa naissance, que dans une lettre écrite de sa propre main, ce prince communiqua cette découverte à l'impératrice reine de Hongrie, qui le remercia de l'avis, et écrivit sur-le-champ à la princesse comme à sa tante, pour lui conseiller de quitter son mari et son fils dont le roi de France avoit promi d'avoir soin, et la pressa de venir à Vienne.

L'éditeur des *pièces intéressantes et peu connues*, pour donner plus de poids à ce conte, dit l'avoir tiré des papiers de feu M. Duclos, secrétaire de l'académie françoise et historiographe de France; mais nous observerons qu'il pouvoit l'y laisser ou le donner pour un conte; car nous avons approfondi le fait, et nous avons trouvé, d'après les plus exactes informations, que la mort de la princesse Sophie, avec toutes ses circonstances, étoient indubitables et conformes à ce que nous en avons rapporté. Un seigneur russe, de première distinction, nous a assuré de plus que sa mère avoit soigné la princesse dans sa maladie, qu'elle avoit été témoin de ses derniers momens, et qu'elle avoit vu son corps exposé sur le lit de parade, lorsque des personnes de tout rang, suivant l'usage, avoient été admises à lui baiser la main. Croyez après cela ces compilateurs d'anecdotes, qui vous disent impudemment avoir compulsé les archives les plus secrettes et les mémoires les plus authentiques.

CHAPITRE VII.

Pierre III. — Son mariage avec Catherine. — Enfans qui en naissent. — Aversion des deux époux. — Dépendance dans laquelle Elisabeth tient le jeune Pierre. — Il se fixe à Oranienbaum. — Régiment qu'il y forme. — Il préfère les étrangers aux Russes. — On tâche de lui aliéner le coeur d'Elisabeth. — Elle meurt. — Pierre monte sur le trône. — Exilés. Rappellés de la Sibérie. — Biren. — Munich. — Détails et anecdotes sur ce général. — Lestocq. — Le comte de Hordt. — Détails sur ce dernier.

Si par le récit des circonstances qui ont contribué à l'élévation de Catherine I. et aux malheurs d'Alexis, nous avons cru fixer avec intérêt l'attention de nos lecteurs, nous pensons qu'ils n'en donne-

ront pas moins à cette fameuse révolution qui plaça Catherine II. sur le trône des Russies qu'elle occupe, de manière à fixer sur elle les regards de la postérité. Nous avons vu qu'une première révolution en 1741, y avoit placé Elizabeth, fille de Pierre le Grand et de Catherine I; l'année suivante cette impératrice désigna pour son successeur son neveu Charles-Pierre-Ulric, fils de Charles-Fréderic, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille de Pierre I. Ce prince alors âgé de quatorze ans, embrassa la religion grecque qu'il méprisoit dans son coeur, et eut l'imprudence d'insulter plusieurs fois. En conséquence de ce passage d'une religion à une autre, que les prêtres appellent une abjuration; mais qu'ils devroient appeller une apostasie, le jeune Pierre fut nommé grand duc de Russie avec toutes les formalités accoutumées, et prit le nom de Pierre Fedorowitsch. En 1745, il épousa, sans la connoître et sans jamais l'aimer, Sophie Auguste, princesse d'Anhalt-Zerbst, qui fut aussi rebaptisée, suivant les usages de l'église grecque, et reçut le nom de Catherine Alexiefna. Elle étoit née le 25 avril 1729, et avoit seize ans quand elle se maria; deux enfans seulement ont été le fruit de ce mariage, le grand-duc Paul né en 1754, et Anne Petrowna, née en 1757, et morte en 1759.

Pendant quelques années, la plus parfaite intelligence régna entre les deux époux, au moins en apparence; mais comme ils étoient pour ainsi dire d'un caractère opposé, leurs coeurs s'aliénèrent

bientôt mutuellement, et le dégoût, l'aversion qu'ils avoient conçu l'un pour l'autre, se manifesta visiblement. Pierre dont l'éducation n'avoit point été celle d'un prince, Pierre qu'on avoit éloigné des affaires à dessein, et qu'Elizabeth avoit toujours tenu dans une dépendance puérile, avoit pris du goût pour la vie oisive, et pendant long-tems avoit été incapable de goûter des amusemens raisonnables et de s'occuper de l'étude; il n'avoit cherché que des distractions dans des objets futiles, ou dans des plaisirs honteux. Il étoit environné d'espions qui faisoient quelquefois à l'impératrice les rapports les plus désavantageux de sa conduite, et cette princesse déjà trop disposée à suspecter ses intentions, craignoit toujours de sa part quelque projet de révolution semblable à celle qui l'avoit portée elle-même sur le trône. Quand Pierre étoit à St Petersbourg, il logeoit au palais, et y vivoit plutôt comme un prisonnier d'état que comme l'héritier de l'empire. Quand l'impératrice alloit à Pétershoff, on lui permettoit de demeurer dans son séjour favori d'Oranienbaum, où il suivoit son goût pour les exercices militaires qui furent son seul amusement pendant les dernières années du règne d'Elisabeth. Il commença par former une compagnie de ses domestiques qu'il fit exercer à la Prussienne, et vétir de même; il étoit lui-même très-régulier chaque jour à cet exercice. L'impératrice approuva cet amusement innocent qui pouvoit détourner son neveu des intrigues politiques, de celles de l'amour

et de quelque chose de pire encore. En conséquence, elle ordonna qu'on tirat de plusieurs régimens un certain nombre de soldats qui furent ajoutés à la troupe d'Oranienbaum, et mis en garnison dans ce palais. La majorité de cette compagnie ou régiment étoit composée d'Allemands, et de Prussiens sur-tout; il n'y avoit pas un officier qui fut Russe, ce qui déplut à la noblesse, qui ne se soucioit pas cependant d'être admise dans ce corps, mais qui étoit jalouse de la prédilection du prince pour les étrangers, et cette prédilection fit son malheur.

Le grand-duc se livra avec ardeur à cette occupation martiale; il bâtit dans le jardin une forteresse en petit, qui avoit quelques pieds quarrés, et qui servoit à ses études dans l'art de fortifier les places. Content de ce premier essai, il en fit construire une seconde plus grande et plus régulière près du palais. C'est celle dont nous avons parlé à l'article d'Oranienbaum (*). Tout avoit l'air guerrier dans cette cour, qui faisoit les délices du grand-duc, rire Elizabeth, et murmurer les Russes. Le matin, le soir et à l'heure de la parade, on tiroit le canon. Les sentinelles étoient nombreuses, et les rondes aussi fréquentes que dans une ville qui auroit eu l'ennemi à ses portes; c'étoit sur-tout dans cette maison que Pierre donnoit des festins, et

(*) Voyez pag. 31. de ce volume.

s'énivroit, dit-on, avec ses allemands, quand il n'étoit pas occupé à l'exercice, ou qu'il expédioit des ordres à ce qu'il appelloit son armée.

Malgré cette espèce de liberté que paroissoit lui donner la Czarine, il n'en connoissoit pas moins la contrainte dans laquelle sa défiance le retenoit toujours, et souvent il s'échappoit contre elle et publiquement en violentes invectives qu'on alloit répéter à Elisabeth, exagérées ou envenimées; ses ennemis, et il en avoit beaucoup, le peignoient à cette princesse comme un ingrat qui se plaignoit de n'avoir été appellé en Russie que pour y être confiné comme un prisonnier d'état, et témoignoit le plus grand désir de retourner en Holstein, qu'il fondoit tout son espoir et sa consolation sur la mort de sa bienfaitrice. Elisabeth, crédule comme le sont toutes les femmes, prêtoit l'oreille à ces rapports presque toujours malignement commentés, et ils firent tant d'impression sur elle que les soupçons croissant avec l'âge, elle fut une fois sur le point de suivre le conseil du chancelier Bestucheff, qui vouloit absolument qu'elle exclût Pierre de la succession au trône, qu'elle nommât son petit neveu, le prince Paul, son héritier, et Catherine régente, en cas de minorité. Tel étoit l'état des choses quand Elisabeth mourut le 25 décembre 1761.

Le Czar Pierre III. monta sur le trône le 5 janvier 1762, avec toute la joie que peut ressentir un homme qui sort d'une longue servitude, pour être revêtu du pouvoir suprême. Son premier soin fut

de remettre en liberté les prisonniers d'état que la défiance ou la foiblesse d'Elisabeth avoient plongé dans les cavernes de la Sibérie ; et *Biren*, le favori et le premier ministre de l'impératrice Anne dont nous avons peint l'arrogance et les malheurs, fut le premier que Pierre en tira. Il lui rendit le duché de Courlande, et Biren à Mietau se ressouvint du souterrain de Berezowa ; il y vécut comme un homme qui a reçu des leçons de l'adversité et en a profité. Sa mort fut celle d'un philosophe et la douleur qu'elle occasionna aux Courlandois fut celle qu'éprouvent de tendres fils lorsqu'ils perdent leur pére.

Le maréchal Munich fut la seconde personne que rappela Pierre III. et dont le retour fut une espèce de triomphe. Christophe Burchard, connu sous le nom de Munich, étoit fils d'un officier au service du roi de Dannemarc ; après avoir reçu une bonne éducation il étoit entré à l'âge de 17 ans au service du Landgrave de Hesse-Darmstadt, avoit fait ses premières armes sous Marlborough et Eugène, et avoit mérité leur estime ; il étoit passé ensuite au service du roi de Pologne et enfin à celui de Russie où, après avoir servi avec autant de distinction que de succès, il étoit parvenu au grade de Feld-Maréchal. Dans les différens emplois dont il fut chargé et dont il s'acquitta avec une intelligence qui ne fut égalée que par cette ponctualité minutieuse qu'on ne trouve que dans les Allemands, Munich s'étoit fait plutôt craindre qu'aimer, par

ce qu'il étoit irascible au delà de toute expression et plus implacable encore lorsqu'il se croyoit offensé, et souvent il avoit le malheur de le croire trop légèrement. Dans son domestique il étoit encore plus susceptible et il n'y avoit que la dure nécessité de vivre ou l'espoir de parvenir à quelques places qui put fixer les gens auprès de lui, par ce qu'il falloit sans cesse épier, deviner ses goûts, s'asservir sans relâche à ses caprices et à ses bizarreries, et être plus que littéral dans les ordres qu'on exécutoit de sa part. On l'a vu souvent changer de couleur, grincer des dents, chasser de son cabinet un secrétaire parce qu'il n'avoit pas plié une lettre à sa fantaisie, ou que dans une copie il avoit oublié une virgule ; mais au bout d'un quart d'heure Munich avoit honte de son emportement, rappeloit le secrétaire et lui faisoit une espèce de réparation. C'étoit le moment d'obtenir de lui quelque grace, et les valets qui savent épier et connoître le foible de leurs maîtres, ne laissent jamais échapper cette occasion, avec d'autant plus de raison que Munich étoit pour les siens le patron le plus zélé et leur fit à tous leur fortune. Que de maîtres comme Munich ! Que de valets comme les siens ! Que de fortunes comme la leur !

Munich eut la confiance de l'impératrice Anne et s'en est servi pour rendre des services essentiels à la Russie, qui n'oubliera jamais qu'elle lui doit l'institution du corps des cadets et le canal qui joint la Newa au Wolchowa, jonction qui facilitant

le transport des denrées à St-Pétersbourg, préserve cette capitale de toute espèce de disette auxquelles elle étoit exposée et qu'elle éprouva souvent avant la construction du canal qui joint ces deux rivières.

Avec le règne d'Anne passèrent les beaux jours de Munich ; il avoit déplu à Elisabeth pour avoir, dit-on, fait arrêter un de ses amans lorsqu'il jouissoit de la faveur de l'impératrice Anne, et Elisabeth plus femme que toute autre sur le chapitre des amans, le livra à une commission chargée d'examiner les prisonniers d'état ; et comme cette commission étoit telle que celles que forment les despotes lorsqu'ils ont quelque vengeance personnelle à exercer, Munich fut trouvé coupable.

On rapporte que dans le premier interrogatoire qu'il subit, le prince de Trubetzkoi qui présidoit la commission, lui ayant demandé s'il étoit capable de se disculper sur le nombre d'hommes qu'il avoit fait périr mal-à-propos à l'affaire de Dantzick ; Munich répondit que les pièces déposées au département de la guerre le justifieroient, mais qu'il avoit lui, un plus grave reproche à se faire qu'il ne se pardonneroit jamais. — Quel est ce reproche, demanda Trubetzkoi ? — Celui de ne vous avoir pas fait pendre, repartit Munich, lorsque vous fûtes accusé et convaincu d'avoir pillé la caisse militaire pendant la guerre de Turquie. Trubetzkoi resta quelque tems interdit à cette sortie à laquelle il ne s'attendoit pas et se hâta de mettre fin à l'interrogatoire de Munich d'autant plus promptement,

qu'il savoit que l'impératrice y assistoit cachée derrière un paravant.

Le lendemain à un second interrogatoire, Munich fatigué des questions captieuses qu'on lui faisoit et convaincu du projet formé de le trouver coupable, se leva en colère, et dit aux commissaires : à quoi bon tant de détours, je connois vos intentions, abrégeons cette séance, dictez moi les réponses que vous voulez que je fasse et je les signerai. Ils le prirent au mot, ils écrivirent une longue suite d'aveux de crimes que Munich signa et qui termina cette étrange procédure. Convaincu dès ce moment de haute trahison on le condamna sans autre formalité à être écartelé, supplice atroce dont il entendit l'énoncé sans être ému.

Il ne marqua pas moins de courage le jour qu'on le conduisit à la mort ; il marcha entre deux haies de soldats, d'un pas assuré, avec une contenance modeste et un front serein qui peignoit la tranquillité de son ame et son innocence. Sur son chemin il observa tout le monde et s'il reconnoissoit quelqu'officier il le saluoit affectueusement. Arrivé sur le lieu du supplice, *Monsieur*, dit-il à l'officier qui étoit à la tête de la troupe, *commandez avec cette fermeté que vous m'avez vue autrefois dans la mêlée ; je ne vous demande qu'une grace, c'est de donner au plutôt vos ordres pour me délivrer d'une vie que j'eusse été flatté de perdre plus glorieusement.* Il le pria en même tems d'accepter ses bijoux qui étoient du plus grand

prix. — *C'est pour que vous vous souveniez du malheureux Munich*, lui dit il, en les lui remettant.

Munich indépendamment d'une ame élevée et de cette énergie qui lui étoit naturelle, étoit encore soutenu dans le rôle qu'il jouoit par cette vanité excessive qui a rempli tous les instans de sa vie, et par cette passion de faire parler de lui qui lui faisoit entrevoir les générations futures publiant les actions mémorables d'une vie couronnée par une mort tragique et digne de leur commisération. Cependant cette tragédie ne finit point comme il s'y étoit attendu; à peine un des juges venoit-il de lui lire sa sentence, que sur le champ les cris de grace se firent entendre sur la place. Elisabeth qui n'étoit point sanguinaire avoit frissonné d'horreur en signant une sentence qui condamnoit un de ses sujets à être écartelé, et un sujet que dans son ame elle savoit innocent, ou coupable seulement de lui avoir déplu. Le remord se fit entendre dans cette ame émue et la peine de mort fut commuée en un exil en Sibérie. A cette nouvelle, Munich, au lieu de tressaillir sembla perdre courage; son front qui étoit rayonnant se couvrit de nuages et des gens qui étoient présens nous ont assuré qu'ils l'avoient vu retourner à la forteresse en versant un torrent de larmes.

Pendant le règne d'Elisabeth, c'est-à-dire pendant plus de vingt ans, il fut relégué à Pelim en Sibérie, dans une espèce de fort qu'il avoit lui-même fait construire, suivant Manstein, pour servir à Biren qu'il avoit voulu perdre. C'étoit un

espace enfermé par de hautes palissades d'environ 170 pieds quarrés, dans lequel il y avoit une maison de bois où il logeoit avec sa femme et quelques domestiques, et un petit jardin qu'il cultivoit de ses propres mains. On lui donnoit douze sous par jour pour sa dépense, celle de sa femme et de ses gens. Mais il sut accroître ce chétif revenu en tenant des vaches dont il vendoit le lait en partie et en donnant à des jeunes gens des leçons de génie et de géometrie. Pendant sa longue captivité, sa conduite fut celle d'un homme parfaitement résigné, tranquille et même content; tous les jours à diner il portoit à sa femme une santé qui étoit un voeu pour leur heureux retour à St-Pétersbourg. Il avoit deux heures par jour consacrées à la prière, de onze à midi, et de six à sept.

Il s'étoit toujours soutenu par l'espérance que Pierre III le remettroit en liberté lorsqu'il monteroit sur le trône; mais aussi-tôt qu'il fut informé de cet évènement, rempli d'une agitation bien naturelle dans l'état où il étoit, il commença à craindre que son attente ne fut trompée; il passa plusieurs semaines dans cette cruelle anxiété, flottant entre la crainte et l'espérance, et on lui a souvent entendu dire que ce court période de sa vie lui avoit paru plus long que toutes les années de sa captivité. Enfin, le 11 février 1762, vint cette nouvelle si attendue. Quand le courier qui apportoit l'ordre qui lui rendoit la liberté arriva, Munich vaquoit à ses prières et ne l'apperçut pas; sa femme

lui fit signe de ne pas l'interrompre; quand ensuite il apprit la nouvelle de son rappel, il en fut si ému qu'il s'évanouit; revenu à lui même, il se mit à genoux pour remercier dieu avec la plus grande ferveur.

Le 19 il partit de Pelim, et arriva à St-Pétersbourg le 24 mars, vêtu de la même peau de mouton qu'il avoit portée dans sa prison. Toute sa famille étoit sortie pour aller au-devant de lui, il l'arrosa des larmes que la joie lui faisoit répandre, auxquelles se mêlérent celles des officiers et des soldats qu'il avoit autrefois conduits dans les combats et qui lui servirent de cortège jusqu'à sa maison. D'après le caractère de Munich que nous avons fait connoître, on doit présumer que cet instant de sa vie en fut pour lui le plus délicieux.

Le 31, il fut présenté à l'empereur, qui après l'avoir revêtu des marques de l'ordre de St-André, et l'avoir rétabli dans son ancien grade, lui dit:

„J'espère que votre âge avancé ne vous em„pêchera pas de me servir encore? Puisque votre „majesté, répliqua le comte, m'a fait passer des „ténèbres à la lumière, et m'a rappelé de Sibérie „pour m'admettre aux pieds de son trône, elle me „trouvera toujours prêt à exposer ma vie pour „son service; ni mon long bannissement, ni les „rigueurs du climat de Sibérie n'ont pû éteindre „en aucune manière cette ardeur que j'ai montrée „autrefois pour les intérêts de la Russie, et la „gloire de son souverain.“

Munich

Munich jouit de la faveur de Pierre III. pendant le peu de tems que ce prince occupa le trône, et de la protection de Catherine II jusqu'en 1765, époque à laquelle il termina sa carrière, à l'âge de 85 ans, n'ayant plus sa tête à lui, et ayant survécu à sa gloire, comme tous les vieillards qui ont joué un certain rôle dans le monde et n'ont pas eu la prudence de ne plus rester en scène lorsque leurs facultés intellectuelles les abandonnoient. Lorsque Munich mourut, il étoit gouverneur d'Esthonie et de Livonie. Il s'étoit mis dans la tête de faire un port de mer de Rocherwick, projet que lui seul ne trouvoit point absurde et que Catherine II eut la bonté de ne point contredire pour ne point chagriner les derniers instans de ce vieillard. Sitôt qu'il eut fermé les yeux, on ne pensa plus au port.

Le malheureux Lestocq, qui avoit aidé Elisabeth à monter sur le trône, et qu'elle avoit sacrifié à une cabale avide des biens de cet aventurier, ne fut pas non plus oublié par Pierre III. Nous avons dit ailleurs que ce prince lui rendit la liberté mais que sa fortune lui fut ravie pour jamais; il s'en consola, il avoit appris dans les déserts de la Sibérie à vivre de peu, manière d'être qui conduit au bonheur beaucoup mieux que les biens immenses qui blasent et ne satisfont point.

Parmi ceux que Pierre III rendit à la liberté, un des plus considérables fut le comte de Hordt, gentilhomme suédois de la plus illustre naissance, qui avoit quitté son pays pour avoir pris part au

complot que le Comte de Brahé avoit formé en faveur de la cour, pour détruire la diète et rendre l'autorité suprême au roi. Le comte de Hordt connu avantageusement des plus célèbres militaires de l'Europe, prit du service en Prusse après son évasion de Suède, et parvenu au grade de lieutenant général ainsi qu'à l'estime de Frédéric le grand il fut fait prisonnier par les Russes quelques jours après la bataille de Custrin où Frédéric fut complettement battu.

Au lieu d'être traité avec les égards dus à son rang et à sa réputation, le comte de Hordt éprouva les rigueurs de la captivité la plus dure pendant près de trois ans, et elle ne se termina qu'à la mort de l'impératrice Elisabeth qui se vengeoit sur ce prisonnier d'une espèce d'outrage qu'elle croyoit avoir reçu du roi de Prusse, parce qu'il avoit fait périr du supplice de la roue un lieutenant russe, convaincu d'avoir formé le complot d'assassiner la garnison à laquelle lui et ses compagnons avoient été confiés.

Pierre III qui embrassa un système de politique absolument opposé à celui d'Elisabeth s'étoit empressé de réparer ses torts envers le comte de Hordt, non-seulement en lui rendant la liberté, mais encore en lui faisant le plus tendre accueil et en l'admettant dans sa confidence.

CHAPITRE VIII.

Administration de Pierre III. — Il fait sa paix avec le roi de Prusse. — Ses réformes. — Murmures qu'elles excitent. — Imprudences. — Détails sur la vie privée de ce prince. Sur Catherine son épouse. — Sur la comtesse de Woronzoff, maîtresse de Pierre.

A L'époque de la mort de l'impératrice Elisabeth, la Russie faisoit la guerre au roi de Prusse, de concert avec les cours de Versailles et de Vienne, et elle avoit lieu d'en attendre le succès le plus glorieux; car les ressources de Frédéric étoient presque épuisées; sa résistance vigoureuse et accompagnée de succès sembloit sur le point d'être vaincue par le nombre et la persévérance de ses ennemis. Mais Pierre, admirateur enthousiaste de Frédéric, ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il fit partir un officier de marque pour Berlin, avec ordre de lui proposer une prompte réconciliation. Cette offre fut acceptée avec transport par Frédéric qui transigea sur-le-champ et à son avantage; il avoit affaire à un jeune homme dont il connoissoit le foible; il sut en profiter, et c'étoit une qualité de Frédéric II, que de tirer avantage du moral de ceux avec lesquels il traitoit, et on conclut aussi-tôt une trêve. Pierre non-seulement rap-

pella les troupes russes qui servoient dans l'armée autrichienne, mais encore il envoya peu de tems après un secours de vingt mille hommes à son héros. Ainsi, dans l'espace de quatre mois, les Russes se joignirent à l'armée prussienne, pour chasser de la Silésie les mêmes Autrichiens auxquels des armées russes avoient ouvert, peu de tems auparavant l'entrée de cette même province.

Ayant ainsi suivi son inclination, sans consulter ni ses alliés, ni l'intérêt, ni l'honneur de son empire, Pierre n'aspira plus qu'à reconquérir ce qu'il appelloit l'héritage de ses pères, c'étoit la partie du duché de Sleswick qu'ils avoient autrefois possédée, et qu'il réclamoit en sa qualité de duc de Holstein. L'objet de sa réclamation avoit été cédé au Dannemarc en 1732 par un traité; il fut donc à la veille d'entraîner ses sujets dans une guerre dispendieuse contre le roi de Dannemarc, à l'occasion de ces prétentions que bien des gens regardoient comme chimériques ou mal fondées. En effet le même courrier qui porta l'ordre aux troupes russes de se joindre au roi de Prusse, porta aussi ceux par lesquels une armée devoit se former pour s'avancer sur les frontières de Holstein, et Pierre se proposoit d'aller la commander en personne.

A l'égard de l'administration intérieure de ses états, il tourna toute son attention sur divers plans de réforme, et l'on ne sauroit nier, quelque haine qu'on ait pu avoir contre lui, que, malgré sa précipitation et son imprudence, la Russie ne lui doive

plusieurs changemens utiles et importans. Il supprima le *comité secret*, ou l'inquisition d'état, inventée par Alexis Michaelowitsch; ce comité dont nous avons déjà fait mention à l'article d'Elisabeth, et que, malgré sa clemence, elle ne réprima point, fut établi pour juger ceux qui étoient soupçonnés de haute trahison, ou désignés comme tels par le prince, c'est-à-dire par ses ministres. Le soupçon le moins probable, la dénonciation la plus absurde suffisoit à ce tribunal pour faire arrêter des personnes de tout rang et de tout sexe, et leur faire subir les plus cruelles tortures. Non-seulement le despotisme a toujours à sa dévotion de pareils tribunaux, mais à Venise, mais dans quelques autres contrées encore, où le saint nom de *liberté* est le mot de ralliement, dans ces pays, dis-je, il y a aussi des comités secrets, et l'Autocrate de Constantinople n'est pas le seul qui envoye le fatal cordon au malheureux qui lui déplaît.

Cependant ce Pierre, que l'on a le plus souvent calomnié, avoit senti que c'est par une forme judiciaire qu'il faut punir les coupables, et que tout autre procédé est un lâche assassinat. C'est dans cet esprit que Pierre III. abolit le tribunal dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs privilèges dont la noblesse se prévaloit pour opprimer les malheureux serfs qui lui appartenoient; mais en ôtant à cette même noblesse des droits qui outrageoient la nature, il la favorisa en l'affranchissant de la nécessité indispensable où elle étoit de servir

dans l'armée, et en lui permettant de voyager hors de l'empire, ce qu'elle ne pouvoit faire auparavant, sans une permission expresse du souverain. Il entra aussi dans son plan de réformer les nombreux abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice, et de donner un systême de jurisprudence plus régulier ou moins vicieux. En attendant cette réforme, il surveilla les tribunaux, se présenta au sénat qu'il trouva presqu'abandonné, et remontra d'une manière vive, mais noble, aux sénateurs combien il étoit sensible à leur négligence. Cette espèce de mercuriale eut son effet, mais il ne fut qu'éphémère. Les sénateurs à St Pétersbourg sont des courtisans, et l'on sait ce qu'on doit attendre de cette classe d'hommes.

Pendant les premiers jours de son règne, qui furent des jours lucides comme l'ont été ceux des tyrans dont le nom ne se trouve dans l'histoire, que pour la souiller, Pierre III. proposa tant d'utiles réglemens, et les accompagna de tant de réflexions judicieuses, que plusieurs personnes avouèrent qu'elles l'avoient mal jugé en le méprisant. Elles imaginèrent même que pendant le règne d'Elisabeth il n'avoit affecté de paroître un homme inconséquent, que par des motifs politiques; mais la conduite qu'il tint dans la suite les désabusa, en leur prouvant que ce prince avoit toujours été sans caractère, et qu'il étoit aussi foible qu'imprudent; que s'il avoit assez de bon sens pour accepter les plans que d'autres lui suggéroient, il n'en

avoit pas assez pour les exécuter à propos; qu'il avoit la fureur de vouloir tout réformer, sans rien avoir de cet esprit, de ce tact si nécessaire à un réformateur; en effet les réglemens dont on vient de parler étoient accompagnés de projets aussi ridicules que puériles; il y en avoit même de pernicieux, et parmi ceux qui étoient en eux-mêmes utiles et convenables, il y en avoit qui ne pouvoient être proposés sans danger au commencement d'un règne, parce qu'ils étoient entièrement contraires aux moeurs et au génie des Russes. Par exemple, il avoit irrité le clergé qu'on n'irrite jamais impunément, en sécularisant les biens des monastères, et en assignant aux moines des pensions inférieures aux revenus dont il s'emparoit, mais qui cependant étoient plus que suffisantes pour qu'ils vécussent dans l'aisance. Il défendit aussi que dans ces monastères on reçut des novices avant l'âge de trente ans. Il accumula ses griefs en faisant ôter des églises beaucoup d'images de saints qui réellement étoient pour les Russes des objets d'idolâtrie; mais ce qui fit jetter les hauts cris aux dévots, c'est qu'il exila l'archevêque de Nowogorod, pour avoir refusé de souscrire à ce que ce prélat appelloit des innovations sacrilèges, qui n'étoient cependant qu'imprudentes, parce que les peuples de la Russie n'étoient pas encore assez éclairés pour adopter des réglemens que presque tous les gouvernemens de l'Europe, qui ne gémissent point sous la verge du fanatisme, se sont em-

pressés d'adopter. En effet les superstitieux Russes firent éclater un mécontentement général, et Pierre fut obligé de rappeller l'archevêque de Nowogorod. Les ennemis de ce prince, c'est-à-dire les gens d'église, publièrent qu'élevé dans le luthéranisme, Pierre III n'avoit embrassé la réligion grecque, que pour monter sur le trône, et que s'y croyant affermi, il étoit persuadé que la dissimulation lui étoit inutile, puisqu'il laissoit voir publiquement son mépris pour la plûpart des rites et cérémonies qui étoient l'objet du plus profond respect de ses sujets.

On ne lui pardonnoit pas d'avoir fait construire une chapelle luthérienne dans la forteresse d'Oranienbaum, d'avoir assisté à la dédicace, et distribué de sa propre main des livres de cantiques à ses soldats allemands qui suivoient le culte de leurs pères. Il est certain que Pierre III heurta trop sensiblement les convenances, et qu'on n'auroit peut-être pas pris garde à ces minuties, s'il ne s'étoit dispensé d'assister à la consécration d'une église russe à la même époque et au même endroit. L'oeil du dévot est rarement mis en défaut; rien ne lui échappe, et ce qui n'est pour tout autre qu'une démarche indifférente, est pour lui un grief impardonnable.

Ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'ils lui firent un crime d'avoir nommé deux vaisseaux qu'on lança à l'eau sous son règne, l'un le *Prince George* et l'autre le *Frédéric*, noms de son oncle

et du roi de Prusse. Ils prétendirent qu'il avoit outragé les saints, en donnant des noms d'hommes à ces vaisseaux, et que cet outrage étoit capable d'attirer la malédiction du ciel sur la marine russe; en conséquence ils supplièrent Catherine II de faire rebaptiser les vaisseaux. Plus politique que son époux, quoiqu'elle ne fut pas plus dévote, Catherine condescendit à leurs prières; les vaisseaux furent rebaptisés, et reçurent les noms de Saint-Nicolas et de Saint-Alexandre, et furent les seuls qui furent pris par les Turcs pendant la guerre de 1768.

Un des torts les plus graves de Pierre III, et celui qui lui porta le plus de préjudice, c'est qu'il offensa l'armée par les préférences qu'il accordoit publiquement à ses gardes de Holstein, par l'introduction de la discipline prussienne, et par les nouveaux uniformes qu'il donna à plusieurs régimens. Les gardes accoutumés à rester dans la capitale firent éclater leurs murmures, lorsque ce prince en envoya une partie en Poméranie où s'assembloit l'armée destinée à agir contre le Dannemarc. Il s'aliéna la noblesse en créant son oncle, le prince Holstein, généralissime de ses armées, et en accordant sa principale confiance à des étrangers; il excita une haine générale contre lui, en témoignant publiquement son mépris pour la nation russe par ses manières et sa religion; enfin son admiration, ou plutôt son enthousiasme pour Frédéric-le-Grand avec lequel les Russes avoient été si

longtems et si récemment en guerre, étoit un nouveau grief contre lui d'autant plus grave, que l'orgueil national et le fanatisme offensés se complaisoient à provoquer ces griefs.

On répétoit avec une espèce de malignité que pendant la vie d'Elisabeth ce prince avoit témoigné un jour à un ministre étranger son chagrin de ce que l'impératrice l'avoit appellé en Russie. „Si „j'étois resté duc de Holstein, avoit-il ajouté, je „commanderois à présent un régiment au service „du roi de Prusse, et j'aurois l'honneur de servir „sous les drapeaux de ce monarque, honneur que „j'estime beaucoup plus que celui de grand-duc." Après être monté sur le trône, il appelloit encore ordinairement le roi de Prusse son maître, et conversant un jour sur ce sujet avec un de ses favoris, „vous savez, lui disoit-il, que j'ai été toujours un „fidèle serviteur de mon maître, et vous devez „vous rappeller que je l'ai toujours informé des „secrets du cabinet." La personne à qui il adressoit ce discours, en ayant paru surprise, et hésitant de répondre, „de quoi avez-vous peur, lui „dit il, la vieille femme n'est plus au monde, et „elle ne peut plus vous envoyer en Sibérie."

On sait qu'il occupoit un grade dans l'armée de Prusse, et qu'il témoignoit la plus grande satisfaction, lorsqu'il avoit été avancé dans le service. A la réception du brevêt de lieutenant-général que lui envoya Frédéric, il s'habilla sur-le-champ dans son nouvel uniforme, fit faire une décharge géné-

rale de l'artillerie de la forteresse, donna une fête magnifique, et but à la santé de son maître jusqu'à ce qu'il fut entièrement ivre.

Pendant le peu de tems qu'il régna, il entretint une correspondance continuelle avec ce prince dont il reçut toujours les meilleurs conseils. En habile politique, le monarque prussien le détourna d'abord de ses projets de guerre avec le Dannemarc, mais trouvant qu'il étoit obstinément résolu à la faire, il lui conseilla de se faire premièrement couronner à Moscow avec toute la solennité accoutumée, et lorsqu'il partiroit pour le Holstein, d'emmener avec lui les ministres étrangers et les Russes qu'il soupçonneroit de n'être pas bien disposés en sa faveur. Frédéric qui n'étoit rien moins que dévot, mais qui connoissoit les prêtres, parce que les philosophes les connoissent, Frédéric exhortoit Pierre III. à se garder d'aliéner les terres qui appartenoient à l'église, à ne se point mêler de ce qui tenoit à l'habillement du clergé, et à avoir toutes sortes d'égards pour son épouse. Ce monarque habile dans l'art de régner, prévoyoit déjà les conséquences fâcheuses auxquelles l'empereur s'exposoit par sa conduite imprudente. Aussi ordonna-t-il à son ministre à St-Pétersbourg de donner à l'impératrice toutes sortes de marques de respect.

Rien ne fait mieux connoître le caractère de Pierre III, que sa conduite inconséquente avec Catherine. A son avènement au trône, il lui témoig-

noit très-souvent la déférence qu'il devoit à son génie supérieur, et en même tems il laissoit voir au public qu'il avoit pour elle la plus profonde aversion. Par une imprudence qu'on ne sauroit expliquer, il voulut même qu'elle fut revêtue en présence de toute la cour des marques extérieures du pouvoir souverain, pendant que lui même faisant le rôle de simple colonel, il lui présentoit les officiers de son régiment. A la bénédiction des eaux, il voulut que l'impératrice fut chargée de toute la représentation, pendant que lui-même montoit la garde comme colonel, et la saluoit de la pique. Dans ces occasions l'air de dignité de Catherine frappoit tous les spectateurs, et il étoit impossible qu'ils n'en fissent pas la comparaison avec l'air si peu majestueux qu'avoit son époux; ainsi ce prince avertissoit tout le monde, que son épouse étoit plus faite que lui pour gouverner l'empire, et c'étoit dans le tems même où il avoit fermement résolu de la répudier et de la faire renfermer, qu'il lui assuroit l'estime de toute la nation, tout en annonçant publiquement qu'elle avoit perdu la sienne. On a prétendu qu'il avoit eu souvent avec elle les manières les plus brutales, qu'une fois entr'autres dans une fête qu'il donnoit en l'honneur du roi de Prusse, il l'insulta à un tel point, qu'elle fondit en larmes et quitta la table.

Plusieurs écrivains se sont élevés contre ce fait, que d'autres cependant donnent pour très authentique; mais il en est un bien connu, et qui n'est

contesté de personne, c'est que Pierre laissa voir plus d'une fois son dessein d'arrêter Catherine et son fils le grand-duc, de les exclure de la succession au trône, et d'épouser sa maîtresse Elisabeth la comtesse de *Woronzoff*. A peine eut-il formé ce projet, que Catherine en fut instruite par l'imprudence de la comtesse elle-même. Ce qu'il y a de sûr, c'est que par cette voie, par ses émissaires, surtout par l'indiscrétion de Pierre, elle fut toujours instruite à tems de toutes les mesures qu'on prenoit contr'elle. Ainsi elle fut la maîtresse de choisir le moment d'agir, et de pourvoir à sa sûreté en prévenant les desseins de son époux.

Voici quelques détails, que nous fournissent sur cette comtesse de Woronzoff, et l'intérieur du palais de Pierre III, les mémoires du comte de Hordt, qu'on ne lit pas sans intérêt *).

„L'empereur m'avoit ordonné de revenir souper chez lui, dans son petit appartement, écrit le comte; j'y trouvai une compagnie bien différente de celle du dîner, où s'étoit trouvé l'impératrice; c'étoit la comtesse de Woronzoff qu'il avoit choisie pour maîtresse; elle n'étoit ni belle, ni jolie; elle n'avoit ni esprit, ni usage du monde; mais en ce

---

*) Ces mémoires qui contiennent des détails curieux sur la guerre de 1744, et sur les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin, ont été publiés à Berlin en 1788.

genre, comme en tout autre, il ne faut pas disputer des goûts, et chacun a le sien. Cette dame me plut d'autant moins, qu'il y en avoit plusieurs d'une très grande beauté. Quelques courtisans étoient de ce souper; il n'y avoit d'étrangers, que l'envoyé d'Angleterre et moi. Le souper fut fort gai, et prolongé bien avant dans la nuit, car l'empereur aimoit beaucoup ces sortes de parties, ce qui néanmoins ne l'empêchoit pas d'employer toutes les matinées aux affaires.

„L'impératrice avoit aussi sa société tous les matins. J'allois assez régulièrement lui faire ma cour; elle accueilloit tout le monde avec autant de graces que d'affabilité. Cependant malgré tous les efforts qu'elle faisoit pour paroître gaie, on découvroit chez elle un grand fond de tristesse. Elle connoissoit mieux que personne le caractère fougueux et inconséquent de son époux, et peut-être présageoit-elle dès-lors ce qui dans peu devoit arriver.

„Tous les soirs il y avoit également cercle chez elle, et elle ne manquoit jamais d'inviter à souper les différentes personnes qui s'y trouvoient; je fus souvent du nombre de ces convives. Comme cette princesse a infiniment d'esprit, et qu'elle a toujours eu beaucoup de goût pour la lecture, elle s'énonçoit sur tous les sujets, d'une manière si agréable, qu'elle faisoit l'admiration de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher. J'étois un soir chez elle, le grand écuyer, le prince Léon Naritzkin, favori

de l'empereur, entra et vint me dire à l'oreille qu'on me cherchoit par toute la ville, pour aller souper avec sa majesté chez la *comtesse*; on ne désignoit pas autrement la Woronzoff, que quelques courtisans appelloient quelquefois la *Pompadour*, sobriquet que lui avoit donné l'impératrice Elisabeth. Je priai Naritzkin de faire ensorte qu'on m'oubliât pour ce jour-là, ne pouvant guères me dispenser de souper chez l'impératrice. Il ne sut d'abord comment arranger cela; mais comme il étoit galant homme et mon ami, je lui dis ingénument et sans détour: „c'est votre affaire, il m'est „impossible de déclarer à l'impératrice de quoi il „s'agit, et je reste où je suis; c'est à vous de sortir de ce mauvais pas, et de m'en tirer le mieux „que vous pourrez.“ Il se retira, et je ne doutai pas qu'il ne vint à bout de remplir mes intentions; mais tout-à-coup nous entendons du bruit, les deux battans de la porte s'ouvrent, l'empereur entre, et après avoir salué très-poliment l'impératrice et tout son cercle, il m'appelle avec cet air riant et gracieux qu'il avoit toujours, me prend par le bras et dit à l'impératrice: „Excusez, Madame, si je „vous enlève aujourd'hui un de vos convives, c'est „ce prussien-ci que j'ai fait chercher dans toute „la ville.“ L'impératrice rit; je lui fis une profonde révérence, et je partis avec mon conducteur.

„A ce souper se trouvèrent, comme à l'ordinaire, toutes les dames qui composoient la société, ou si l'on veut la cour de la favorite.

„Je retournai le jour suivant chez l'impératrice, qui sans me parler de ce qui s'étoit passé la veille, me dit en souriant: „venez toujours souper chez „moi, lorsqu'aucun obstacle ne s'y opposera;" et j'usai de cette permission dans la suite.

„Le lendemain qui étoit un jour de fête, je dinai à la cour; on me fit placer à table en face de l'empereur, qui ne s'entretint que de son ami le roi de Prusse. Il savoit jusqu'aux plus petits détails de ses campagnes; il étoit instruit de tous ses arrangemens militaires, connoissoit l'uniforme et la force de tous ses régimens; son enthousiasme enfin étoit tel, qu'il déclara hautement, que bientôt il mettroit toutes ses troupes sur le même pied, ce qu'il fit effectivement peu de tems après. Tous les anciens uniformes furent changés, et l'empereur lui-même commença par quitter le sien."

CHAPITRE IX.

Pierre III conçoit le projet de faire enfermer Catherine. — Un parti se forme pour sauver cette princesse, et la porter sur le trône. — Elle y donne les mains. — La révolution s'opère. — Les troupes et le sénat se déclarent en sa faveur. — Elle est proclamée impératrice des Russies. — Irrésolution et pusillanimité de Pierre III. — Il veut entrer en pour-parler. — On ne s'y prête point. — Il veut se réfugier à Cronstadt. — On lui en refuse l'entrée. — Son désespoir. — Il abdique, et se remet entre les mains de Catherine. — Il est conduit à Robscha. — Il y meurt.

De jour en jour, le danger qui menaçoit Catherine devenoit plus imminent; tout le monde, tant ceux qui lui étoient attachés, que les courtisans qui formoient la cour de Pierre, tous étoient persuadés que cette princesse touchoit au moment où elle alloit perdre sa liberté. La maison que l'on construisoit à Schlusselbourg, par ordre de l'empereur, pour une personne du premier rang, s'élevoit avec tant de promptitude que l'on comptoit l'achever dans l'espace de six semaines. Pierre étoit allé lui-même l'examiner, et il n'étoit pas besoin d'une grande pénétration pour se convaincre qu'elle étoit destinée à l'impératrice. Dans cet instant cri-

trique les personnes du parti de cette princesse, s'assemblèrent à Saint-Pétersbourg pour veiller à son salut; excepté la princesse Daschkow et ses amis particuliers; il n'y avoit dans ce nombre que peu de gens de la haute noblesse. Ses principaux partisans étoient le prince Wolkonski, le comte Panin, gouverneur du grand-duc, le comte Razoumowski, Hetman de l'Ukraine, et les comtes Alexis et Grégoire Orloff. On proposa dans cette assemblée de suivre le plan du chancelier Bestucheff, qui étoit de déclarer le grand-duc empereur, et Catherine régente pendant sa minorité, et c'est-là sans doute ce qui eut été fait dans tout état où l'ordre de la succession auroit été mieux déterminé qu'en Russie. Ce ne fut que peu de jours avant la révolution que les inconvéniens inséparables d'une minorité, l'affection du peuple pour Catherine et son habileté engagèrent son parti à prendre la résolution de la placer elle-même sur le trône, et pour exécuter ce dessein, il fut arrêté qu'on attendroit le moment où Pierre partiroit pour le Holstein.

Quoiqu'il n'y eut que peu de personnes qui se fussent engagées à exécuter ce projet périlleux, leur dessein ne put rester ignoré des partisans de l'empereur, qui le sollicitèrent avec instance de faire faire des recherches à ce sujet; mais ce prince qui avoit la plus haute confiance en ceux à qui il avoit donné l'ordre de surveiller l'impératrice, ne put jamais se résoudre à faire la moindre attention

à ces rapports, Il étoit même si convaincu de leur fausseté, que tout ce qu'on lui insinuoit là-dessus le mettoit en colère. Le jour même de la révolution, à deux heures du matin, un officier qui avoit la confiance de Pierre, arriva à Oranienbaum, et demanda à lui parler pour une affaire de la plus grande conséquence; ayant été introduit avec beaucoup de difficulté, il informa l'empereur de diverses circonstances qui annonçoient une conspiration prête à éclater; mais ce prince toujours aveuglé par la prévention, loin de faire aucune attention à cet avis, fit mettre sur le champ l'officier aux arrêts, pour avoir osé interrompre son sommeil de si bonne heure. C'étoit dans ce moment même qu'on se disposoit à le détrôner; car une circonstance qui n'avoit aucun rapport au plan de conduite adopté par l'empereur, avoit obligé ses ennemis à avancer le moment d'exécuter leurs desseins.

Un lieutenant des gardes qui étoit du parti de l'impératrice venoit d'être arrêté. Ses amis furent effrayés de cet incident, et en conclurent que l'empereur avoit pénétré leur projet; cependant ils ne tardèrent pas à reconnoître que cet officier n'avoit été mis aux arrêts que pour quelque irrégularité dans le service, mais la consternation qui s'étoit répandue parmi eux avoit été si grande qu'ils n'en hâtèrent pas moins l'exécution de leur entreprise.

L'impératrice qui étoit restée à Petershoff, apprenant qu'on précipitoit le moment décisif qui alloit la placer sur le trône ou dans un cloître, étoit en proie aux plus vives inquiétudes; elle sembla même manquer pendant quelques instans de cette résolution si nécessaire dans une position où il falloit savoir se décider sur le champ ou périr. Elle hésita même si elle donneroit son consentement aux mesures qu'on venoit de prendre; mais son parti convaincu que le moindre délai pouvoit lui devenir funeste, fit partir de Saint-Pétersbourg le 27 Juin vers le soir un carosse vuide pour Petershoff; c'étoit à ce signal convenu qu'elle devoit se rapprocher de la capitale. Catherine qui avoit retrouvé dans l'intervalle son courage et sa force d'esprit ordinaire, sortit de son appartement à trois heures du matin, traversa seule le jardin jusques à l'endroit où le carosse l'attendoit; elle reconnut dans le cocher qui le conduisoit, le comte Alexis Orloff, qui ne lui dit que ces deux mots, *courage* et *célérité*, et partit comme un éclair. On étoit convenu que le comte Panin seroit chargé de veiller sur la personne du grand-duc, que Grégoire Orloff resteroit dans la capitale pour gagner quelques officiers et des soldats des gardes, et que le comte Razoumowski tiendroit son régiment prêt pour recevoir l'impératrice. En conséquence, Catherine en entrant à Saint-Pétersbourg se rendit directement au quartier des gardes Ismaïlowski, et il étoit de si bonne heure que le comte Razoumowski, leur lieu-

tenant-colonel, n'y étoit pas encore arrivé, circonstance qui eut pu allarmer Catherine, si elle n'eut pas eu autant de courage que de présence d'esprit. Sans se déconcerter, elle appelle un sergent qui lui étoit voué, parce qu'elle avoit tenu un de ses enfans sur les fonds de baptême, et lui commande d'aller chercher Razoumowski. Dans cet intervalle, et pour profiter des momens qui étoient précieux, elle rassemble autour d'elle les officiers et les soldats qui accourent les uns habillés, et les autres à moitié nuds. Elle rassure ceux-ci qui sont honteux de paroître devant elle dans cet état, en faisant l'éloge de leur prompte obéissance; et s'adressant ensuite à toute la troupe, elle lui peint d'une manière énergique la mauvaise conduite de l'empereur, son mépris public pour les Russes, son aversion pour leurs usages et son attachement aux étrangers. Elle leur retrace les dangers auxquels sa personne avoit été exposée, ainsi que son fils et la principale noblesse. Elle s'étend sur celui qui menaçoit encore leur religion et le gouvernement, et exhorte ceux qui veulent sauver la patrie et son fils à se joindre à elle. Cette harangue interrompue de tems en tems par des soupirs et des sanglots, fut courte, mais touchante, et les graces de celle qui la faisoit, lui prêtant une nouvelle force, elle fit l'impression la plus prompte sur la majeure partie des soldats qui y répondit par de bruyantes acclamations. Quelques officiers parurent d'abord hésiter, mais l'arrivée du comte Ra-

zoumowski dissipa leurs craintes, et tout le régiment lui promit de se sacrifier pour soutenir sa cause et celle de son fils. Alors Catherine se rendit dans l'église de Notre-Dame de Kasan, et chemin faisant, elle fut jointe par quelques détachemens des gardes, et plusieurs personnes de la principale noblesse. Le service fut célébré par l'archevêque de Nowogorod, entre les mains duquel l'impératrice prêta le serment ordinaire de maintenir inviolablement les privilèges et la religion des Russes; bientôt la noblesse et le peuple accoururent en foule, et lui prêterent à leur tour le serment de fidélité. Quand cette cérémonie eût été terminée, Catherine se rendit au sénat, dont les membres la reconnurent pour leur impératrice et leur seule souveraine. On avoit répandu le bruit que la veille Pierre s'étoit tué en tombant de cheval, et cela n'avoit pas été inutile au succès de la révolution. Le cortège de l'impératrice augmentoit d'un instant à l'autre. Deux régimens des gardes qui avoient à peine quitté Saint-Pétersbourg pour joindre l'armée en Poméranie, furent rappellés sur le champ, et comme ils etoient très-irrités contre l'empereur de ce qu'il les avoit obligés de quitter la capitale, ils se rangèrent sans hésiter sous l'étendard de l'impératrice.

Telle étoit la haine que Pierre III s'étoit attirée, qu'aussitôt que l'on sut sa déposition et l'élévation de Catherine sur le trône, on reçut avec une joie

universelle le manifeste qu'elle fit publier pour justifier sa conduite.

Tous les partisans de l'empereur furent arrêtés, et entr'autres le prince George de Holstein qui étoit venu le 26 à Saint-Pétersbourg, sous prétexte des préparatifs nécessaires pour le départ de l'empereur; mais dans le fait, pour veiller sur les mouvemens du parti opposé; c'étoit lui qui avoit fait mettre l'officier des gardes aux arrêts, et avoit ainsi jetté l'allarme chez les partisans de l'impératrice, et hâté contre son intention la révolution qui détrôna son neveu. Catherine ne rencontra nulle part aucune opposition, et quoique les rues de Saint-Pétersbourg fussent remplies de soldats, qui se livrent ordinairement dans ces terribles circonstances à toute sorte d'excès qu'on n'ose réprimer, le plus grand ordre et la plus stricte discipline furent toujours maintenus, et personne n'eut à souffrir la moindre insulte.

A six heures du soir, l'impératrice montée sur un superbe coursier, en habit d'homme, et avec l'uniforme des gardes, une branche de chêne sur la tête, et l'épée nue à la main, se rendit à Petershoff accompagnée de la princesse Daschkow, de Razoumowski, des Orloff, de ses principaux partisans, et suivie de dix mille hommes de troupes. A peine étoit-elle à 4 werstes de la capitale, que le prince Gallitzin, vice-chancelier, se présenta avec une lettre de l'empereur; mais on l'engagea à se joindre à la suite de l'impératrice; il obéit, prêta

le serment de fidélité à *Crasnoé-Kapak*, petit village qui n'est qu'à 12 werstes de Saint-Pétersbourg. Le comte Woronzoff, premier-ministre, se présenta aussi devant l'impératrice. „Je viens, dit-il, de „la part de l'empereur, mon maître, pour savoir „quelles sont vos intentions.“ Quelques-uns lui observèrent que Catherine avoit pris possession du trône, et qu'il parloit à sa souveraine; il offrit de prêter le serment de fidélité, mais ayant refusé généreusement d'abandonner son maître, on lui ôta son épée et on l'envoya prisonnier à Saint-Pétersbourg.

A *Crasnoé Kapak*, il n'y avoit qu'une misérable chaumière dans laquelle l'impératrice entra; elle y resta quelque tems et s'y occupa à brûler une grande quantité de papiers; elle y parut, dit-on, livrée à la plus vive douleur, et versant un torrent de larmes; cependant elle y dormit quelques heures, sur un lit que lui avoient formé ceux de sa suite avec leurs pelisses. A la pointe du jour ayant repris son courage et un visage serein, elle remonta à cheval, et se rendit au monastère de S. Serge, où elle fit halte une seconde fois. A huit heures du matin le général Ismaïloff vint lui présenter un message de la part de l'empereur, dont la situation étoit devenue des plus critiques; mais avant de passer outre, voyons à quoi s'occupoit le prince.

Tandis que la révolution se consommoit à St-Pétersbourg, il étoit resté à Oranienbaum, dans une

une étrange sécurité. La veille même de cette journée si fatale pour lui, il avoit passé la soirée avec quelques favoris, à se livrer à tous les excès de la table, et s'étoit retiré fort tard et très près de l'ivresse. Le matin après avoir visité les casernes, il étoit parti, revêtu de son uniforme à la prussienne, pour se rendre à Pétershoff, où il étoit convenu avec l'impératrice de donner une fête pompeuse pour célébrer l'anniversaire du jour où il étoit né. On assure qu'au milieu de cette fête, il devoit faire arrêter Catherine. Il n'étoit pas encore à moitié chemin, lorsqu'un gentilhomme qui lui étoit dévoué, et qui avoit trouvé le moyen de s'échapper de Saint-Pétersbourg, demanda à lui parler en particulier. Pierre III, lui dit en plaisantant: „Qu'avez-vous de si pressé? Je ne vois „que des gens qui ont des confidences à me faire; „retourné à Petershoff, vous aurez assez de tems de „m'y parler.“ Mais celui-ci répétant avec instances les sollicitations, l'empereur descendit enfin de carosse, et apprit ce qui s'étoit passé à Saint-Pétersbourg. Sa prévention et son obstination étoient si grandes encore, qu'il douta de la réalité de cette nouvelle, et ce ne fut qu'après s'en être fait raconter toutes les circonstances dans le plus grand détail, que réveillé, en quelque sorte, de l'espèce de léthargie où l'avoit plongé son excessive sécurité, il se livra enfin à l'indignation et à la terreur; il fut d'abord abattu et consterné; revenant ensuite de cet accès de désespoir, il envoya

un aide-de-camp à Oranienbaum, avec ordre à la garnison de se mettre en marche sur le champ jusqu'à Pétershoff. En arrivant à ce palais, il apprit que l'impératrice n'y étoit plus, mais il ne put en savoir davantage. Le maréchal Munich lui conseilla de se mettre à la tête de ses troupes de Holstein, et de marcher sans délai sur St-Pétersbourg. „Je vous précéderai, lui dit le brave guerrier, et „l'on n'arrivera à votre majesté, qu'après avoir „passé sur mon corps.“ Si cet avis eut été suivi, le succès eut été aussi infaillible que glorieux; car quoique les troupes de Holstein montassent à peine à mille hommes, elles étoient très-affectionnées à leur maître et Munich les commandoit, ce qui doubloit leur nombre; d'ailleurs, Pierre avoit encore des amis dans Saint-Pétersbourg, et dans les gardes des gens irrésolus, que sa présence eut fait passer sous ses drapeaux; mais le courage manqua à Pierre III dans ce moment où le courage devoit tout décider.

La perplexité où il étoit fut encore augmentée par la conduite des personnes qui l'avoient accompagné depuis Oranienbaum, ou qu'il trouva à Pétershoff. On n'entendoit que les lamentations des femmes qui l'entouroient et s'abandonnoient à la plus vive douleur, que leur inspiroit le sort qui les attendoit, ou qu'elles sembloient devoir craindre; tout le monde crioit, tout le monde vouloit donner son avis, et plusieurs partisans de l'impératrice qui étoient présens, augmentoient à dessein la confusion.

Chaque moment cependant ajoutoit à la crise et au désespoir du prince. Il apprit successivement, que l'impératrice avoit reçue le serment de fidélité d'un grand nombre de personnes de tout rang, qu'elle étoit la maîtresse de la capitale, qu'elle s'avançoit à la tête de dix mille hommes. Découragé alors par de si affligeantes nouvelles, il dépêcha couriers sur couriers pour lui proposer un accommodement; aucun ne revenoit lui rendre réponse. Dans cette extrémité il se détermina à se réfugier à Cronstadt, parti qu'il eut dû prendre beaucoup plutôt, et qui auroit fait sans doute échouer l'entreprise de son épouse. Munich qui avoit senti l'importance de cette démarche, la lui avoit conseillée à la première nouvelle qu'il avoit eue de la révolution; il reconnut sa faute, et sitôt qu'il fut arrivé à Pétershoff, il fit partir le général Lievers et le prince Baratinski pour occuper cette place avec ordre de connoître quel en étoit l'état. Le général Lievers fut reçu sans difficulté à Cronstadt, et le prince Baratinski retourna à Pétershoff, pour assurer le Czar qu'on n'y avoit reçu aucune nouvelle de la révolution, que le général préparoit tout, pour recevoir sa majesté, qu'elle y trouveroit un asyle assuré, où les troupes de l'impératrice ne pourroient pénétrer, et d'où en cas de nécessité impérieuse elle pourroit gagner par mer ses états de Holstein; mais qu'il falloit faire la plus grande diligence pour n'être pas prévenus. Sur ce rapport, l'empereur ordonna aux troupes de Holstein, qui

étoient déjà en marche pour Pétershoff de retourner à Oranienbaum, mais par une fatalité incompréhensible, il différa de partir jusqu'à minuit. Alors quand il se présenta devant le port, les sentinelles refusèrent l'entrée au Yacht qu'il montoit, sous prétexte qu'il étoit trop tard. Son étonnement fut inexprimable, et augmenta bien d'avantage quand il se fut nommé et qu'on lui répondit, que c'étoit une raison de plus pour lui refuser l'entrée du port, et comme il insistoit, les sentinelles le menacèrent de tirer le canon sur son Yacht, s'il ne s'éloignoit sur le champ.

Voici ce qui donna lieu à cette reception si différente de celle qu'il attendoit. Le général Lievers en arrivant à Cronstadt avoit pris le commandement du fort, mais s'étant apperçu que la garnison n'avoit aucune connoissance de la révolution, il n'avoit pas voulu donner l'allarme en répandant cette nouvelle, et comme il comptoit voir arriver l'empereur à tout moment, il avoit cru plus convenable d'attendre son arrivée pour s'assurer de la fidélité de la garnison, et donner des ordres hostiles contre le parti de l'impératrice. Dans cet intervalle l'amiral Talyzin arriva à Cronstadt. Il y étoit envoyé par l'impératrice qui, dans la confusion et les troubles des premiers momens, avoit oublié de s'assurer de cette importante forteresse. Il fut reçu dans la place sans difficulté, et considérant l'état des affaires, il crut devoir ordonner d'arrêter sans perte de tems, le général Lievers.

Il fut promptement obéi, parce que les marins exécutent bien plus volontiers les ordres d'un amiral que ceux d'un général. Maître de la personne de celui-ci, il apprit à la garnison la révolution qui étoit arrivée à Saint-Pétersbourg; il leur dit que l'empereur étoit déposé, que l'armée et le sénat s'étoient déclarés pour Catherine, que toute opposition seroit inutile, même dangereuse. Ces argumens accompagnés d'une abondante distribution d'eau de vie, et de rouhles, à ceux auxquels il falloit plus que de l'eau de vie, produisirent l'effet désiré. Catherine fut proclamée seule impératrice, et Talyzin se vit maître sans obstacle, d'une place dont la possession eut sans doute rendu le succès de la révolution douteux, si elle ne l'eut pas empêché.

Pierre III eut le coeur navré de douleur lorsqu'il se vit chasser du port de Cronstadt; la seule ressource qui lui restoit dans cette triste conjoncture, étoit de faire voile sur le champ, et de chercher un asile en Suède, d'où il pouvoit joindre aisément son armée de Poméranie, ou passer dans ses états de Holstein. Mais le destin de ce monarque étoit de ne savoir prendre aucun parti décisif; il se flattoit toujours qu'il pourroit y avoir une réconciliation entre lui et l'impératrice, et cette idée jointe aux larmes et aux instances des femmes qui étoient sur son Yacht le détermina à retourner à Oranienbaum, où il arriva à quatre heures du matin. Nous avons vû que lorsqu'il en étoit parti le jour

précédent-il portoit son uniforme prussien : à son retour il avoit pris l'uniforme russe, qu'il n'eut jamais dû quitter. Alors il sentoit, mais trop tard, combien il avoit eu tort de blesser l'amour-propre et les préjugés de ses peuples. Ces petites circonstances méritent qu'on y prête attention, parce qu'elles sont souvent la cause des grands évènemens, et servent à caractériser les personnages qui y jouent les premiers rôles.

A Oranienbaum, livré à lui-même, Pierre III, plein de trouble et d'effroi, s'enferma dans son pavillon, et défendit à qui que ce fut de l'approcher. A dix heures il reparut avec un air plus calme et une plus grande liberté d'esprit. Ses gardes de Holstein n'eurent pas plutôt revu leur maître, qu'ils coururent en foule se ranger autour de lui. On vit alors une scène des plus touchantes; les uns s'efforçoient de lui baiser la main, les autres s'élevoient pour le voir, quelques-uns se mettoient à genoux, ou se prosternoient devant lui, tous versoient des larmes d'attendrissement, et le conjuroient avec les assurances du plus grand dévouement de les mettre aux prises avec l'armée de l'impératrice, lui promettant de ne point l'abandonner, quoiqu'il arrivât, et de sacrifier leurs vies pour la défense de la sienne. Ces témoignages touchans de zèle et de fidélité l'enflammèrent tellement, qu'il sembla pour un moment animé de leur esprit, et cria *aux armes;* mais cet élan fut pour ainsi dire le dernier soupir du peu de courage dont son

coeur fut animé; la réflexion que la résistance seroit inutile et sa propre irrésolution le ramenèrent au parti de la soumission. Dans cette circonstance difficile il falloit une ame ferme, et Pierre ne l'avoit point; aussi fut-il perdu sans ressource. C'est ce qui arriva de nos jours à un prince qui se trouva dans une situation à-peu-près pareille; il ne montra qu'une ame pusillanime, et cessa d'être roi.

Nous avons laissé Catherine au monastère de Saint-Serge, où le général Ismaïloff lui avoit présenté un message de la part de son époux. Le foible et lâche Czar lui offroit de résigner la couronne entre ses mains, à condition qu'elle lui permettroit de se retirer en Holstein avec la comtesse de Woronzoff et Godowitch qui lui étoit attaché. Mais l'intérêt de Catherine étant dans cette circonstance de s'assurer de la personne de l'empereur sans effusion de sang, tacha d'amuser ce prince, pour qu'il ne prit aucun parti désespéré. Elle n'ignoroit pas qu'il pouvoit se mettre à la tête de ses troupes de Holstein, et défendre sa vie jusqu'à la dernière extrémité. Il pouvoit aussi s'échapper, et plonger par ce moyen l'empire dans toutes les horreurs d'une guerre civile. L'habileté avec laquelle elle conduisit une affaire aussi difficile que dangereuse, prouva que ce qu'elle avoit eu le courage d'entreprendre, elle avoit encore l'adresse nécessaire pour le faire réussir.

Elle représenta avec beaucoup de calme et de sang-froid à Ismaïloff combien il seroit insensé de

lui opposer quelque résistance, puisqu'elle étoit en pleine possession de l'autorité souveraine par l'assentiment des corps constitués et des différentes classes de l'état; elle lui fit voir les corps de troupes qui étoient campés autour d'elle, et ajouta que les efforts que Pierre pourroit faire ne serviroient qu'à attirer sur lui et sur son parti la vengeance d'une armée irritée; elle proposa donc à ce prince de se retirer de lui-même à Pétershoff, où l'on conviendroit des conditions de son abdication, et elle parvint à convaincre Ismaïloff qu'il ne restoit d'autre parti à Pierre que celui de la soumission. Séduit par l'éloquence insinuante, par les manières engageantes de cette princesse, et plus que tout cela, par l'espoir de sa protection, ce qui étoit tout pour un courtisan, Ismaïloff prit sur lui de persuader à son maître de prévenir l'effusion de sang, en cédant aux circonstances.

De retour à Oranienbaum, il trouva l'empereur avec Munich, la comtesse de Woronzoff, Goudowitch et quelques courtisans qui l'attendoient dans la plus grande anxiété. Le prince et lui passèrent dans un autre appartement, et le résultat de leur conférence fut que Pierre III, la comtesse Goudowitch, et Ismaïloff montèrent dans le même carosse qui avoit ramené ce dernier, et se rendirent à Pétershoff sans suite et sans gardes. Ils y arrivèrent à midi et demi, et l'empereur fut aussi-tôt séparé de ceux qui l'avoient accompagné. L'impératrice évita de le voir; mais elle lui envoya le

comte Panin qui fut reçu seul. Le public ignore, et sans doute ignorera toujours ce qui se passa dans cette conférence entre ce seigneur et l'empereur détrôné; mais la foiblesse, la pusillanimité de ce prince ne peuvent être rendues d'une manière aussi sensible, qu'il les peignit lui-même dans l'acte de son abdication, par lequel l'entrevue se termina.

Le même jour il fut conduit à Robscha, où il fut constitué prisonnier. C'est un petit palais impérial, à vingt werstes de Pétershoff. L'impératrice de son côté retourna le même jour à Saint-Pétersbourg, et fit son entrée dans la capitale, au milieu des cris de joie et des applaudissemens du peuple; elle étoit à cheval; les rues étoient remplies d'une foule prodigieuse qui s'empressoit sur son passage, et lui baisoit les mains qu'elle présentoit à tout venant. Un grand nombre de prêtres s'étoit assemblé autour des avenues du palais. Quand elle fut arrivée où ils étoient, elle s'arrêta pour baiser sur la joue les principaux d'entre eux, pendant qu'ils lui baisoient la main, manière de saluer qui, comme nous l'avons observé, sert en Russie à marquer le plus haut degré de considération.

Aussi-tôt que les esprits qui sont toujours agités dans les premiers momens d'une révolution, eurent repris un peu de calme, que les prêtres qui se crurent vengés eurent cessé d'intriguer et d'exalter les têtes, on vit un grand nombre de personnes se

repentir d'avoir abandonné leur souverain. La populace, toujours prête à passer d'un extrême à l'autre, eut pitié de ce malheureux monarque. Ce n'étoit plus un maître inconsidéré, un mauvais administrateur, un dépréciateur des coutumes les plus chères à la nation: c'étoit un prince infortuné qui, malgré sa violence et son incapacité, avoit des qualités propres à le faire aimer du peuple, et qui en effet étoit chéri de ceux qui avoient accès auprès de lui.

Pendant que l'impératrice marchoit à Pétershof avec son armée, plusieurs soldats avoient déjà donné de fortes preuves de mécontentement, et on a su depuis que si aux premières nouvelles de la révolution Pierre III s'étoit montré en personne, une partie des troupes se seroit rangée de son côté; ses partisans s'étoient apperçus de ce mécontentement, et l'avoient fomenté en secret. Mais ces murmures ne causèrent qu'une très-légère fermentation, et la mort fortuite de Pierre vint rendre la paix à l'empire, et le délivrer des horreurs de la guerre civile qui le menaçoient. Ce fut le septième jour de sa détention à Robscha, que ce prince mourut le 6 Juillet 1762, (vieux style) dans la trente-quatrième année de son âge; son corps fut transporté à Saint-Alexandre Newski, et exposé sur un lit de parade, où suivant l'usage des Russes, les personnes de tout rang furent admises à lui baiser la main. Il fut ensuite enterré dans l'église de ce monastère, sans monument ni

inscription qui rappellât son nom à la postérité qui aujourd'hui ne s'en souvient qu'à peine; tel est le sort de ces hommes nuls, que leur naissance appelle au trône, et dont leur incapacité les précipite, si, sous leur règne, on fait le plus léger effort pour les en précipiter.

La mort de Pierre ne fut suivie d'aucun de ces évènemens tragiques dont les révolutions avoient jusqu'alors constamment été souillées. Personne ne fut même envoyé en Sibérie; il n'y eut aucune exécution ni publique, ni secrette. L'impératrice pardonna même à ses ennemis personnels. Le maréchal Munich qui avoit donné, comme on l'a vu, les meilleurs avis à l'empereur, qui lui avoit offert de le défendre au péril de sa vie, ne fut point vu de mauvais oeil. L'impératrice fut au contraire charmé de l'attachement que cet étranger avoit manifesté pour celui qui l'avoit tiré de la Sibérie, et lorsqu'elle lui en parla, „il est vrai, lui dit-il, „Madame, que je lui ai offert de le couvrir de mon „corps, mais après vingt ans de captivité, je lui „devois ma liberté, pouvois-je moins faire? n'é„tois-je pas engagé par les liens les plus forts du „devoir et de la reconnoissance à me dévouer à „son service? Votre majesté est à présent ma sou„veraine, et elle trouvera chez moi la même fidé„lité.“ L'impératrice, frappée de cette réponse courageuse, ne montra pas moins de grandeur d'ame de son côté; elle lui accorda une confiance sans bornes, qui fut bien justifiée par la conduite du

maréchal. Aussi-tôt qu'on n'eut plus à craindre un nouveau soulèvement, le comte Woronzoff qui avoit été arrêté, fut mis en liberté, et dans la suite on lui donna de l'emploi. Quant à la comtesse, elle n'éprouva de la part de l'impératrice ni jalousie ni ressentiment. Sa personne fut respectée, et on la laissa même jouir, sans aucune restriction, de tout ce qu'elle tenoit de la libéralité de Pierre III. Catherine, guidée par un sentiment de magnanimité propre à son caractère, oublia et l'arrogance de cette favorite, et les désagrémens qu'elle lui avoit causés, et ce qui fut le comble de sa grandeur d'ame, c'est qu'elle oublia aussi le projet qu'avoit conçu cette femme ambitieuse, de la dépouiller de la dignité d'impératrice, pour s'en faire revêtir. On lui permit d'épouser un particulier, et elle végétoit encore à Saint-Pétersbourg, lors de notre séjour. Goudowitch qui avoit été le conseiller, le favori de l'empereur, et avoit particulièrement offensé l'impératrice, eut la permission de se retirer dans son pays, et l'impératrice eut la grandeur d'ame d'oublier pour le fils l'offense du père. Le jeune Goudowitch fut rappellé en Russie, où il est aujourd'hui lieutenant-général, gouverneur de la province de Rjazan, et chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Les gardes de Holstein qui avoient offert à l'empereur, qui l'avoient même pressé de les faire marcher contre Catherine, n'éprouvèrent pas la plus légère marque de ressentiment. Ceux qui le voulurent furent in-

corporés dans d'autres régimens; les autres quittèrent la Russie avec une entière liberté. Le prince George de Holstein, oncle de l'empereur, qui avoit été instruit du dessein de ce prince, de faire enfermer l'impératrice, fut aux arrêts dans son palais pendant tout le tems de la révolution; mais aussi-tôt qu'elle fut terminée, elle l'éleva au grade de feld-maréchal, et le nomma administrateur du Holstein, pendant la minorité du grand-duc.

L'impératrice avoit 34 ans quand elle monta sur le trône, et le succès de la révolution ne fut pas moins dû à son courage et à son habileté, qu'au zèle de son parti, et à la faveur du peuple qui voyoit son intérêt dans la cause qu'elle défendoit.

Nous terminerons ce récit par une anecdote qui nous a été contée à Saint-Pétersbourg, et qui peint bien les courtisans. Quelques années après la révolution, le prince Potemkin qui a été auprès de Catherine II dans la plus grande faveur, montoit un jour au palais pour aller faire sa cour à cette princesse; il rencontre au milieu de l'escalier le prince Galitzin qui avoit été dans l'intimité de Pierre III, et pour n'avoir pas l'air décontenancé, il lui adresse le premier la parole. — Quelle nouvelle y a-t-il à la cour, vous qui en venez? — Aucune, répond froidement Galitzin, *sinon que vous montez, et que je descends.*

CHAPITRE X.

Imposteurs qui se donnent pour Pierre III. — Pugatschew est le plus célèbre d'entre eux. — Sa rébellion. — Il soulève les Cosaques du Jaïk. — Pourquoi ils étoient mécontens. — Anecdote. — Succès de Pugatschew. — Son hypocrisie. — Ses atrocités. — Son mariage. — Il est défait par le prince Galitzin. — Il reparoît en campagne. — Nouveaux ravages. — Mort de l'infortuné Lowitz. — Le comte Panin marche contre Pugatschew, qui est défait. — Il est livré par les siens. — Il est exécuté à Moscow. — Catherine II répare les malheurs qu'il a causés.

QUOIQUE la mort de Pierre III eut été notoire, quoique son corps eut été exposé sur un lit de parade, dans l'église de Saint-Alexandre Newski; cependant il s'éleva dans les provinces éloignées de l'empire plusieurs imposteurs qui eurent assez d'effronterie pour se faire passer pour cet empereur infortuné.

Le premier fut un cordonnier de Woronetz qui prit le nom de Pierre III, dans cette ville, quelques années avant la révolte du Cosaque Pugatschew, dont nous allons parler tout à l'heure; mais le cordonnier de Woronetz fut bientôt arrêté et exécuté.

Le second fut Zschernischef, déserteur du régiment d'Orloff. Il parut en 1770, dans le petit village de Kopenka, sur les frontières de la Crimée, pendant qu'un corps de troupes russes passoit par cet endroit. Quelques prêtres sectaires qui le soutenoient avoient suborné un certain nombre de personnes qui l'élevèrent sur l'autel de leur église, et ils se préparoient à le proclamer empereur au moment où le colonel du régiment informé de leur dessein entra dans l'église, à la tête d'une garde nombreuse, l'enleva de l'autel et conduisit cette fausse majesté au supplice.

Le troisième fut un paysan qui appartenoit aux Woronzoff, des terres desquels il avoit déserté, et s'étoit engagé chez les cosaques établis à Dubofska, sur le Wolga. Un détachement de ces cosaques étant parti de Czaritzin, au printems de l'année 1772, pour joindre l'armée russe, il les assembla dans une maison de poste qui est au milieu d'un désert, entre le Don et le Wolga, et là il les assura qu'il étoit Pierre III. Cette troupe composée de gens agrestes et crédules se laissa facilement persuader. Il fut proclamé empereur, chacun de ces cosaques se hâta de lui prêter le serment de fidélité. Il nomma des officiers et des ministres d'état; mais son règne fut aussi court que celui des deux autres; car deux régimens de cuirassiers étant survenus, leur commandant fit voir aux cosaques désabusés

combien ils étoient dans l'erreur, et ils furent si frappés de l'imposture, que non-seulement ils ne s'opposèrent point à ce que cet officier se saisit du prétendu Pierre III, mais qu'ils l'aidèrent même à le conduire en prison à Czaritzin. Là, pendant qu'on le jugeoit, les habitans de la forteresse, animés par les faux rapports des partisans de ce prétendu souverain, se soulevèrent pour le délivrer, et ce ne fut pas sans peine que le colonel Zipletof, commandant de la place, vint à bout de les disperser. Alors on conduisit l'imposteur dans une isle du Wolga où il reçut le knout, et mourut des suites de ce supplice. Quelque tems après, un malfaiteur qui avoit été transporté à Irkutsk, fit une pareille tentative. Déjà il avoit gagné un officier qui recevoit une pension de la cour et l'avoit engagé à le faire reconnoître; mais cette protection n'empêcha pas cette cinquième majesté d'être pendue.

Enfin parut *Jemelka Pugatschew*, dont l'imposture eut les suites les plus sérieuses, et causa à la cour de St-Pétersbourg la plus vive inquiétude, celles dont nous venons de parler n'avoient été qu'absurdes, celle-ci fut absurde et terrible; Pugatschew né parmi les Cosaques du Don à Simoveisk, petit village sur les rives de ce fleuve, avoit fait ses premiers armes dans la guerre de 1756, et servi dans celle qu'eut la Russie contre les Turcs en 1769. Après le siège de Bender, il avoit demandé son congé, et n'ayant pu l'obtenir il s'étoit réfugié en Pologne, où il avoit été accueilli par

quelques hermites du rite grec, qui le tinrent caché, et qu'il quitta, ne pouvant s'accommoder à leur genre de vie. De-là il se rendit dans la petite Russie, et se fixa quelque tems parmi les Roskolniki qui y sont en grand nombre, et sont très hospitaliers; mais craignant d'y être découvert, il se retira dans le principal établissement qu'ont les Cosaques sur les bords de l'Ural qu'on nommoit le Jaïk avant cette rébellion. Il engagea plusieurs de ces Cosaques à le suivre dans le Cuban, où il leur fit accroire qu'un meilleur sort les attendoit. Alors il n'avoit point encore pris parmi eux le nom de Pierre III. Cependant ses discours séditieux, l'avoient fait arrêter à Simbirsk, d'où il fut envoyé à Kasan pour y être jugé. L'indolence du gouverneur, sa lenteur à le livrer à la justice, donnèrent le tems et les moyens à Pugatschew de s'évader, avec un prêtre qui lui avoit fourni de l'argent, pour enivrer ses gardes. Il alla rejoindre ses anciens compagnons d'armes, et avec eux descendit le Wolga, remonta la rivière d'Irghis et gagna le désert, où il déclara qu'il étoit Pierre III, et se mit à la tête d'un corps de troupes considérable. Cette contrée étoit habitée par les enfans de ces mêmes Roskolniki, que Pierre I. avoit persécutés et l'esprit de vengeance étoit passé des pères aux enfans, c'est ce qu'on devoit attendre du fanatisme; aussi Pugatschew eut-il l'adresse de tirer un grand parti de leur mécontentement et de leurs préjugés religieux qu'il fit profession d'adopter et de protéger.

La rébellion d'un corps nombreux de Cosaques, fut encore une des causes qui opéra puissamment en faveur de cet aventurier. Ils habitoient les bords du Jaïk, descendoient des Cosaques du Don, et formoient une race d'hommes vaillans et pleins d'enthousiasme pour leur ancienne croyance et leurs usages ; ils estimoient presque autant leurs barbes que leurs vies. Pendant la guerre contre les Turcs, on leur avoit demandé un certain nombre de recrues pour former un corps de hussards ; ils l'avoient fourni sans hésiter, mais comme les hussards ne portent point de barbe, on avoit voulu contraindre ces recrues à se faire raser, et comme eux et leurs parens s'opposoient à cette atteinte, qu'on vouloit porter, disoient-ils, à leur liberté et à leurs usages, le général Traubenberg, Livonien, qu'on avoit envoyé avec une petite troupe à Jaïk pour lever ses recrues, eut l'imprudence pour appaiser cette espèce de tumulte de les faire raser en public et même au milieu de la place. Les autres Cosaques, leurs parens, furent si indignés de cette insulte qu'ils prirent les armes, blessèrent plusieurs officiers, massacrèrent le général, ses barbiers et le chef des Cosaques qui avoit consenti à cet outrage qu'ils appelloient sacrilège, et ce qui d'abord n'avoit été qu'une émeute devint une insurrection générale dans toute la contrée. Cet évènement qui fut une leçon pour ces hommes inconsidérés qui ne savent pas avec quelles précautions il faut heurter les préjugés populaires, cet évènement, dis-je,

eut lieu vers la fin de 1771. Le printems suivant, le général Freyman s'empara de Jaïk, prit plusieurs chefs des mutins et mit une partie de ses troupes en garnison dans la ville. Plusieurs des insurgens échappèrent cependant, et se retirèrent dans le désert, et en particulier dans les marais qui sont près du lac de Kamysh-Samara, où ils vécurent de leur pêche, de la chasse, et de quelques provisions que leurs frères leur faisoient parvenir en secret et de nuit ; mais malgré ces secours, ils menoient une vie infortunée, et ils étoient réduits au désespoir lorsque Pugatschew se montra parmi eux. On peut se figurer comment il en fut reçu, surtout lorsqu'il leur eut dit, qu'il étoit l'empereur Pierre III, qu'il s'étoit sauvé de sa prison, que le bruit de sa mort étoit une imposture inventée par l'usurpatrice Catherine, et qu'il venoit se mettre entre leurs mains, implorer leur protection et par le secours qu'il en attendoit, anéantir ces innovations absurdes qu'on avoit mises à la place des usages antiques et respectables qu'ils avoient reçus de leurs aïeux. Il fut accueilli avec enthousiasme. Cependant ce qui eut pu détromper ces Cosaques, c'est que Pugatschew n'avoit pas la moindre ressemblance avec Pierre III, mais il fondoit son imposture sur la grande distance de la capitale, sur l'ignorance de ce peuple, et par dessus tout cela, sur le zèle fanatique de ceux auxquels il s'adressoit ; en effet, il n'étoit pas besoin de beaucoup d'argumens pour entraîner cette horde déjà ouvertement en insurrection ; aussi fit-elle re-

tentir les airs de ses cris de *vive Pierre III*, *vive notre empereur*. Après cette espèce de proclamation, les principaux de ces Cosaques, au nom de tous, lui prêtèrent le serment de fidélité, et lui promirent de sacrifier leurs vies pour sa défense. Avec cette troupe et plusieurs autres qu'il trouva également disposées à se ranger sous ses drapeaux, Pugatschew alla d'abord attaquer les nouveaux établissemens Polonois, que l'impératrice avoit formées sur les rives de l'Irghis; il se contenta pour cette fois de leur ôter leurs chevaux et leurs armes, sans se livrer à cette férocité dont il donna bientôt après tant d'exemples. Il alla ensuite se présenter devant Jaïk, dont il somma inutilement le gouverneur de se rendre au nom de Pierre III. Il ordonna l'assaut; mais il fut repoussé par le courage intrépide de la garnison, et voyant qu'il ne gagneroit rien par une nouvelle tentative, il bloqua cette place dans l'espérance de la réduire par la famine. Ce projet ne lui réussit pas mieux. La résolution de la garnison égala son courage, elle refusa de capituler, quoique réduite à se nourrir de chevaux et même de cuir bouilli. Cette résistance admirable fit durer le siège jusqu'à ce que Jaïk eut été secouru par un corps de Russes.

Pugatschew fut plus heureux dans d'autres entreprises. Il marcha vers les Cosaques d'Iletz, et prit d'assaut sans beaucoup de peine les forteresses de Rasypnais et de Osernaya; il attaqua celle de Katischewa qui se défendit mieux, mais les fortifi-

cations n'étant que de bois, il y mit le feu et s'en rendit maître. Un détachement envoyé contre lui d'Orenbourg, sous les ordres du colonel Bulof, tomba entre ses mains, faute de prudence et de résolution. Un autre corps, commandé par le général Zchernichef, arriva trop tard pour joindre le premier, tant on avoit mal concerté les opérations.

Trompés par des partis de l'armée de Pugatschew ils s'étoient engagés dans des défilés, et avoient été si inopinément attaqués qu'ils ne purent faire aucune résistance; dans toutes les rencontres, les officiers qui tombèrent entre les mains de Pugatschew furent massacrés ainsi que les soldats qui refusèrent de s'enrôler sous ses drapeaux. Forte de ces recrues et de plusieurs corps de Cosaques qui étoient survenus, son armée devint formidable et lui permit d'entreprendre le siège d'Orenbourg qui n'ayant pas de forces suffisantes à lui opposer, eut été forcé de se rendre si la garnison de Krasnoyarsk ne s'y fut jetée en se frayant un passage au travers des assiégeans.

Dès que le bruit des succès de Pugatschew se fut répandu, des corps nombreux de Barschkires, nation barbare qui hait le Russe et ne lui obéit qu'à regret, accoururent se joindre à ce rebelle. Cet exemple fut suivi par plusieurs colonies russes, et sur-tout par les paysans qui travailloient aux mines et aux fonderies des montagnes d'Ural. Il employa une partie de ses forces au siége d'Oren-

bourg, l'autre à enlever l'argent qui se trouvoit dans les mines et à fondre des canons et des boulets de cuivre dont il se servoit pour battre les murs d'Orenbourg; il passa une partie de l'hiver devant cette ville, et se livra avec une égale fureur à tous les excès de la débauche la plus dégoutante et de la cruauté la plus atroce.

Son armée étoit alors si forte que tous les secours qu'on reçevoit de Kasan pouvoient à peine suffire à défendre le passage des montagnes qui sont entre cette ville et Orenbourg. Ce même hiver il reçut un puissant renfort d'environ dix mille Kalmoucks qui venoient du voisinage de Stauropol, et s'étoient révoltés après avoir tué leur commandant. Avec toutes ces forces réunies, il parcourut les montagnes de la province d'Orenbourg, et y porta le fer et le feu, la seule petite ville d'Ufa lui opposa quelque résistance, et il ne la força point. Il fit un détour et déjà il s'avançoit vers Catherinenbourg où il auroit trouvé de la monnoie de cuivre pour plus de 900,000 roubles, lorsque sur le bruit de l'approche d'une armée russe supérieure à la sienne, il ralentit sa marche, et laissa ainsi le tems aux troupes qui étoient sur les frontières de Sibérie de s'avancer et de couvrir cette place.

Dans les commencemens de sa rébellion, Pugatschew avoit affecté des moeurs irréprochables et une grande dévotion; il s'habilloit comme un évêque, donnoit la bénédiction au peuple, renonçoit à toute vue ambitieuse pour lui; il assuroit que

son unique but étoit de placer son fils le grand-duc sur le trône, et de se retirer ensuite dans le monastère où il avoit trouvé un asile lorsqu'il s'étoit échappé de sa prison. Alors joignant le courage à l'activité, il étoit prompt à saisir toutes les occasions de signaler ses armes et à profiter des avantages que le pays où il faisoit la guerre et la situation de ses ennemis lui présentoient; mais sa bonne fortune l'éblouit. Enivré par ses succès rapides, il devint confiant et présomptueux, en laissant agir le hasard où il falloit le maîtriser, il perdit des momens précieux que la fortune accorde dans la guerre et qu'on ne retrouve plus lorsqu'on ne sait pas en profiter. Ce qui lui fit le plus de tort parmi ses amis et ceux qui pensoient à le devenir, c'est qu'il se persuada qu'au point où il en étoit venu il n'avoit plus besoin de dissimuler, et en conséquence il se montra tel qu'il étoit, reprit son naturel féroce et corrompu, et s'abandonna aux excès qu'il lui suggéroit.

Une des fautes les plus graves qu'on lui ait reprochées, c'est d'avoir différé de marcher sur Moscow, où l'esprit de rébellion qui y avoit déjà pénétré, pouvoit lui livrer cette ville, et l'occasion étoit d'autant plus favorable qu'alors elle n'étoit défendue que par 600 hommes de troupes régulières, et que la guerre contre la Turquie ne permettoit pas au maréchal Romanzow d'envoyer de grands secours de l'armée, alors sur les bords du Danube, où les Russes faisoient une guerre difficile

et presque défensive. Au lieu de poursuivre vigoureusement ces avantages, Pugatschew perdit la plus grande partie de l'hiver devant les villes de Jaïk et d'Orenbourg. Pendant le siège de cette dernière place, il fit massacrer avec la dernière barbarie les officiers et les nobles qui lui furent amenés; il publia à cette occasion que son dessein étoit d'exterminer la noblesse russe et pour accorder ses actions avec ses paroles, il n'épargna ni le sexe ni l'âge des nobles qui furent conduits à son quartier ou que le hasard des combats fit tomber en son pouvoir. Il n'y avoit dans son armée aucune personne de rang ou de quelque importance; mais pour en imposer à ses soldats, il avoit fait prendre à ceux de ses partisans dont il étoit le plus assuré, les noms des principaux seigneurs russes et les marques des divers ordres de chevalerie. On rapporte qu'il avoit fait massacrer en une seule fois et sur un signal donné tous les officiers allemands qui lui avoient été amenés, de peur qu'on ne s'apperçut qu'il ignoroit une langue que Pierre III. devoit savoir.

Sa conduite ne fut pas moins imprudente qu'elle étoit barbare; quoiqu'il fut déjà marié avec Sophie, fille d'un Cosaque, dont il avoit trois enfans, il épousa encore une femme publique à Jaïk, et suspendit ses opérations militaires pour célébrer ce mariage avec la pompe que devoit accompagner une cérémonie aussi auguste; mais il la déshonora en se livrant publiquement à toute espèce de débauche. Ce fut au milieu de cette fête, et encore plongé dans l'ivresse, qu'il reçut la nouvelle que le général Bibikoff s'avançoit avec un corps d'armée considérable pour le combattre; et cet avis ne lui fut donné qu'au moment où l'ennemi étoit presque sur lui. Déjà Bibikoff avoit détaché le prince Galitzin, major-général de son armée, qui surprit les postes avancés de Pugatschew, et les tailla en pièces près de la forteresse de *Katischewa*; mais Bibikoff moins heureux que le prince Galitzin, donna quelques jours après dans une embuscade, et fut massacré par les Cosaques de Pugatschew. Attaqué de nouveau et battu par le prince Galitzin, que le malheur de Bibikoff n'avoit point abattu, Pugatschew fut forcé de fuir jusqu'à Kargula, où il fut atteint par le prince Galitzin, qui le battit une troisième fois à plattes coutures, et dispersa entièrement son armée, facile, il est vrai, à disperser, parce que c'étoit plutôt une multitude en armes qu'une véritable armée. Dans cette journée, Pugatschew eut lui-même beaucoup de peine à se sauver; cependant il gagna les montagnes d'Ural avec un petit nombre de ses plus fidèles partisans, et malgré cette défaite, il rassembla encore assez de troupes pour reparoître bientôt avec des forces respectables, à l'Est de ces montagnes. Il s'y rendit maître de plusieurs forteresses, et brûla Troitsk; mais attaqué de nouveau par le général Colm, il fut battu et forcé de se retirer encore dans les montagnes. Devenu furieux par ses défaites réitérées,

et voulant absolument signaler ses armes par quelque brillant exploit, Pugatschew dirigea tout-à-coup sa marche sur Kasan, exerçant par tout où il passoit les ravages d'un brigand qui ne semble faire la guerre que pour détruire; il brûla les fauxbourgs de Kasan, et il mit le siége devant la citadelle, où le major-général Paul Potemkin, gouverneur de la province, s'étoit réfugié avec toute sa troupe, qui, selon les militaires de cette nation, eut dû tenir la campagne, et avoit les moyens de la tenir avec gloire. On dit que cette conduite ne fit point d'honneur à ce général, et qu'il n'évita la disgrace de l'impératrice que parce que son oncle jouissoit auprès de cette princesse de la plus grande faveur; mais l'arrivée de Michelson aux portes de Kasan, fit changer de face aux affaires, Pugatschew en leva précipitamment le siége, et n'osa se mesurer avec Michelson, qui étoit un officier du premier mérite. Après avoir laissé reposer son armée deux jours, ce général se mit à la poursuite du rébelle; il l'atteignit avant qu'il eût gagné les montagnes, et le défit entièrement, après plusieurs combats très opiniâtres qui durèrent près de trois jours; cette fois la déroute de Pugatschew fut sans ressource et si générale, que lui-même il s'enfuit en traversant le Wolga à la nage, avec trois cent Cosaques de Jaïk les mieux armés, les plus obstinés des rébelles, et dans lesquels il avoit une entière confiance. Malgré cette défaite qui devoit décourager ceux qui s'étoient déclarés pour lui, il vit

encore arriver à son secours plusieurs grands corps de Barschkires, de Cosaques et de paysans mal armés qui avoient fui des mines ou des pays les plus éloignés, et accouroient vers lui comme vers leur libérateur, comme vers celui qui devoit les faire passer de l'esclavage à un état libre; c'étoit au moins l'espoir que leur donnoit cet imposteur qui sembloit acquérir de nouvelles forces par ses pertes mêmes. En effet, le nombre de ses troupes lui inspiroit alors une telle confiance qu'il se disposoit à marcher à Moscow, où ses émissaires avoient déjà répandu un esprit de sédition parmi le peuple; mais sur la nouvelle que la paix avec les Turcs venoit d'être conclue, il craignit qu'une partie de l'armée du Danube ne fut employée contre lui, et changea le plan de ses opérations; il descendit le long du Wolga, défit à Dubofka un corps de Russes, commandé par le baron de Diez, et prit d'assaut Penza et Saratoff. Le gouverneur de cette dernière place n'échappa à la cruauté de Pugatschew qu'en se faisant jour avec sa garnison qui n'étoit composée que de 50 hommes au travers des Cosaques victorieux qui pensèrent plutôt à piller la ville qu'à les poursuivre. L'atroce Pugatschew fit de Saratoff une solitude, tout y fut massacré sans distinction de sexe ou d'âge; de-là il se porta sur Demistrefsk qu'il surprit et en fit empaller le gouverneur. *Lowitz*, astronome, et membre de l'académie des sciences de St-Pétersbourg, étoit dans le voisinage de cette forteresse, occupé à prendre des nivaux

pour un canal projetté entre le Don et le Wolga. Pugatschew ordonna à ses Cosaques de le lui amener; et joignant l'insulte à la cruauté, il commanda qu'on l'éleva sur des piques, *afin qu'il fut plus près des étoiles*. Ce fut dans cette horrible situation qu'il le fit massacrer en sa présence; que pouvoit on attendre d'un brigand aussi ignorant que cruel, et qui sans l'ignorance grossière des peuples auxquels il s'étoit adressé, eut péri dans les premiers instans de son entreprise, mais bientôt nous allons le voir recevoir le prix de ses forfaits.

La cour débarrassée de la guerre contre les Turcs, s'étoit sérieusement occupée des moyens de réduire Pugatschew, et le comte Pierre Iwanowitsch Panin, le frère de celui qui avoit été gouverneur du grand-duc, avoit reçu des ordres de marcher contre ce rébelle. Ce général qui jouissoit parmi les militaires de la plus haute réputation, et s'étoit particulièrement distingué à la prise de Bender, avoit été ensuite réduit à l'inaction: parce qu'il avoit déplu à Potemkin, qui guidoit l'impératrice dans le choix de ses généraux. Désabusée ou éclairée sur le compte de Panin, elle l'employa malgré Potemkin, et lui donna des forces capables de soumettre Pugatschew. Dans tous les tems, chez tous les princes, ce fut presque toujours l'intrigue des courtisans qui plaça ou déplaça les généraux, et ils ne furent jamais retenus par les suites funestes qui pouvoient résulter de leurs intrigues; tant

il est vrai que l'égoïsme est le plus grand des maux qui soit sorti de la boëte de Pandore!

Le comte de Panin réuni à Michelson eut bientôt réduit Pugatschew qui s'approchoit de Czaritzin pour lui faire éprouver la sort de Saratoff; mais on l'obligea à en lever le siége; on lui coupa ses convois, et pendant qu'il marchoit avec son armée à moitié affamée et embarrassée d'une multitude de chariots chargés de gros bagages, et de femmes qui la suivoient par-tout, on le surprit dans un défilé, entre les deux chaînes de montagnes qui s'avancent vers le Wolga. Ce fut là qu'il fut défait complettement, un grand nombre des rébelles fut tué sur la place. Un plus grand nombre périt en se précipitant dans les gorges escarpées de ces montagnes où ils cherchoient envain à se réfugier. Le reste se rendit à discrétion. Après s'être défendu en désespéré, Pugatschew échappa avec un gros de ces principaux complices, en traversant le Wolga à la nage, et ensuite les déserts situés entre ce fleuve et le Jaïk où la révolte avoit commencé, et où finit sa royauté ou plutôt son brigandage. Il y fut successivement abandonné de la presque totalité des Cosaques accablés de fatigues et pressés par la faim, et finit par être trahi par ceux en qui il avoit le plus de confiance. Un Cosaque d'Iletz nommé Twogoroff, et deux de Jaïk, Tschumakoff et Tedulef, ses plus fidèles amis, s'y déterminèrent par la promesse qu'on leur avoit fait d'obtenir leur grace. Tworogoff fut le premier

qui lui représenta d'abord, qu'enveloppé comme il étoit par ses ennemis, ne pouvant espérer de leur échapper, le meilleur parti qui lui restoit étoit de se rendre de lui-même à des conditions avantageuses. Furieux de cette proposition, Pugatschew tira son poignard et alloit en frapper celui qui lui donnoit un conseil aussi lâche, quand les trois Cosaques se jettèrent sur lui, le désarmèrent, le lièrent et le conduisirent à un corps de Russes qui campoient au bord du Jaïk, sous les ordres du général Samaroff, qui le fit transférer à Simbirsh, d'où le comte Panin l'envoya à Moscow avec ses principaux complices. Pugatschew y arriva enfermé dans une cage de fer pareille à celle dont on se sert pour transporter les tigres. Ce malheureux qui en avoit la férocité, méritoit bien de faire son entrée à Moscow dans cet appareil. Une commission à laquelle se joignit le sénat, lui fit son procès, et l'on se préparoit pour lui arracher l'aveu de ses crimes à lui faire subir la torture la plus douloureuse, quand Catherine II, contremanda cet apprêt barbare, et ne voulant point que son règne fut souillé par aucune atrocité, elle ordonna que Pugatschew seroit simplement décapité au lieu d'être écartelé, supplice auquel le sénat l'avoit condamné d'après la loi et comme criminel de lèze majesté. Il fut exécuté le 23 de janvier 1775, son corps fut mis par quartiers, qui furent exposés dans différens endroits de la ville. Cinq de ses complices subirent aussi la mort, c'étoient ceux qui l'avoient pro-

clamé empereur, sous le nom de Pierre III; ceux qui avoient colporté ses manifestes reçurent le knout et furent déportés. Ainsi se termina cette fameuse rébellion, qui ne tendoit à rien moins qu'à priver Catherine II de la couronne; mais qui surement n'eut point porté Pugatschew sur le trône. Son rôle étoit absurde et quelque ambitieux en eut profité.

Il seroit difficile de calculer les pertes en tout genre qu'a éprouvées la Russie par la rébellion de Pugatschew; des villes réduites en cendres, plus de deux cents villages dont il ne resta pas la moindre trace, des milliers de prisonniers froidement massacrés, et parmi lesquels il se trouvoit des gens de la première distinction, une quantité de mines enfin saccagées et détruites, telles furent les traces que Pugatschew a laissées sur son passage. Catherine II, pour effacer des fastes de son règne, le souvenir de ces atrocités, a rendu une ordonnance qui a supprimé le nom de la rive de Jaïk, qui prend sa source dans les montagnes de *l'Ural*, et lui donna celui de *Uralscaja-Reka*, rivière d'Ural; elle a voulu aussi que la ville de Jaïk ne portat plus à l'avenir que le nom *d'Uralsk*, et que les Cosaques du Jaïk prissent celui de Cosaques Uralskiens. Catherine ne s'en est pas tenu à ces changemens topographiques, elle a songé aussi à essuyer les pleurs des malheureux que les ra-

vages de Pugatschew avoient réduits à la plus affreuse misère; ils ont été secourus et ont repris courage en bénissant la main qui leur procuroit ces secours.

CHAPITRE XI.

Détails sur l'infortuné Iwan III. — Il est détrôné par Elisabeth. — Anecdotes. — Il est élevé dans une forteresse, et transféré de prisons en prisons. — A l'âge de 16 ans on l'enferme dans Schlusselbourg. — Comment il est traité. — Elisabeth le voit et l'entretient. — Effet que cette entrevue fait sur cette princesse. — Comment Iwan est gardé à Schlusselbourg. — Physique de ce prince. — Ses facultés intellectuelles. Son caractère. — Visite que lui rend Pierre III. Détails sur cette entrevue. — Pierre améliore son sort. — Il veut lui rendre la liberté. — Les courtisans l'en détournent.

Il est encore une victime infortunée de l'ambition dont les malheurs sont dans les annales de la Russie un article sur lequel l'humanité outragée voudroit détourner les regards de la postérité: celui dont nous voulons parler est Iwan III. Ce prince descendoit, par Anne sa mère, d'Iwan Alexiowitsch, l'un des frères de Pierre I. Il naquît le 4 août 1740, d'Antoine Ulric, prince de Brunswick, et d'Anne

de Mecklenbourg, fille de Catherine Alexiowna. Il fut créé grand-duc par sa tante l'impératrice Anne, qu'il perdit presque aussitôt qu'il vit le jour, et à laquelle il succéda le 28 octobre de la même année, n'étant encore qu'à la mamelle. Il n'occupa le trône, ou on ne l'occupa en son nom que jusqu'au 6 Décembre 1741, époque à laquelle il fut déposé par l'impératrice Elisabeth. Nous avons donné dans notre premier volume les détails *) de cette révolution, nous y ajouterons seulement quelques anecdotes.

Les soldats qu'on avoit envoyés pour se saisir du jeune empereur, avoient reçu ordre d'entrer sans bruit dans son appartement, et de ne le pas réveiller s'il dormoit; l'ayant trouvé sommeillant à côté de sa nourrice, ils se tinrent autour de son berceau dans un silence respectueux pendant une heure au moins avant que le prince n'ouvrit les yeux. Alors ils se disputèrent à qui l'emporteroit; l'enfant fut effrayé, et se mit à crier. Les soldats en eurent pitié, et permirent à la nourrice d'approcher; celle-ci l'ayant couvert d'un manteau, le porta au palais d'Elisabeth. Cette impératrice prit l'enfant, le baisa, et pendant qu'il étoit dans ses bras, des soldats qui étoient dans les anti-chambres, ayant fait retentir les airs des cris de *hura Elisabeth*, vive Elisabeth, l'enfant à qui les acclama-

---

*) Voyez le tome I, pag. 76. et suivantes.

tions plûrent, étendit ses petites mains en souriant, et parut vouloir imiter les cris des soldats. Elisabeth attendrie par ce geste innocent, ne put s'empêcher de le presser contre son sein: *créature infortunée*, s'écria-t-elle, *hélas! tu ne sens pas que ces cris te précipitent du trône.*

Il n'est pas aisé de suivre Iwan depuis le tems de sa déposition jusqu'à celui où il fut transféré à Schlusselbourg. Mais nous allons rapporter ce qu'il y a de plus probable et d'intéressant sur ce prince qui ne connut de la vie que les infortunes. Il est notoire qu'il fut d'abord conduit lui et ses parens dans la forteresse de Riga, où cette famille resta prisonnière dix-huit mois. De-là on la transporta à Dunamunde et ensuite à Oranienbourg, petite ville de la province de Woronetz, bâtie par Menzikoff, quand il étoit en faveur. On ne sait pas au juste combien cette famille y séjourna, et si le prince Iwan fut transporté avec ses parens à Kolmogorod, où ceux-ci finirent leur carrière ainsi que nous le dirons plus bas. Busching que nous suivrons dans ces détails, rapporte que quand la régente Anne et son époux furent transférés à Kolmogorod, Iwan qui avoit alors huit ans, fut laissé à Oranienbourg, et que, quelque tems après, un moine trouva le moyen de le tirer de sa prison, et le conduisit jusqu'à Smolensk, où le moine et le prince qu'il enlevoit furent arrêtés; que pour éviter désormais pareille tentative, on résolut de confiner Iwan dans un lieu d'un abord difficile, et qu'on

choisit à cet effet le monastère de Waldaï, situé dans une isle du même nom, qui n'est pas éloignée de la grande route de Saint-Pétersbourg à Moscow. On ne dit point le tems que ce prince resta dans ce monastère, et comment il y vécut. Jusqu'au moment où il fut transféré à Schlusselbourg, on ne sait rien de lui. Il n'est pas étonnant qu'on ne puisse suivre exactement la trace de cet infortuné qui, prisonnier dès sa plus tendre enfance, fut toujours étroitement gardé. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant les huit dernières années de sa vie, il fut détenu dans la forteresse de Schlusselbourg, où il avoit été conduit pour la première fois en 1756; il avoit alors seize ans. Ce fut à cette époque qu'Elisabeth eut la curiosité de le voir. A cet effet il fut conduit à Saint-Pétersbourg dans un carosse bien fermé. Ce fut dans la maison du comte Pierre Iwanowitsch Schuvaloff, cousin du favori de l'impératrice, que se fit l'entrevue. Elisabeth le questionna, et s'entretint long-tems avec lui, sans se faire connoître; mais on dit qu'elle ne put soutenir la vue de ce jeune homme, sans verser un torrent de larmes, sur-tout quand le prince qui avoit l'organe de la plus grande douceur, lui eut demandé pourquoi elle pleuroit. Elisabeth fut si émue de cette scène, que depuis elle n'a plus revu celui dont elle savoit causer tous les malheurs; mais l'ambition parla, et les remords se turent.

Le lendemain de ceste entrevue, l'infortuné Iwan fut reconduit dans sa prison qu'Elisabeth eut intention d'adoucir, mais que ses craintes ne cessèrent point de rendre rigoureuse. La chambre qu'occupoit ce prince dans cette triste demeure, étoit située au bout d'un corridor; elle avoit environ vingt-cinq pieds quarrés, et étoit voutée; les murs etoient de pierres, elle étoit carrelée de briques, les jours n'en étoient pas bouchés comme ceux des chambres voisines, et ainsi que l'ont avancé quelques écrivains; il y avoit des fenêtres, mais le verre en étoit enduit d'une espèce de gomme qui permettoit à la lumière de pénétrer, sans qu'on put rien distinguer au travers. Il y avoit pour tout meuble un lit à roulettes, une table et quelques chaises. Deux officiers étoient continuellement enfermés avec lui; il y avoit une sentinelle en dehors et une garde de dix soldats au bout du corridor; il étoit défendu tant aux officiers qu'aux soldats de répondre à ses questions, ni de lui en faire, et sous le règne d'Elisabeth aucun de ses gardiens n'osèrent transgresser cette consigne. Cependant elle ordonna qu'on lui fit prendre l'air, et qu'on y mit beaucoup de précaution. En conséquence on le laissoit passer dans la cour intérieure de la forteresse quelques momens, pendant lesquels il pouvoit du moins découvrir le firmament qui sembloit n'avoir pas été créé pour lui; mais la crainte du soldat russe qui croit toujours manquer à sa consigne, lorsqu'il ne l'outre-

passe point, abrégeoit cette jouissance qui étoit pour Iwan, le jour qu'on la lui accordoit, une espèce de fête.

On a tracé de ce prince des portraits qui se ressemblent si peu, qu'ils ne peuvent convenir au même individu. Les gens qui ont eu occasion de le voir souvent, assurent qu'il étoit de la phisionomie la plus intéressante, qu'il avoit la taille haute et bien prise, la peau de la plus grande blancheur, de grands yeux et une chevelure superbe. Quant à ses facultés intellectuelles, les uns ont soutenu qu'elles étoient très-limitées, et rien n'est plus probable d'après le genre de vie auquel il étoit livré: d'autres ont été plus loin, et ont dit qu'il approchoit de l'imbécillité, qu'il donnoit quelquefois des signes de folie. Il est certain qu'il ne savoit ni lire, ni écrire, et ne se doutoit pas qu'on dut le savoir; il parloit le russe et quelques mots d'allemand qu'il avoit appris de ses père et mère dans son enfance; mais il articuloit mal, et quand il étoit ému, il bégayoit beaucoup; il n'ignoroit point son origine, et savoit qu'il avoit été quelques mois empereur; plein d'espérance de jouir encore de sa liberté, et de remonter un jour sur le trône, il parloit souvent de la conduite qu'il tiendroit alors, et quand on l'irritoit, il menaçoit de punir, lorsqu'il seroit rétabli, ceux qui l'auroient offensé pendant sa captivité; il étoit très-irascible, et poussoit la colère jusqu'à la fureur, sur-tout lorsqu'il étoit ivre, ce qui, pendant un

certain tems, ne lui arriva que trop souvent, parce qu'on lui avoit accordé jusqu'alors tout ce qu'il avoit demandé pour sa table; mais ayant étrangement abusé de cette condescendance, on avoit ensuite fait des retranchemens sur les vins et les liqueurs qui lui étoient fournis, pour prévenir ses fréquens excès. On n'en continua pas moins à lui assigner pour son entretien 90 roubles par mois, somme modique, mais suffisante sans doute dans un pays où les vivres sont à bas prix.

Il y a quelques écrivains qui ont avancé que toute sa garde-robe consistoit dans une longue robe de l'étoffe la plus grossière pour l'été, et une pelisse de peau de mouton pour l'hiver; mais ce détail est loin de la vérité. Plusieurs personnes qui ont été à portée de se persuader du contraire, nous ont dit que ce prince avoit toujours eu à sa disposition un grand nombre d'habits qui étoient pour lui une source continuelle d'amusemens. Il en changeoit souvent vingt fois par jour, et se promenoit dans sa chambre, en s'admirant comme un enfant avec l'air de la plus grande satisfaction. On ajoute qu'Elisabeth qui lui connoissoit cette manie, se plaisoit à la satisfaire.

Quant à ses opinions religieuses, il étoit difficile de les apprécier; il avoit quelque idée de la religion grecque, prioit souvent Dieu, et avec beaucoup de ferveur; mais il suivoit par préférence le culte et la communion de ses père et mère élevés dans le protestantisme. On a rapporté, et

nous ne pouvons affirmer si ce fut avec raison, que ce prince étoit visionnaire, et qu'il se vantoit d'avoir eu des conversations avec l'ange Gabriel. Rien dans sa vie ne prouve cette assertion.

Ses parens lui avoient appris que l'impératrice Elisabeth occupoit le trône dont elle l'avoit fait descendre; mais il ne paroît pas qu'il ait été bien instruit de l'époque de la mort de cette princesse, et encore moins des évènemens qui l'ont suivie. Cependant Pierre III étoit à peine monté sur le trône, qu'il se proposa de rendre une visite à l'infortuné Iwan, et de lui faire oublier les malheurs de ses jeunes ans. Il effectua son dessein, et dans cette visite il se fit accompagner d'Alexandre Naritzkin, son grand écuyer, de son aide-de-camp-général, le baron d'Ungern Sternberg, et du baron de Korff qui étoit alors le maître de police de Saint-Pétersbourg. Comme il vouloit qu'elle se fit dans le plus grand *incognito*, il s'étoit muni lui-même de ses propres ordres qui portoient que le commandant seroit tenu d'ouvrir toutes les portes de la forteresse à ceux qui en étoient porteurs, qu'il ne leur feroit aucune question, et les laisseroit parcourir librement toute l'enceinte de la forteresse, sans en excepter l'appartement qu'occupoit le prince Iwan; qu'ils auroient la faculté de converser avec lui, hors de la présence du commandant et de l'officier de garde qui seroient tenus de se retirer aussitôt que ceux qui étoient porteurs

des ordres auroient été introduits dans la chambre du prince.

Pierre III causa longtems avec Iwan sans se faire connoître, il prit même le café avec lui; voici quel fut leur conversation: elle est tirée des mémoires du baron de Korff.

PIERRE.

Dites-moi, prince, vous souvenez-vous des malheurs qui ont assailli votre première enfance?

IWAN.

Je n'en ai qu'une foible idée, mais dès que j'ai commencé à sentir mon infortune, j'ai mêlé mes larmes à celles de mon père et de ma mère qui n'étoient malheureux qu'à cause de moi, et je n'ai été sensiblement affligé que des mauvais traitemens qu'ils essuyoient, lorsqu'on les transféroit d'une forteresse à une autre.

PIERRE.

D'où provenoient ces mauvais traitemens?

IWAN.

De la part des officiers auxquels nous étions confiés, et qui joignoient presque tous l'inhumanité à la rigidité des ordres dont ils étoient chargés.

PIERRE.

Vous rappellez-vous de leurs noms?

IWAN.

Non, et nous évitions même de l'apprendre. Nous nous contentions de remercier le ciel, lorsqu'il nous en envoyoit de moins féroces.

PIERRE.

Quoi! vous n'en trouvâtes jamais d'humains?

IWAN.

Un seul mérita d'être distingué de ce troupeau de tigres, aussi il emporta notre estime avec nos regrets. Combien il allégea notre misère par ses attentions aussi multipliées que généreuses!

PIERRE.

Vous ne vous souvenez pas du nom de ce brave homme?

IWAN.

Ah si je m'en souviens! je ne l'oublierai jamais..... C'étoit le baron de Korff.

Nous venons de dire que le baron de Korff étoit de la suite de l'empereur; il ne put entendre ces détails sans en être sensiblement touché. Pierre III qui étoit aussi affecté que lui, le prit par le bras, sortit avec lui, et lui dit à voix basse: *Baron, voilà comme un bienfait n'est jamais perdu.* Pendant que le Czar et le baron se remettoient de cette scène, Ungern-Sternberg qui étoit resté seul avec Iwan, lui demanda, s'il n'avoit pas perdu l'espoir de remonter sur le trône. — Cet espoir me

soutient dans ce triste séjour, répondit Iwan. — Mais si les circonstances se réalisoient, comment en agiriez-vous avec l'empereur actuel et son épouse? — Je les ferois exécuter comme deux usurpateurs..... Pierre III qui rentroit avec Korff entendit cette réponse, et s'en offensa d'abord; mais considérant la disposition de l'esprit du prince et sa situation, non-seulement il la lui pardonna, mais encore il s'en fit connoître, et l'assura qu'il useroit de tous les moyens qui étoient en sa puissance pour rendre son sort plus doux, et lui procurer tous les genres de consolations: en même tems il enjoignit au commandant d'avoir pour son prisonnier les plus grands égards et sur-tout de lui laisser librement respirer l'air, et la faculté de se promener dans toute l'enceinte de la forteresse.

En sortant de l'appartement d'Iwan, Pierre visita l'intérieur de Schlusselbourg, et s'arrêta sur un terrein qui lui parut propre à la construction d'un édifice où le malheureux Iwan pourroit être logé plus commodément qu'il n'étoit. Je veux, dit le prince, que ce soit un pavillon où le prisonnier ait neuf croisées de plein-pied et que du reste de l'emplacement on lui fasse un jardin, où il puisse prendre l'air, et charmer l'ennui de la solitude, où le malheur des tems l'oblige de vivre."

On nous a assuré que le lendemain il y avoit déjà des ouvriers sur ce terrain pour effectuer le projet de Pierre III, qui eut eu lieu si la mort ne

l'eut prévenu. Cet édifice n'a point encore été achevé.

Lorsque Pierre III fut de retour de Schlusselbourg, son oncle le duc Louis Auguste de Holstein lui conseilla de renvoyer Iwan en Allemagne avec son père le duc Antoine Ulric de Brunswick et ses enfans, et de leur assigner une pension convenable à leur naissance. Pierre, dit-on, n'étoit pas éloigné de déférer à cet avis; mais ses ministres qu'il consulta furent d'une opinion différente, et sacrifiant l'humanité à la politique, système ministériel dans toutes les cours et dans tous les tems, ils lui firent envisager les dangers de toutes espèces, qu'il y avoit à renvoyer ce prince. Ebranlé par leurs raisonnemens, le Czar s'en tint aux promesses qu'il avoit faites à Iwan, qui étoient de lui rendre sa prison aussi supportable qu'il étoit possible. Il permit même, pour lui procurer quelque diversion, qu'on l'amenat par eau à Kexholm, forteresse bâtie dans une petite isle du lac Ladoga, et beaucoup plus près de la cour que Schlusselbourg.

On l'embarqua à cet effet dans un petit bateau couvert pour le conduire à une galiotte qui l'attendoit; mais dans ce passage, le vent devint si violent et les vagues si fortes qu'Iwan fut on ne peut pas plus effrayé; cependant, quelques momens après il reprit sa tranquillité ordinaire, quoique la tempête eut augmenté au point que les mariniers, malgré tous les efforts, ne purent empêcher la nacelle de renverser près du rivage; ce ne fut qu'avec la

plus grande peine qu'on parvint à sauver le prince. On voit que le malheur le poursuivoit partout. En voici une autre preuve.

Reconduit de la forteresse de Kexholm à celle de Schlusselbourg, par ordre de l'impératrice Catherine, qui venoit de monter sur le srône, Iwan courut encore le plus grand danger.

A quelques werstes de Schlusselbourg, les chevaux qui étoient attelés à son carosse s'effrayerent et prirent le mords aux dents; on ne parvint à arrêter la voiture qu'en brisant l'avant-train. Il y avoit un village à traverser pour arriver à Schlusselbourg, et pour dérober le prince aux yeux des curieux, on l'enveloppa dans un manteau jusqu'à l'appartement qu'il avoit précédemment occupé. Cet évènement le frappa tellement, qu'en entrant dans la forteresse, il dit à Ungern qui l'accompagnoit: Baron, embrassez le malheureux Iwan, car vous ne le verrez plus; il disoit vrai, et nous allons le voir terminer sa carrière infortunée par une mort affreuse.

CHAPITRE XII.

Mirowitsch, officier russe, forme le projet extravagant de délivrer Iwan III. — Ses motifs. — Ses moyens pour y parvenir. — Il corrompt quelques soldats de la garde du prince. — Il emploie la force pour arriver à son appartement. — Les officiers qui ont la garde d'Iwan prennent le parti de le massacrer plutôt que de le livrer à Mirowitsch. — Impression que fait sur lui le cadavre d'Iwan. — Il se rend prisonnier. — On lui fait son procès. — Il est exécuté. — Détails sur la famille d'Iwan. — Caractère et portrait d'Anne, mère d'Iwan. — Forteresses où cette famille est successivement transférée. — Traitement qu'elle y éprouve. — Mort d'Anne. — Celle de son époux. — Catherine II prend soin de leurs enfans.

DEUX officiers, l'un nommé *Ulasief*, capitaine, l'autre *Tchekin*, lieutenant, avoient été chargés de la garde du prince Iwan, et en conséquence ils devoient se tenir dans son appartement; une compagnie d'environ cent hommes étoient dans la forteresse; on en détachoit dix soldats pour garder le corridor qui conduisoit à la porte de la chambre du prince, et les passages qui y aboutissoient; le reste se tenoit dans le corps de garde, à la porte

et dans différens autres endroits de la forteresse, sous le commandement du gouverneur. C'étoit alors le régiment de Smolensk, en quartier dans le village de Schlusselbourg qui fournissoit cette garde, qui se relevoit toutes les semaines. Tel étoit l'état des choses quand un sous-lieutenant nommé Vassili Mirowitsch forma le projet extravagant de délivrer Iwan, pour faire sa fortune en cas que ce prince fut replacé sur le trône. Ce militaire étoit petit-fils du rébelle du même nom qui avoit suivi le parti Mazeppa, Hatman des Cosaques, qui se révolta contre Pierre-le-grand, et se joignit à Charles XII, pendant la guerre que ces princes se faisoient dans l'Ukraine. Mirowitsch avoit sollicité la restitution des biens de son grand-père, confisqués après la bataille de Pultava, mais l'impératrice s'étant refusée à ses sollicitations reïtérées, il forma le projet que nous venons d'énoncer, mu par l'ambition et la vengeance, passions qui donnent bien le courage de tramer des complots, mais ne fournissent pas les moyens de les mettre à exécution. Aussi ceux de Mirowitsch, homme sans fortune et sans appui, n'étoient-ils en aucune façon proportionnés à la hardiesse de son entreprise.

Quelques mois avant de l'exécuter il en fit part, étant à Kasan, à un lieutenant du régiment de Veliki-lacki, qui se nommoit Apollon Uschakoff. Ces deux conjurés se rendirent à l'église de la vierge, y prêtèrent serment sur l'autel d'être se-

crets et fidèles l'un à l'autre, et joignant le fanatisme à la trahison, ils conjurèrent le tout-puissant de protéger leurs desseins. Ils préparèrent aussi un manifeste qu'ils se proposoient de répandre aussi-tôt qu'Iwan seroît mis en liberté. Mais dans ce projet ce n'étoit pas le manifeste à faire et à répandre qui fut le plus difficile, c'étoit l'exécution qui étoit le comble de la folie, tandis que le plan du manifeste n'étoit qu'une puérilité. Cette exécution fut différée jusqu'à la belle saison, parce que l'on croyoit que l'impératrice iroit alors faire un voyage en Livonie. Bientôt après Mirowitsch joignit son régiment qui étoit à Schlusselbourg, mais son confident Uschakoff se noya par accident le 29 Mars en allant à Smolensk.

Privé de ce secours, Mirowitsch ne trouva personne, à ce que l'on croit, en qui il put placer la même confiance; il sonda cependant un domestique de la cour, nommé Tikon Casatkin, et employa beaucoup d'artifices pour lui inspirer par degré les idées dont il avoit la tête remplie; il vouloit s'en servir au besoin comme d'un instrument utile à ses desseins; mais il s'ouvrit d'avantage avec Sémen Tchevaridef, lieutenant du corps d'artillerie. Il lui communiqua en termes équivoques et indirects son projet de délivrer Iwan, et de le remettre entre les mains des régimens qui sont en garnison à Saint-Pétersbourg, n'en parlant cependant que comme d'un plan dont l'exécution

étoit remise à un tems indéterminé et sans se faire connoître pour en être l'auteur.

Ce fut avec autant de ménagement et de précautions en cas de mauvais succès que Mirowitsch se prépara à exécuter cette périlleuse entreprise. Il fit son service à la forteresse pendant une semaine sans trouver une seule occasion qui put lui être favorable; il observa cependant et fit une marque sur la porte de la chambre du prince pour la reconnoître; il la fit voir à son ami Sémen Tchevaridef qui étoit venu de Saint-Pétersbourg lui faire visite. A la fin de la semaine son service à la forteresse devoit finir, suivant l'usage, mais il sollicita et obtint, sous quelque prétexte spécieux, la permission de le continuer, et crut avoir trouvé le moment où il falloit agir, la nuit du 4 au 5 Juillet (vieux style); il s'étoit imaginé que les soldats qui étoient de garde avec lui ce jour-là, seroient plus aisés à séduire que ceux qu'on venoit de relever, mais il ne paroît pas qu'il se fut assuré d'aucun d'entr'eux, à la réserve du nommé Jacob Piskoff: ce ne fut qu'à dix heures du soir qu'il communiqua pour la première fois son dessein à trois caporaux et deux soldats qui refusèrent d'abord absolument de se joindre à lui. Cependant aidé de Piskoff il réussit enfin par ses insinuations à les engager à favoriser son projet. Ils consentirent à le seconder, mais il ne put les engager à agir avec cette résolution et le courage qu'exigeoit la circonstance; au contraire ils restèrent long-tems irrésolus

et la crainte du danger les affecta si fort qu'ils proposèrent de différer jusques à un moment plus favorable. Mirowitsch parut d'abord céder à leurs raisons, et dissimula soigneusement ce qu'il pensoit de leurs craintes; mais vers les deux heures du matin, il renouvella ses instances, et il eut si bien l'art de les persuader par les raisons et l'argent qu'il leur distribua, qui agit plus efficacement que les raisons, auquel il joignit les promesses de plus grandes largesses, et d'un avancement considérable, et enfin par l'autorité que lui donnoit sur eux son rang d'officier commandant, qu'ils reprirent courage et se déterminèrent sur le champ à le seconder de tout leur pouvoir.

Avec le seçours de ces six hommes, il ordonna sans perdre un moment à environ 40 soldats qui étoient de garde dans cette partie de la forteresse, les uns en faction, les autres à moitié endormis, de charger leurs fusils et de le suivre. Il se fit obéir aisément en leur alléguant les ordres qu'il disoit avoir reçus de l'impératrice, et avant qu'ils pussent s'appercevoir de son dessein, il les conduisit à l'appartement d'Iwan. Il approchoit du passage qui y communique quand il fut rencontré par Berednikoff commandant de la place, qui alloit se mettre au lit, mais qui sur l'avis que lui avoit donné un soldat qui avoit sa confiance, s'étoit habillé à la hâte et étoit venu au-devant de Mirowitsch. Il lui ordonna de déclarer quelle étoit la cause des mouvemens qu'il appercevoit. Mirowitsch ne lui ré-

pond que par un coup de crosse de fusil sur la tête qui l'étourdit, il le donne à garder à deux hommes affidés et vigoureux et continue son chemin avec le reste de sa troupe. Il se présente au passage qui conduit à la chambre où couchoit le prince; il ordonne aux deux sentinelles qu'il y trouve de se retirer, et sur leur refus commande à ses gens de les fusillier. Les sentinelles qui sont soutenus par six de leurs compagnons ripostent vivement à la troupe de Mirowitsch qui a exécuté ses ordres; alors l'action alloit s'engager dans ce corridor quand les soldats que conduit Mirowitsch étonnés d'une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas, s'apperçoivent qu'ils ont été trompés et se retirent avec précipitation malgré les efforts de leur chef auquel ils signifient qu'ils n'obéiront point qu'il ne leur ait produit l'ordre qu'il disoit avoir reçu de l'impératrice; Mirowitsch leur lut un écrit qu'il avoit préparé au bas duquel étoit la signature contrefaite de l'impératrice, et comme il n'étoit pas difficile de tromper des hommes aussi ignorans, dont la majeure partie ne savoit pas lire, il réussit de nouveau à force de prières, de promesses et de menaces, à faire sur le champ une seconde tentative. Pendant ce court intervalle, on lui amena d'un des bastions une pièce de canon qu'il pointa lui même contre le passage qui conduisoit à l'appartement du prince, et à cette vue la porte fut sur le champ ouverte et tous ses gens entrèrent sans aucun obstacle.

Ulasief et Tchekin, ces deux officiers qui comme on l'a dit, gardoient le prince dans l'intérieur de son appartement avoient à la première attaque de Mirowitsch, repoussé les assaillans en faisant tirer sur eux par les sentinelles; mais quand les conjurés revinrent à la charge avec du canon, ils connurent que la resistance étoit impossible, et prirent le cruel parti de massacrer l'infortuné prince qu'on vouloit leur enlever. Il est des écrivains qui ont soutenu que ces officiers n'avoient suivi que leur consigne. Ah! si elle étoit telle, il faut avouer que l'ambition est bien barbare!

Le malheureux Iwan s'étoit réveillé au bruit des cris et des coups de fusil, il s'étoit jetté hors de son lit, et quoique nud et n'ayant d'armes, que son désespoir et une vigoureuse constitution, il avoit opposé à ses gardes ou plutôt à ses bourreaux la plus forte résistance. Il avoit paré plusieurs fois les coups qu'ils lui portoient, et de sa main, quoique percée, il avoit rompu une de leurs épées dont il s'étoit défendu, jusqu'à ce que cédant au nombre et couvert de blessures, il fut enfin tué d'un coup qu'on lui porta dans le dos. Alors les deux officiers ouvrant la porte avec violence et montrant aux gens de Mirowitsch le corps sanglant du prince, ils leur crièrent: *Voilà votre empereur.*

A cette vue, Mirowitsch recula d'horreur et de surprise, mais bientôt reprenant ses esprits, loin de tenter quelque nouvel effort pour sa défense, il retourna avec la tranquillité la plus par-

faite, vers le commandant dont il avoit confié la garde à ses gens, et lui remettant son épée, il lui dit froidement: *C'est moi qui suis à présent votre prisonnier.*

Le jour suivant, le corps d'Iwan fut exposé couvert seulement d'une chemise et d'un caleçon devant le corps-de-garde de la forteresse. Un concours immense de peuple s'y rendit de toutes parts. Il étoit impossible de décrire l'indignation et la douleur qui se manifestoient, soit dans les gestes, la contenance, ou le discours de ceux qui contemploient ce prince infortuné, qui après avoir occupé un trône, dont son malheur, et non sa faute l'avoit fait descendre, avoit passé ses jours malheureux dans une sombre prison, et n'en sortoit que pour les terminer par une fin aussi tragique que prématurée. Comme la foule augmentoit et pouvoit occasionner quelque tumulte, on prit le parti de mettre fin à ce spectacle d'horreur; on enveloppa le cadavre d'Iwan dans une peau de mouton, on le mit dans un cercueil, et il fut enterré dans une vieille chapelle de la forteresse qui a été démolie il y a quelques années.

Le Comte Panin, qui commandoit à St-Pétersbourg, en l'absence de l'impératrice alors en Livonie, lui expédia un courier qui l'instruisit de cet évènement, et lui remit le manifeste extravagant que Mirowitsch se proposoit de répandre après le succès de son entreprise et qu'on trouva sur lui. Il représentoit Catherine comme doublement usur-

patrice, et Iwan comme le seul et légitime souverain que dussent se choisir les Russes. Catherine dédaigna ce libelle; mais elle donna des ordres pour que l'attentat de Mirowitsch fut puni suivant la rigueur des loix, et Weymar, lieutenant-général, fut nommé pour se rendre à Schlusselbourg, afin d'examiner ce coupable et ses complices, et de se procurer les informations qui pourroient contribuer à découvrir toutes les circonstances de leur complot. Pendant l'instruction de ce procès qui ne fut pas longue, Mirowitsch se conduisit avec tant d'audace qu'il étonnoit les juges. Il fut condamné à être décapité et son corps a être brulé avec l'échafaud sur lequel il devoit mourir. Cette sentence fut exécutée le 26 Septembre, à St-Pétersbourg. Une immense multitude se trouva sur le passage de cet homme plus fou que scélérat, et qui, jusques au lieu de l'exécution, eut une contenance assurée, et le courage d'un homme qui mouroit pour la *bonne cause*, et en effet il ne cessoit de répéter qu'il en étoit le martyr. Arrivé sur le lieu du supplice, il en considéra froidement l'appareil, fixa son bourreau d'un air dédaigneux, fit un signe de croix, sans prononcer un seul mot, présenta sa tête au glaive et reçut le coup de la mort; il fut le seul des conjurés qui la subit, ses complices furent condamnés à différentes peines suivant le degré de complicité. Piskoff, qui étoit le plus criminel, passa douze fois par les verges sur une ligne de mille soldats; et cinq des plus coupables, après

lui, passèrent dix fois: ils furent ensuite envoyés aux travaux publics, sentence qui n'est guères moins terrible que la mort même. Nous observerons sans entrer dans de plus grands détails sur ces exécutions, que plus de cinquante personnes furent impliquées dans le complot de Mirowitsch; que Caraskin et Tchevaridef furent trouvés coupables d'avoir eu des conversations criminelles avec lui, et Nikita Lebedef puni pour n'avoir pas désabusé les soldats en leur faisant voir la fausseté de l'ordre impérial forgé par Mirowitch.

Nous croyons ne pas devoir terminer l'histoire du prince Iwan sans dire un mot de sa famille. Antoine Ulric de Brunswick son père étoit fils de Ferdinand-Albert et d'Antoinette soeur de l'infortunée Charlotte-Christine qui avoit épousé le Czarowitch Alexis. Il étoit frère du dernier duc Charles de Brunswick et du célèbre général prince Ferdinand. Antoine Ulric étoit né en 1714. A son arrivée à St-Pétersbourg en 1733, on lui accorda pour épouse Anne princesse de Mecklenbourg, héritière présomptive de l'empire, et en 1739 ce mariage fut célébré avec beaucoup de magnificence. Qui eut imaginé, le jour de cette fête, dit Manstein, que cette union attireroit un jour sur eux les plus grands malheurs, et que ce prince qu'on appelloit à occuper un trône en Russie, n'y trouveroit lui et son épouse que l'exil et la captivité!

Née en 1718, et appellée en Russie en 1731, par l'impératrice Anne sa tante, cette princesse

avoit embrassé la religion grecque, et ayant été rebaptisée, elle avoit changé son nom d'Elisabeth Christine, en celui d'Anne, sous lequel elle est connue dans l'histoire. En 1739, elle épousa comme on vient de le dire, le prince Antoine-Ulric de Brunswick, et de ce mariage, naquit l'infortuné prince Iwan. Nous avons vû quelle fût la révolution qui lui enleva, avec la liberté, l'administration des affaires pendant la minorité de son fils. On dit qu'elle ne fut point fâchée de voir échapper de ses mains les rênes de l'empire, et qu'elle s'en seroit consolée si on l'eut envoyée dans son pays, car on lui avoit souvent entendu dire qu'elle ne soupiroit qu'après la majorité de son fils pour se débarrasser du fardeau dont on l'avoit chargée malgré elle.

En effet personne n'étoit moins propre aux affaires que cette princesse; le travail étoit pour elle un supplice, et elle en haïssoit même jusqu'au mot, aussi ne parut-elle jamais au conseil, et s'abandonna-t-elle toute entière à ses ministres. Ce fut le général Münich, qui avoit sur elle le plus grand ascendant, qui l'entretenoit dans cette indolence condamnable en lui représentant qu'étant la plus grande princesse de l'Europe, elle n'avoit que des ordres à donner, et que ses ministres devoient la débarrasser de toutes inquiétudes. Ce langage, celui de tous les ministres ambitieux, et ils le sont tous, a livré plus d'un prince à une sécu-

rité également fatale à sa gloire et au bonheur de ses sujets.

Le prince son époux, qui souffroit impatiemment son infortuné, ne cessoit de la lui reprocher, et ne pouvoit lui pardonner d'avoir accéléré volontairement la perte de sa famille, en lui tenant caché les avis alarmans qu'elle avoit reçus à tems des projets d'Elisabeth, auxquels il se fut opposé au péril de sa vie. L'apathique Anne enduroit ces reproches sans humeur et soutenoit naïvement que tout s'étoit passé le mieux possible, et qu'elle se savoit gré d'avoir prévenu l'effusion du sang.

Quant à son personnel, la régente Anne joignoit une taille avantageuse à une figure séduisante; rien n'étoit plus doux que son regard; rien de plus sonore que le son de sa voix. Elle avoit eu une éducation soignée, parloit facilement plusieurs langues, et possédoit une foule de talens agréables qui, il est vrai, convenoient plutôt à une virtuose qu'à une impératrice ou à celle qui en devoit remplir les fonctions. Elle accorda une confiance aveugle qui dégénéra en obsession à la baronne Julienne de Mengden, femme ambitieuse à laquelle tous les moyens de parvenir paroissoient licites; elle étoit elle-même gouvernée par son frère et son époux, courtisans insatiables qui eussent englouti les revenus de la Russie, si la régence d'Anne eut duré plus long-tems. Avant d'éloigner de la Cour Anne et sa famille, l'impératrice Elisabeth lui fit demander si elle n'avoit pas quelque grace à solli-

citer. Au lieu de demander pour elle et les siens la liberté ou la permission de passer en Allemagne, Anne demanda qu'il lui fut permis d'emmener avec elle la baronne de Mengden. Elisabeth accorda cette demande dont elle fut plus étonnée que satisfaite; mais la favorite qui n'avoit plus de graces à obtenir, et avoit les défauts des gens de son espèce, paya sa maîtresse d'ingratitude, et contrefit la malade pour ne pas la suivre.

Après avoir langui plus de 18 mois dans la forteresse de Riga, où elle fit une fausse couche, Anne et sa famille furent transportées à Dunamunde, comme nous l'avons déjà observé. Dans ce trajet, la soldatesque, qui les accompagnoit, pilla la majeure partie de leurs effets, et cette malheureuse famille arriva à Dunamunde dans le plus grand dénuement; Anne y accoucha d'une princesse qui reçut le nom d'Elisabeth; alors elle ne manqua de rien, car l'impératrice qui avoit été instruite de sa situation avoit donné des ordres pour qu'on fournit à ces illustres prisonniers tout ce qu'ils demanderoient; elle porta même l'attention jusqu'à leur procurer l'aisance et tous les agrémens qu'on peut avoir quand on est privé de la liberté.

De Dunamunde on les transféra à Oranienbourg, ensuite à Solomenskoi-Ostrof, et enfin à Kolmogorod située dans une des isles de la Dwina, et à 80 werstes d'Archangel. On les logea dans le monastère dont on fit sortir l'Archimandrite et les moines; et on l'entoura, pour plus de sûreté,

d'une double palissade; mais aucune sentinelle ne paroissoit au-dehors; on montoit la garde en-dedans, et les soldats, au lieu de leur uniforme, étoient vêtus en paysans, en sorte qu'à moins d'être prévenu, on ne pouvoit soupçonner qu'il y eut dans ce monastère des prisonniers d'une si grande conséquence.

Pour vivre dans ce séjour aussi affreux par sa situation que par l'aspérité du climat, l'impératrice Elisabeth avoit assigné à l'entretien de ces infortunés une somme plus que suffisante; mais elle fut confiée à des mains infidelles, c'est-à-dire à des Russes. Aussi les bonnes intentions d'Elisabeth devinrent inutiles, et ces illustres prisonniers eurent à peine les choses les plus nécessaires à la vie, eux qui devoient être dans l'abondance. Mais le prince de Brunswick trouva, malgré l'éloignement et ses gardes, le moyen de faire parvenir ses plaintes au pied du trône, et l'impératrice indignée relégua en Sibérie les administrateurs infidèles, changea la garde, et ordonna formellement qu'on procurât à cette famille tout ce qui pourroit apporter quelque adoucissement à ses malheurs, et cet ordre fut depuis ponctuellement exécuté.

Malgré ce changement et cette espèce de bienêtre, Anne ne put résister au climat, et mourut épuisée à la suite d'une couche que le mauvais état de sa santé rendit malheureuse; ce fut le 18 mars 1746; elle avoit vingt-huit ans. Son époux dans les bras duquel elle expira, souhaita envain de l'accompagner au tombeau; mais les cruelles parques qui le privoient de ce qu'il avoit de plus cher au monde, lui refusèrent cette douce consolation. Le corps de cette malheureuse princesse fut transporté à St-Pétersbourg et enterré dans l'église de St-Alexandre Newski. Quant au prince son époux, il eut le malheur de lui survivre trente-cinq ans; il est mort aussi à Kolmogorod en 1781, après trente-neuf années de captivité et dans la soixante-septième année de son règne.

Catherine II. qui n'avoit plus rien à craindre de cette famille, n'a point voulu insulter gratuitement à l'humanité, et les rejettons de ces époux infortunés ont été mis en liberté. L'année même de la mort de leur père deux princes et deux princesses, dont l'aînée a plus de quarante ans, ont été conduits de Kolmogorod à Archangel, et de-là transportés sur un vaisseau à Bergen en Norwège, où ils ont été embarqués pour Horsens situé dans la Jutlande, diocèse d'Arhuus avec un port sur la mer Baltique. C'est là qu'ils sont aujourd'hui sous la protection et les soins de la reine douairière de Dannemarc, leur tante, et l'impératrice de Russie a assigné une pension considérable pour leur entretien.

CHAPITRE XIII.

Départ de St-Pétersbourg pour se rendre à Moscow. — Préparatifs pour ce voyage. — Grands chemins. — Villages. — Chaumières des paysans. — Détails sur les gens de la campagne. — Leurs manières de vivre. — Postes. — Difficulté de se procurer des relais. — Quel en est le motif. — Expédient pour obvier à cet inconvénient.

La saison et nos affaires nous ayant déterminés à nous rendre de St-Pétersbouag à Moscow, nous primes congé des différentes personnes dont nous avions fait connoissance pendant notre séjour. Elles nous conseillèrent de faire nos provisions pour ce voyage et d'y apporter jusqu'aux plus minutieuses précautions, si nous ne voulions pas joindre aux incommodités de la fatigue la privation des choses qui peuvent les faire oublier, ou du-moins les faire supporter avec patience. Nous profitâmes de cet avis, non pas en gens qui veulent trouver leurs aises par-tout, mais comme des personnes qui vouloient n'être mal nulle part. En conséquence les traineaux dont nous fimes emplette furent des mieux conditionnés, èt clos comme des boudoirs; nos pelisses pouvoient suppléer à des lits de chanoines, et nos provisions de bouche à leurs buffets.

Au sortir de St-Pétersbourg nous trouvames une superbe chaussée plantée d'arbres des deux côtés, avec des contre-allées pour les gens de pied. A chaque werste une colonne milliaire de granit ou de marbre annonce au voyageur à quelle distance il est de la capitale. Ce chemin, qui est entretenu comme tous ceux qui avoisinent le séjour des souverains, est de la plus grande beauté, mais ne va que jusqu'à *Ischora* qui est à 35 werstes de la capitale, et le dernier village qu'on rencontre avant d'entrer dans une immense forêt qu'on parcourt dans un espace de plus de 130 werstes; elle conduit jusqu'aux environs de Nowogorod, où finit le beau chemin dont nous venons de parler, et commence celui que l'on appelle *le grand chemin de Moscow*; comme il traverse presqu'en ligne droite une longue chaine de bois dans une intervalle de plus de 680 werstes, il n'est pas dans l'univers de route plus ennuyeuse, même en y comprenant celles que l'on trouve en Espagne et en Portugal. Comme le traineau est une voiture qui permet la lecture, les livres charmoient nos ennuis; cependant la vélocité du traineau en rend l'usage pénible pour les yeux; mais nous avions un moyen pour les laisser reposer: nous passions de la lecture à la méditation, et de la méditation au sommeil; dans cette alternative les traineaux rouloient, nous ajoutions des werstes à des werstes, et nous arrivions. Dans cette éternelle route on ne sort presque jamais de la forêt que quand on rencontre des

villages autour desquels il y a quelques centaines d'arpens en culture; on s'apperçoit que le paysan n'a voulu défricher que pour son étroit nécessaire, et il y a été contraint par l'état de servage dans lequel il vit; car son tems est plus à son seigneur qu'à lui.

Ce chemin est constamment de la même largeur, et construit d'une façon toute particulière; on a couché en travers des troncs d'arbres rangés parallèlement, qu'on a attachés ensemble dans le milieu et à chaque extrémité par de longues perches ou de grosses solives que l'on a fait tenir à la terre avec de forts piquets; ces troncs ont été recouverts d'un lit de branches, sur lesquelles on a mis une couche épaisse de sable et de terre. Ces chemins sont très-bons tout le tems qu'ils sont neufs, mais lorsque les troncs sont endommagés ou encombrés dans la terre, quand le sable qui les couvre a été emporté par les pluies, alors, (et ce qui arrive souvent dans l'espace de plusieurs werstes,) le chemin n'offre qu'une longue suite de trous et de chutes successives qui font du traineau la voiture la plus insupportable; où le chemin n'est pas entièrement dégradé, on n'est guères mieux; c'est une succession perpétuelle de sillons, comme dans un champ labouré, et le mouvement de la voiture, une secousse continuelle plus forte que celle qu'on éprouve sur le pavé le plus inégal. Pour être dans le traineau sans désagrément, il faut absolument que le chemin soit intact, ou que

la neige glacée ait rempli les trous, et en ait fait une surface unie. Nous eumes cet avantage sur la presque totalité de notre route. L'impératrice paye bien, les paysans sont bien tourmentés et rançonnés pour l'entretien des chemins; mais les entrepreneurs ressemblent aux élèves de *Perronnet*, qui aiment mieux remplir leurs bourses que les ornières.

Les villages que l'on rencontre de tems en tems sur cette route ressemblent absolument les uns aux autres; c'est une seule rue formée par des chaumières de bois, où l'on distingue très-peu de maisons de briques. Ce sont d'assez bonnes habitations, quoique construites de la manière la plus grossière; elles le sont pour obvier à la rigueur du climat, qui est le but principal de ceux qui les bâtissent. Nous remarquames que la forme de toutes étoit un quarré long qui environne une cour, et ayant l'air par dehors d'une vaste grange; dans un des angles de cette enceinte est la partie habitée de la maison faisant face sur la rue du village, avec un escalier en dehors; elle contient une ou tout au plus deux chambres occupées par la famille. Les lits ne sont pas communs dans ce pays; dans toutes les maisons de paysans en Russie, il y en a tout au plus deux pour les chefs de famille, où ils couchent tout habillés, l'un à la tête et l'autre aux pieds; le reste de la famille est couché sur des bancs, à terre, ou plus volontiers sur le poële, espèce de four de brique qui occupe presqu'un

quart de la chambre, dont le dessus est une platte-forme; souvent les hommes, les femmes et les enfans sont couchés pêle mêle, sans aucun égard à la différence du sexe ou des conditions, et fréquemment presque dans l'état de nature. Dans quelques chaumières nous remarquames une espèce de cadre haut de six à sept pieds, qu'on transporte à volonté d'un bout de la chambre à l'autre; il y a au centre plusieurs planches attachées horizontalement les unes au-dessus des autres, et sur lesquelles quelques personnes de la famille couchent, souvent avec les pieds et la tête pendans, ce qui est une posture très génante pour des étrangers qui ne sont pas accoutumés à cette espèce de lit.

Le grand nombre de personnes renfermées dans un petit espace, (car il se monte quelquefois jusqu'à vingt) ajouté à la chaleur du poële, rend, la majeure partie du tems, la chambre inhabitable pour tout autre que des paysans russes; elle exhale d'ailleurs une odeur suffoquante que l'habitude seule peut rendre supportable. Cette incommodité est encore plus grande dans les maisons où il n'y a point de cheminées, et où la fumée n'a point d'issue. Veut-on ouvrir les volets pendant la nuit pour se soulager et renouveller l'air? un vent aigu et glaçant, qui vient du dehors, force bientôt à préférer la chaleur de la chambre avec l'odeur qu'elle exhale et la fumée qui y est concentrée. Mais comme nous ne faisions que passer dans ces fours, que d'ailleurs nous avions à nous refaire des

fatigues du jour, un profond sommeil nous épargnoit tous ces désagrémens.

Dans le milieu de chaque chambre étoit suspendu au plancher un vase plein d'eau bénite et une lampe qu'on n'allumoit que dans les grandes occasions; elle éclairoit, ou devoit éclairer un Bog grossièrement peint et parfaitement semblable à nos images de village; mais les bons Russes, soit en se levant soit en se couchant, ne s'en tenoient pas moins debout devant *cette croute*, pendant plusieurs minutes, en faisant de nombreuses révérences; les plus dévots se prosternoient jusqu'à terre. Nous observames que les Bogs dans presque tous les villages étoient un Saint-Nicolas, ou un Saint-Alexandre de Newski.

Les paysans russes son fort polis entre eux; ils ôtent leurs chapeaux quand ils se rencontrent, s'inclinent fréquemment et avec beaucoup de cérémonie; dans la conversation ordinaire ils parlent avec beaucoup d'action, gesticulent sans cesse, et marquent sur-tout leur respect à leurs supérieurs de la manière la plus servile. Les allemands, et presque tous les paysans du Nord ressemblent aux Russes sur cet article. Leur dire que *les hommes sont nés égaux en droits* seroit pour eux une phrase vuide de sens; il est vrai qu'elle a grand besoin d'être expliquée à beaucoup de nos paysans, et à la majeure partie de nos *sectionnaires*.

Les gens de la campagne en Russie sont bien vêtus, bien logés, et paroissent avoir une nourri-

ture saine et abondante. Leur pain de seigle choque d'abord les yeux par la noirceur, et le palais par son goût aigre; mais c'est un aliment nourrissant, et quand on y est accoutumé, on ne le trouve plus désagréable; a-t-on bon appétit, on le trouve excellent, a-t-on fait 40 werstes sans rien trouver, il paroît délicieux. Les paysans l'assaisonnent en le farcissant avec des oignons, du gruau, des carottes, du bled vert et de l'huile. Nous parlerons ailleurs de leurs autres alimens; nous observerons seulement ici que les mousserons sont si communs dans ce pays, qu'ils font une partie très-considérable de la nourriture des habitans. On entre rarement chez un paysan, sans en voir une grande provision. La variété de ce végétal est surprenante; il y en a de divers couleurs, des blancs, des noirs, des bruns, des jaunes et des ponceaux. La boisson ordinaire des paysans est le *quass*, liqueur fermentée qui a le goût du moût, et dont nous avons déjà fait mention. On le donne pour un excellent anti-scorbutique. Un médecin françois, établi à St-Pétersbourg, nous confirma dans cette opinion, et d'après cette propriété, en avoit envoyé la recette à Paris.

On ne trouve des relais en Russie que de cinquante en cinquante werstes; ce qui n'est point une trop longue traite, lorsque la gelée a rendu les chemins roulans, et l'on ne voyage en Russie que dans le tems des gelées, à moins qu'on n'y soit

contraint par quelque nécessité impérieuse. Les paysans qui fournissent les chevaux pour la poste, sont appellés *Jamshics*, et sont obligés de les fournir aux courriers et aux voyageurs à un prix très-modéré; mais pour les en indemniser, on les exempte de la capitation, du service militaire, et on leur accorde quelques autres privilèges. Cependant comme on leur paye si mal leurs chevaux, ils ne les donnent jamais que malgré eux. Dès que quelqu'un se présente pour relayer, ils s'assemblent et se chicanent d'une manière qui pourroit amuser tout autre qu'un voyageur pressé de continuer sa route. Un anglois, *Chanceller*, a fait à ce sujet une erreur plaisante; il a rapporté dans ses voyages que les paysans russes se disputoient à qui auroit l'honneur de lui fournir des chevaux, quand c'étoit au contraire à qui ne lui en donneroit pas. Quand on écrit sur un pays en passant et sans en entendre la langue, on est exposé à chaque pas à commettre de pareilles méprises.

Souvent une heure de dispute la plus vive ne suffit pas pour mettre d'accord ces paysans; il faut que le maître de la poste intervienne, et les fasse tirer au sort. Quand il est absolument essentiel à un voyageur de faire diligence, il faut qu'outre son passeport, il se fasse accompagner d'un soldat russe; alors les disputes entre les Jamshics deviennent plus rares; car il n'est pas possible d'imaginer

combien la canne du soldat abrége leurs controverses, décide sommairement leurs questions, et fait arriver les chevaux presqu'au moment qu'on les demande. Dans ces voyages on a lieu de s'appercevoir de la passion des Russes pour le chant. Les postillions chantent sans cesse d'une station à l'autre, les soldats chantent pendant le tems qu'ils sont en marche, les paysans chantent en travaillant, les cabarets retentissent de cantiques, et le soir on arrive au travers des chants de tous les villages voisins.

Le plus considérable que nous trouvames sur notre route, depuis Ischora jusqu'à Nowogorod, fut Tschoudovo; il est au pied d'une colline, sur le sommet de laquelle est un monastère très-pittoresquement placé; le lac Irez baigne les murs du clos des moines, et contourne le village; l'édifice où ces pieux cénobites logent, est en brique, et contraste singulièrement par sa hauteur avec les humbles chaumières des paysans dont il est environné.

Tandis que le maître de poste mettoit ses Jamshics d'accord, nous nous amusames à considérer quelques instrumens aratoires qui étoient à sa porte; c'étoit une charrue et une herse; nous ne pumes nous lasser d'en admirer la tournure; la charrue étoit de la plus grande simplicité, et la herse tout bonnement un assemblage grossier de troncs de jeunes sapins. S'il n'est rien de moins dispendieux

que ces instrumens, il faut avouer aussi que ce sont de foibles moyens pour arracher à la terre les fruits qu'on lui demande; car ils n'en atteignent que la superficie, et dans ce climat il faut tourmenter la terre, au lieu de la caresser.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Nowogorod. — Détails historiques sur cette ville. — Elle devient république démocratique. — Comment elle perd sa liberté. — Description de cette ville. — Bonitza-Gorod. — Perspectives. — Monastère d'Iwerskoi. — Vishnei Voloschok. — Canal auquel cette ville donne son nom. — Twer. — Descriptions. — Institution philantropique de Catherine II. — Commerce et denrées de Twer.

Nowogorod où nous arrivames le troisième jour de notre départ de la capitale, est la première ville que l'on trouve sur la route de St.-Pétersbourg à Moscow; elle est à 186 werstes de la première, et à 548 de la seconde. En y entrant, on est frappé par le triste spectacle des débris de son ancienne grandeur; c'est une des plus anciennes de la Russie; on l'appelloit autrefois la *Grande Nowogorod*, pour la distinguer de toutes celles qui portent le même nom. Suivant *Nestor*, elle fut bâtie, ainsi que Kiow,

vers le milieu du cinquième siècle par une horde de Sclavons qui, s'il en faut croire Procope, venoient des bords du Wolga. Un passage de *Jornandès*, historien des Goths, ne laisse aucun doute sur l'ancienneté de *Nowogorod;* il en parle sous le nom de *Ville-Neuve*, ce qui est la même chose que *Nowogorod.* Il n'en est plus parlé qu'au neuvième siècle, époque à laquelle Rurik, premier grand-duc de Russie, en fit la conquête, et la choisit pour la capitale de ses vastes états. Il mourut en 879, et l'année suivante Igor, son fils, ou plutôt Oleg qui étoit le tuteur de ce prince, s'empara de Kiow, et en fit la capitale des états des grands-ducs de Russie. Dès-lors *Nowogorod* fut gouverné, d'abord par des officiers envoyés par les grands-ducs, ensuite par les princes puinés de leur maison qui lui accordèrent de si grands privilèges, qu'elle devint presque une ville libre et indépendante; elle s'attribua même le droit d'élire ses souverains qui ne dépendoient plus des grands-ducs de Russie.

Tel fut l'empire que les habitans de Nowogorod prirent sur leurs princes, que ceux-ci n'eurent plus de la souveraineté qu'une vaine apparence, et que le gouvernement de Nowogorod dégénéra en pure démocratie, espèce de gouvernement qui ne peut rendre un état heureux, que quand les loix en imposent à la multitude, et non quand c'est la multitude qui en impose aux loix.

Mais Nowogorod eut le bonheur d'en avoir de bonnes et de les respecter; alors elle jouit de la

liberté et de ses avantages inappréciables, elle étendit son commerce, elle devint l'entrepôt de tout ce que les villes asiatiques tiroient de la Russie; son opulence, sa population, ses conquêtes ou plutôt ses Colonies, la rendirent si puissante et si redoutable, qu'il passa alors en proverbe: *Qui peut résister aux Dieux et à la grande Nowogorod?*

Elle conserva cet état de prospérité auquel doit s'attendre un peuple libre et qui se conduit en conséquence, jusqu'à ce que les grands-ducs de Russie qui étoient venus résider à Moscow, et dont les ancêtres avoient possédé Nowogorod dont ils prenoient encore le titre de grands-ducs, sommèrent les citoyens de les reconnoître de nouveau pour leurs seigneurs suzerains; après une longue résistance, et telle qu'on doit l'attendre de la part des hommes qui ont connu le prix de la liberté, les habitans de Nowogorod furent forcés de subir la loi du plus fort. Iwan qui avoit triomphé des Tartares et de plusieurs princes voisins, s'avança vers Nowogorod avec une armée formidable qui défit complettement celle de la république qui avoit osé se mesurer avec celle du tyran, malgré l'énorme disproportion du nombre; mais le courage qu'elle montra fut tel, qu'elle obtint l'estime d'Iwan et une capitulation honorable; en lui donnant un gouverneur, il lui laissa la majeure partie de ses loix, ou au moins de très-grands privilèges; elle conserva de ses immunités la portion la plus précieuse, celle de nommer elle-même ses magistrats;

et le gouverneur russe ne prit de part aux affaires publiques que quand on lui en déféroit la connoissance.

Mais Iwan rendu à lui-même, et qui n'avoit été généreux que par enthousiasme, s'en repentit bientôt, et peu content d'une autorité aussi bornée que celle à laquelle il s'étoit restreint, attendit une occasion favorable pour revenir sur ses pas, et se rendre maître absolu de Nowogorod. En tyran habile, il sut la provoquer par les dissentions qu'il fit naître parmi les citoyens dont le gouvernement mixte, nouvellement établi, divisa les intérêts, en faisant des *Czaristes* et des républicains. On sait combien les dissentions intérieures sont favorables aux tyrans, et avec quelle adresse ils les alimentent. Celles des habitans de Nowogorod parvinrent à leur comble; alors Iwan leur fit dire que puisqu'ils ne pouvoient s'accorder, et ne se prévaloient de la liberté qu'il leur avoit laissée que pour s'entredéchirer, il se chargeoit de faire renaître la paix parmi eux. D'après cette déclaration, il rentra dans leur ville en 1477 avec une armée formidable, en abattit les portes, s'en fit prêter serment d'obéissance comme souverain, et lui ôta sa liberté et ses privilèges. Ne voulant en laisser aucune trace, on raconte qu'il fit enlever et porter à Moscow une cloche énorme que les habitans appelloient *Vetchevoï Kolokol*, la *cloche des votans*, et qu'ils révéroient comme le *palladium de leur liberté*. Elle étoit suspendue à la place du marché, et

et dès qu'on la sonnoit, le peuple se levoit et accouroit de tous côtés en armes. Iwan qui, selon le langage des tyrans, appelloit cette cloche le *tocsin de la sédition*, pensa affermir son autorité en la détruisant, et les habitans de Nowogorod crurent voir leur liberté tomber avec elle.

Dès-lors le grand-duc fut le maître absolu de leur ville; il ne leur laissa plus qu'une vaine forme de leur ancien gouvernement, et pour mieux s'assurer de leur obéissance, il fit transporter sur-le-champ à Moscow un millier des principaux citoyens, et environner le Kremlin ou la citadelle d'une forte muraille de briques. Néanmoins Nowogorod fut encore long-tems la ville la plus grande et la plus commerçante. Mais en 1508 une maladie épidémique y emporta plus de quinze mille personnes, ce qui est plus que le double du nombre actuel des habitans. On prétend que dans sa plus grande prospérité il y en avoit eu quatre cent mille; aujourd'hui elle en compte à peine sept mille. Le coup le plus funeste lui fut porté par Iwan II. Ce prince découvrit en 1570 que *Pimen*, archevêque de Nowogorod, et les principaux de cette ville entretenoient une correspondance criminelle avec Sigismond Auguste, roi de Pologne. Alors Iwan se rendit lui-même à Nowogorod au moment où l'on s'y attendoit le moins, et pour cacher sa marche, il faisoit, dit-on, massacrer les infortunés voyageurs que le hasard offroit à sa rencontre; arrivée à Nowogorod, ce prince, cruel par caractère,

fit couler des flots de sang, et immola à sa vengeance, selon les uns, vingt-cinq mille victimes, selon d'autres, trente mille. Il y a sans doute de l'exagération dans ces récits; mais à n'en croire que les historiens les plus favorables à ce prince, il sera toujours vrai qu'il se montra dans cette occasion un tyran sanguinaire, dont la férocité surpasse celle que Christierne exerçoit en Suède presqu'à la même époque.

Si ce massacre avoit hâté la ruine de cette infortunée cité, la fondation de Saint-Pétersbourg lui porta les derniers coups, Pierre I ayant transporté dans cette ville favorite tout le commerce de la mer Baltique qui se faisoit auparavant à Nowogorod.

La ville est aujourd'hui enceinte d'un rempart de terre avec un rang de vieilles tours à distances égales, et cette enceinte qui n'a tout au plus que deux werstes de longueur, n'est pas même remplie de maison habitées. On dit que dans sa splendeur elle en renfermoit plusieurs autres qui étoient toutes circulaires. Il y avoit alors un fauxbourg si vaste, qu'il s'étendoit à huit werstes de distance, en comprenant les couvens, les églises, le palais des anciens ducs et d'autres bâtimens publics dont il y a encore aujourd'hui des vestiges isolés.

La ville est située sur les deux rives de la Wolchowia, dans l'endroit où elle sort du lac *Ilmen*; cette rivière est belle, profonde, rapide et beaucoup plus large que ne l'est la Seine à Rouen. La

partie située à la droite du fleuve est le quartier des marchands, et celle qui est sur la rive gauche s'appelle le côté de Sainte Sophie, du nom de la cathédrale bâtie, ainsi que le palais de l'archevêque, dans une espèce de *Kremlin* ou chateau. Ces deux parties de la ville communiquent par un pont dont les arches sont en bois et le reste en brique. Le quartier marchand n'est, à la réserve de la maison du gouverneur, qu'un amas informe de maisons de bois, qui ressembleroit à un village ordinaire, sans un grand nombre d'églises et de couvens de briques qui y subsistent encore, comme de tristes monumens de son ancienne magnificence. Cependant on compte dans ce quartier plus de trois mille boutiques, mais qui sont si mal pourvues, qu'elles attestent la misère actuelle de la ville. A une des extrémités de ce quartier l'impératrice a fait construire des bâtimens de briques, où elle à établi une fabrique de cordes et de voiles; ces bâtimens, qui sont très-beaux, contrastent encore singulièrement avec les chaumières qui les environnent.

Le Kremlin dont nous avons parlé et où nous venons de dire qu'étoit la cathédrale, a été bâti pour contenir les habitans, et prévenir les fréquentes insurrections auxquelles les portoit le regret d'avoir perdu leur liberté. Cette forteresse est d'une forme ovale, irrégulière et environnée d'une haute muraille de brique avec des tours rondes et quarrées; elle a été bâtie en 1490 sous la

direction de l'architecte Solarius de Milan, par les ordres d'Iwan, et après la conquête de Nowogorod.

Nous ne daignames pas visiter le palais archiépiscopal qu'on distingue en vieux et nouveau palais. La cathédrale n'est recommandable que parce qu'elle est une des plus anciennes églises de Russie; elle a été commencée en 1044 par Wolodimer, duc de Nowogorod, et achevée en 1051. C'étoit le tems où la religion chrétienne commençoit à se répandre en Russie par les soins des grecs qui donnèrent à cette église le nom de Sainte-Sophie, d'après celle de Constantinople. C'est un bâtiment élevé de forme quarrée avec une coupole dorée et quatre dômes couverts d'étain. On entre dans cette masse vénérable de pierres par des portes de bronze ornées de diverses figures en relief, qui représentent la passion et d'autres traits de l'histoire du Christ.

Plusieurs princes de la famille des Czars sont enterrés dans cette église. Le premier est Wolodimer qui la fonda, et mourut en 1051, presqu'aussi-tôt qu'il en eut achevé la construction. Les plus anciens de ces tombeaux sont de bois doré, ou argenté, et environnés d'une grille de fer; d'autres sont bâtis en briques; les murailles du sanctuaire sont couvertes en-dedans d'une mosaïque curieuse; l'ouvrage en est grossier, mais il paroît ancien.

En sortant de Nowogorod, on trouve une plaine où sont des vastes paturages; on passe ensuite un bras de la Wolchowia, et à quelques werstes de-là est Bonitza-Gorod, où l'on traverse la *Msta* sur une espèce de radeau sur lequel une voiture et deux chevaux peuvent à peine être contenus; près de Bonitza-Gorod sont deux sources qui forment un site très-*romantique*, et auxquelles les gens du pays attribuent gratuitement, dit-on, une quantité de vertus médicinales. Les Popes qui y ont fait élever une chapelle où est un fameux Saint-Nicolas, soutiennent que les maux que ces eaux ne guérissent pas, une offrande à leur saint les guérit. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les paysans de ces environs, qui ont deux recettes aussi infaillibles, sont très-sujets à la gale, et en guérissent difficilement.

Ce pays est un peu agreste; mais il devient plus riant lorsqu'on arrive à Waldaï, petite ville qui donne son nom au lac et aux collines qui l'avoisinent. Elle est située sur la pente d'une colline agréable d'où l'on jouit de la plus belle vue; elle domine entièrement sur le lac dont l'aspect est pittoresque; les coteaux de Waldaï, quoique peu élevés, sont les plus hauts qu'il y ait dans ce pays, et ils séparent les eaux qui coulent vers la mer Caspienne de celles qui se rendent à la mer Baltique.

Jusqu'à Zemagor qui est au bord du lac de Waldaï, le pays qu'on traverse sur cette route est le plus agréable et le plus varié; il est parsemé d'une

quantité de jolies collines et de différens bras du lac, du sein desquels on voit s'élever des isles couvertes de bois: dans le lointain c'est un mélange de forêts, de champs et de prairies, qui seroit pour le peintre de paysage un objet d'étude inépuisable. Le lac peut avoir vingt-huit à trente werstes de tour; au centre est une isle d'où s'élève le monastère d'Iwerkoi, fondé par le célèbre Nikon, et dédié à la Vierge. Les Czars, hors de la capitale, n'ont point de plus beau palais. L'édifice est majestueux, et de nombreux clochers qui s'élèvent au milieu d'épais bosquets et surpassent la cîme des arbres les plus hauts, fixent l'oeil du voyageur, et lui font prendre pour une cité opulente ce qui n'est que la demeure de quelques moines fastueux qui comptent au nombre de leurs serfs plus de quinze mille paysans.

De Zemagor on va à Kholiloff, petit village qui a été réduit en cendres il y a quelques années. Les incendies ne doivent pas surprendre dans cette contrée, quand on réfléchit que les maisons des paysans sont toutes de bois, et que la plûpart d'entr'eux se servent au lieu de chandelles de longs éclats de bois de sapin allumés qu'ils portent dans toute la maison, et souvent même dans le grenier à foin, sans la moindre précaution.

On ne parvient à Vishnei-Voloschok, situé sur les bords de la *Msta*, qu'après avoir parcouru un chemin couvert de poutres à travers des marais fort étendus, où l'on voit un nombre infini de petits ponts sans barrières, et la plûpart en très-mauvais état; mais quelque chose qui plaît à l'oeil et le distrait, ce sont les sinuosités que forment les palissades, dont tous les villages, jardins et champs sont environnés. Comme la plûpart de ces retranchemens sont en hayes vives ou en arbres extrêmement serrés, on croit voir dans chaque maison de paysan l'habitation de Robinson Crusoé dans son isle. Cette coutume d'environner les villages de palissades est fort ancienne en Russie, car dans les premières loix du pays, on en trouve une qui ordonne aux paysans, sous peine de knout, de fortifier ainsi les villes et les villages. On avoit sans doute en vue de les défendre par ce moyen contre les incursions passagères des Tartares, avant qu'on eut les armes à feu à leur opposer. Quoique cet usage soit inutile aujourd'hui, il subsiste toujours chez un peuple dont l'attachement à ses anciennes pratiques est un des caractères les moins équivoques.

Vishnei-Voloschok, où nous nous arrêtâmes, est un des plus gros villages qu'il y ait en Russie; il est un de ceux qui dépendent de la couronne, et ont été affranchis par l'impératrice, avec la concession de plusieurs privilèges considérables. Il en a aussi déjà recueilli les fruits. Les habitans passant de l'état d'esclaves à celui d'hommes libres semblent avoir perdu leur ancienne indolence; un nouvel esprit d'émulation et d'industrie s'est répandu parmi eux; ils se sont appliqués au com-

merce, et ont compris tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de la situation du lieu qu'ils habitent. Plusieurs villes de l'empire qui s'enorgueillissent du vain titre de métropole, ne présentent pas un aspect aussi vivant que ce village qui a des rues régulières, un long rang de boutiques et des magasins qui bordent les deux côtés du fameux canal, qui commence à quelques werstes au-dessus de ce village, et auquel il a donné son nom; il fut commencé et fini sous le règne de Pierre I, à dessein de joindre la *Msta* à la *Twertza*, et d'établir par ce moyen une communication entre la mer Caspienne et la mer Baltique, ce qui ne fut pas plutôt fini qu'on vit descendre chaque année un grand nombre de bâtimens d'Astracan, de Saratoff et de Czaritzin pour Saint-Pétersbourg; mais les fréquens péages qu'on étoit obligé de payer, et les inconvéniens qu'apportoient à cette navigation les cataractes de la *Msta*, l'auroient sans doute réduit à peu de chose si Catherine II ne se fut empressée d'y remédier; elle diminua les péages, et fit établir trois écluses pour obvier aux inconvéniens des cataractes. Cet exemple et tant d'autres prouvent que tout ce qu'avoit fait Pierre I eût été en pure perte, si ses successeurs n'eussent pas adopté ses plans. Parmi ceux qui tiennent les rênes d'un empire, ceux qui inventent et instituent font beaucoup, mais ceux qui perfectionnent ces inventions ne font-ils pas davantage?

De Vishnei-Voloschok à Twer, on ne trouve rien de remarquable que la première écluse qui est sur la Twertza, et les vestiges des obstacles qu'il a fallu vaincre pour construire le canal. La perspective de Twer est magnifique aujourd'hui; elle est située sur les bords élevés du Wolga, et doit son origine aux premiers grand-ducs de Russie; ce ne fut d'abord qu'une petite forteresse que fit bâtir en 1182 le grand-duc *Wolodimer*, pour arrêter les incursions des habitans de Nowogorod. En 1720, le grand-duc *Jaroslaf II* fit bâtir dans ce même lieu une autre citadelle et une ville qui s'accrut à un tel point qu'elle devint bientôt la capitale d'une souveraineté indépendante, connue sous le nom de principauté de Twer; elle appartint pendant long-tems aux princes puinés des Grands-Ducs.

Michel Borisowitsch, fut le dernier prince de Twer. Iwan I, quoique son beau-frère, l'attaqua et l'obligea à se réfugier en Lithuanie où il mourut dans la plus grande misère; l'ambition se rit des liens du sang. Peu de tems après, cette principauté fut annexée à l'empire, et n'en fut plus démembrée.

Twer est divisée en ville vieille et en ville neuve; la première située sur la rive droite du Wolga, composée de chetives maisons de bois; la dernière qui n'étoit guères mieux bâtie, il y a environ vingt cinq ans, devint à cette époque la proie des flammes, et ce malheur n'en fut point un pour cette cité, parce qu'elle se releva de ses cendres avec splen-

deur, par les bienfaits de Catherine II, qui la fit rebâtir sur un plan moderne. Aussi y vîmes nous de superbes rues qui se coupent à angles droits, la plupart des maisons y sont de pierres ou au moins en briques. Celles qui sont en bois, sont embellies avec tant d'art que par l'extérieur elles surpassent les maisons de pierres. Catherine II, a fait construire à ses frais celle du gouverneur, le palais de l'évêque, celui où l'on rend la justice, la bourse, les prisons et autres édifices publics; elle offrit à tous ceux qui voudroient bâtir une maison de brique, de leur prêter une somme de 1400 roubles pour douze ans, et sans aucun intérêt; les sommes qu'elle avança à cette occasion, se montèrent à près de 300 mille roubles, et elle s'est désistée depuis d'un tiers de cette somme. Aujourd'hui la nouvelle ville consiste en deux places octogones, où aboutissent les belles rues dont nous venons de parler; les maisons de ces deux places et celles des principales rues sont bâties de brique, et enduites d'un stuc blanc, ce qui leur donne une apparence magnifique, et la nouvelle Twer peut être regardée comme une des belles villes qu'il y ait, même chez les nations les plus anciennement civilisées et les plus opulentes. Il y a un séminaire sous l'inspection de l'évêque où l'on admet 600 étudians. En 1776, l'impératrice y fonda une école pour l'instruction de 200 enfans de bourgeois, on leur apprend à lire, écrire, chiffrer, et des métiers à ceux qui montrent des dispositions.

En Juin 1779, on ouvrit aussi une académie dans cette ville, pour l'éducation de la jeune noblesse; cet établissement est dû de même à la munificence de sa majesté; il fut destiné pour 120 jeunes gentilshommes à qui l'on enseigne les langues étrangères, l'arithmétique, la géographie, la fortification, la tactique, la phisique, la musique, à monter à cheval, et à danser.

Il se fait un grand commerce à Twer, par le moyen du Wolga et de la Twertza qui sont sans cesse couverts de bateaux. Ces deux rivières, en se joignant près de la ville, lui donnent un grand avantage pour transporter par eau les productions de la Sibérie, et celles des provinces méridionales à Saint-Pétersbourg. Nous observons que le Wolga est la plus grande rivière de l'Europe, il a sa source dans la forêt de Wolkonski, à environ 110 werstes de Twer. Il commence à être navigable à peu de distance au-dessus de cette ville, et il y est beaucoup plus large que n'est la Seine en aucun endroit de son cours; mais il a très-peu de profondeur; bientôt après il est considérablement augmenté par la jonction de la Twertza qui est plus large, plus profonde et plus rapide. C'est au moyen de cette dernière, qu'on a établi cette communication fameuse entre le Wolga et la Newa, ou, en d'autres termes, entre la mer Caspienne et la mer Baltique dont nous avons déjà fait mention.

Les environs de Twer produisent en abondance du bled, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du

bled noir, du chanvre, du lin, et toute sorte de végétaux. On trouve dans les forêts des chênes, des bouleaux, des aunes, des peupliers, des frênes, des pins etc.; à quelque distance il y a des élans, des ours, des loups, des renards, des chèvres sauvages, des martes, des hermines, des écureuils, et des marmottes; on y trouve en abondance des aigles et des faucons, des grues, des hérons, des cygnes, et toutes espèces de menus gibiers; le Wolga y offre une quantité d'excellens poissons tels que le saumon, le sterlet, la tanche, le brochet, etc.

Le *sterlet* surtout est recherché des friands, comme un excellent manger, c'est un poisson peu commun, et qui ne se trouve probablement que dans les pays du nord. Il tient de l'espèce de l'esturgeon, il en est distingué par la couleur, et parce qu'il est beaucoup plus petit, sa longueur est rarement de plus de trois pieds. Comme les *Lucullus* de Saint-Pétersbourg veulent que leur table en soit garnie, on voit continuellement le long des rives du Wolga, une quantité de caisses percées, qu'à Paris nous appellons *boutiques*, et dans lesquelles le sterlet vivant et les poissons qui l'égalent en bonté, sont conduits jusqu'à Saint-Pétersbourg, et par l'Okka jusqu'à Moscow. Ces caisses flottent à fleur d'eau et sont amarées aux bateaux qui les conduisent.

De Twer pour arriver à Moscow, on traverse un pays parsemé de collines agréables, quelquefois

découvert et quelquefois boisé; on suit les bords du Wolga jusqu'à Goroduja. Sawidowo et Klin qu'on trouve sur la route sont de mauvais villages. Dans ce dernier est un moulin à scie, chose trop rare dans ce pays, pour ne pas attirer l'attention du voyageur. Enfin après avoir passé l'Arski, on apperçoit Moscow et ses nombreux clochers.

CHAPITRE XV.

Moscow. — Histoire de cette ville. — Sa situation. — Sa population. — Contraste qu'elle offre. — Ses divisions. — Le Kremlin. — Le Khitaï-Gorod. — Le Beloï-Gorod. — Le Zemlianoï-Gorod. — Les Sloboda, ou fauxbourgs. — La Moscowa. — Le palais. — Détails particuliers. — Les églises. — Intérieur d'une église grecque. — Cloches énormes.

Moscow, que les Russes appellent *Moskua*, n'est pas aussi ancien que *Nowogorod*, *Kiow*, *Wolodimer* et *Twer*, où les souverains de la Russie ont fait leur résidence avant que cette ville existât; les savans de ce pays, ne s'accordent point sur ce qui regarde son origine et sa fondation. Pour l'illustrer ils ont envain fouillé dans la nuit des tems où l'orgueil va chercher ses fables et des titres.

Voici ce que les chroniques ont avancé de plus probable sur cette ville.

Kiow étoit devenu comme nous l'avons dit, la capitale de la Russie, et les grands-ducs ne pensoient pas à changer de résidence quand *George* fils de *Woldimer Monomaka* qui régnoit en 1147, insulté par un riche seigneur nommé *Étienne Kutchko*, s'en vengea en faisant mourir et en confiscant ses terres, qui forment le terrain où se trouve aujourd'hui la ville de *Moscow* et ses environs. Les deux rivières de *Moskowa* et de *Neglina*, se réunissant dans cet endroit, en rendoient la situation pittoresque, elle plut à Wolodimer, et il y fit bâtir une ville qu'il nomma *Moskua* du nom de la rivière principale. A la mort de *George*, son fils *André* ne négligea pas *Moscow*; mais cette ville tomba sous ses successeurs dans une telle décadence, que lorsqu'en 1295, Daniel dans le partage de l'empire reçut pour sa part le duché de *Moscovie*, il fallut qu'une seconde fois il fondat la ville, que Wolodimer avoit élevée; Daniel non-seulement la releva, mais l'embellit encore et y fixa sa résidence.

Le terrain occupé aujourd'hui par le *Kremlin* *) (château ou citadelle des Czars,) n'étoit qu'un bois et un marais, au milieu duquel il y avoit une petite isle contenant une seule cabane de bois. C'est au milieu de ce terrein agreste, que

---

*) C'est le nom que portent toutes les citadelles en Russie.

Daniel fit d'abord construire des églises et des monastères, car les églises et les monastères alloient alors avant tout; il y joignit quelques autres bâtimens qu'il environna de palissades. Il fut aussi le premier qui prit le titre de duc de Moscow ou de Moscovie. Il étoit tellement attaché à ce séjour, que quand, en 1300, il hérita du grand duché de *Wolodimer*, par la mort de son frère, il n'alla point s'établir à *Wolodimer* qui en étoit la capitale, mais il resta à *Moscow* qui devint ainsi celle de toute la Russie. Ses successeurs suivirent son exemple, son fils *Iwan* aggrandit considérablement cette cité. En 1367, son arrière petit fils *Démétrius* surnommé Donski enferma le *Kremlin* d'un mur de brique, ce qui n'empêcha pas *Tamerlan* de s'en emparer en 1382, après un siège assez court. Mais ce conquérant qui cherchoit sans cesse de nouvelles victoires l'abandonna bientôt. Cette forteresse fut reprise par les Russes, et reprise ensuite par les Tartares, qui dans les 14ème et 15ème siècles soumirent la plus grande partie de la Russie, et ne furent entièrement chassés de *Moscow* que sous le règne d'*Iwan Basilowitch*. C'est à ce prince que cette ville doit surtout sa splendeur, et elle fut sous son règne la plus considérable de l'empire russe.

Malgré la prédilection de *Pierre I* pour *Saint-Pétersbourg*, malgré le séjour presque continuel que tous ses successeurs y ont fait; (à la réserve de Pierre II.) *Moscow* est encore la ville la plus

peuplée de la Russie. C'est là que sont fixés ceux des grands qui ne sont pas attachés à la cour par des emplois: ils y tiennent un état et y font une dépense considérable: leur orgueil et leur goût les portent encore à cette magnificence asiatique qui leur rappelle l'ancienne grandeur de la noblesse, d'ailleurs ils n'y sont pas, comme à Saint-Pétersbourg, éclipsés par la splendeur de la cour.

Moscow est situé au 55 degré 6 min. de longitude, et au 50 dég. 45 min. 30 sec. de latitude septentrionale. C'est certainement la ville la plus vaste de l'Europe. Sa circonférence en-dedans des remparts qui environnent le faubourg, est de 39 werstes ou neuf lieues et demie de France; mais elle est bâtie d'une manière si inégale, il y reste tant de vuides, que la population ne répond nullement à son étendue; quelques auteurs russes la portent à cinq cent mille ames, ce nombre est évidemment exagéré. *Busching* qui a séjourné longtems en Russie, dit qu'en 1770, Moscow contenoit 708 maisons bâties de brique, 11,840 maisons de bois, 85,731 habitans mâles, 67,059 femmes, et en tout 152,790 ames, calcul qui semble pêcher par l'autre extrême. L'officier de police qui fut chargé en 1780 par l'impératrice de faire le recensement de *Moscow*, fournit un resultat qui portoit les habitans de l'enceinte de cette ville à 250,000 ames, et dans les villages adjacens à 50,000; un recensement plus récent et fait en 1789, donne un total de 240,000 ames, et c'est à

ce dernier qu'il faut s'en tenir, parce qu'il a été fait avec la plus grande précaution.

Si le voyageur qui arrive *à Moscow* est frappé de l'immensité de cette ville, il ne l'est pas moins de la variété qui y règne, car il n'est pas en Europe de ville si irrégulière, si extraordinaire, et qui offre de si grands contrastes; elle a des quartiers qui ressemblent à un désert sauvage, et d'autres à une ville florissante et peuplée; ici vous avez la perspective d'un misérable village, et plus loin celle d'une grande capitale. Les rues sont en général extrêmement longues et larges, la plupart sont pavées, et d'autres jonchées de troncs d'arbres ou plancheyées comme les grands chemins que nous avions parcourus dans notre route; ces dernières sont plus communes dans les faubourgs. Depuis quelques années, les rues sont presques toutes éclairées pendant la nuit. Un spectacle auquel l'oeil de l'étranger ne se fait pas, c'est qu'on y trouve de misérables huttes, à côté de vastes palais, des maisons de brique qui sont couvertes en planches, et des maisons de bois peintes avec assez d'art, mais dont l'enduit seroit très-dangereux en cas d'incendie; nous y remarquâmes des maisons avec des portes et des toits de fer. Un grand nombre d'églises bâties dans un goût singulier, se présentent de toutes parts; on y en compte 341, y compris les chapelles et les couvens; quelques unes ont des dômes couverts en cuivre, d'autres d'étain,

d'autres peints en vert ou dorés, plusieurs ne sont que de bois.

Les divisions principales de Moscow, sont 1°. le *Kremlin*, 2°. le *Khitaï-gorod*, 3°. le *Beloi-gorod*, 4°. le *Zemlianoï-gorod*, 5°. le *Sloboda*, espèce de faubourg.

1°. Le *Kremlin*, il est vraisemblable qu'il a pris ce nom sous la domination des Tartares, du mot *Krem* ou *Krin*, qui signifie *forteresse*. Il est situé dans le centre et sur la partie la plus élevée de *Moscow*, au confluent de la *Moskowa* et de la *Neglina* qui en baignent les deux côtés; la forme en est triangulaire et la circonférence d'environ trois werstes; il est entouré comme nous l'avons dit, de hautes murailles de brique, et n'est pas défiguré comme les autres quartiers, par des maisons de bois, parce qu'il est défendu d'y en bâtir; il contient l'ancien palais des Czars, qu'on appelle *Krasnoié-Kribzo* ou le balcon rouge, parce que c'est ce qu'il y a de plus remarquable au dehors, et le palais de granit construit par Boris Godounoff. On y remarque aussi plusieurs églises, deux couvens, le palais du patriarche, et l'arsenal, à présent en ruines. Nous ferons une mention à part de ces édifices.

2°. La seconde division est le *Khitaï-gorod*, mot que plusieurs auteurs ont traduit par la ville chinoise, mais dont nous croyons l'origine Tartare, avec d'autant plus de raison, qu'il y a en *Ukraine* et en *Podolie*, deux villes du même nom qui ont

été connues des Tartares, et n'ont jamais eu de connexion avec la Chine; d'ailleurs *Kitaï*, est un mot tartare qui signifie *milieu*, et a été donné à cette partie de Moscow, parce qu'elle est entre le Kremlin et Beloï-gorod.

Ce quartier plus grand que le Kremlin, contient l'imprimerie royale et plusieurs autres édifices publics parmi lesquels on distingue vingt églises et cinq monastères. C'est d'une de ces églises que partoit autrefois la procession qui avoit lieu le dimanche des Rameaux pour rappeler aux fidèles l'entrée que, selon l'écriture, Jésus fit à Jérusalem à pareil jour. Le patriarche des Russies comme le sauveur du monde étoit processionnellement promené sur un ane magnifiquement enharnaché, et dont le Czar à pied tenoit les rênes; les rues étoient tapissées, jonchées de branches d'arbres et les cris *d'Hosianna* remplissoient les airs. Pierre I. supprima cette puérile cérémonie qui étoit humiliante pour le souverain et un motif d'orgueil pour le prêtre qui jouissoit de cette espèce de triomphe.

La famille des Romanoff qui est aujoud'hui sur le trône des Russies habitoit anciennement le *Khitaï*; l'hôtel des monnoies est bâti sur le terrain qu'occupoit leur palais. On trouve encore dans ce quartier le collége des mines, le Gostenoï-Dwor qui est une espèce de *bazar* composé de six mille boutiques bâties en brique avec des voûtes; cette construction qui est de la plus grande solidité est due à la magnificence de Catherine II. Le Khitaï est entouré

de murailles défendues par douze grosses tours quarrées élevées par Iwan Basilowitsch II.

3°. Beloï-Gorod ou la ville blanche, environne les deux quartiers dont nous venons de parler et tire son nom des murs blancs qui lui servent d'enceinte et aboutissent des deux côtés à la Moscowa; ils ont été élevés par Foedor Iwanowitsch en 1587. La Neglina traverse ce quartier du Sud au Nord, et dans ce trajet reçoit trois ponts de pierre qui sont étroits et de structure gothique. On trouve dans le Beloï-Gorod 73 églises et onze monastères, l'arsenal bâti par Jacob Schoumaker, la fonderie des canons, l'apothicairerie impériale et l'université fondée par Elisabeth en 1755 à la sollicitation de son favori Schuwaloff qui en fut le premier curateur. Elle a deux gymnases, un pour les nobles et l'autre pour ceux qui ne le sont pas, castes que l'orgueil ne mêle jamais ensemble. Dans l'un et l'autre gymnases on enseigne les langues anciennes et modernes, les mathématiques, ce que dans les colléges on appele *la philosophie*, la médecine et le droit. L'université renferme une fonderie de caractères russes et étrangers, une imprimerie, une bibliothèque, une salle de physique, un cabinet d'histoire naturelle, un amphithéâtre de chirurgie et d'anatomie et un laboratoire de chymie. C'est de cette université qu'on tire les professeurs du gymnase de Kasan où il y a très-souvent plus de professeurs que d'étudians.

4°. Le Zemlianoï-Gorod ou ville de terre entoure les trois autres dont elle est séparée par un rempart de terre que Foedor Iwanowitsch fit élever en 1591; on y entroit autrefois par plus de trente portes en bois qui ont été détruites, aujourd'hui elle n'en a que deux qui sont en pierres, celle de Serpoulkoff et celle de Kalouga. Cette ville renferme deux monastères et 103 églises, l'hôtel de la police, le tribunal pour les affaires criminelles, beaucoup de manufactures, les écuries impériales, les casernes des canoniers, le magasin des vivres et les fours des munitionnaires. Près de l'ancienne porte de Varvaski est le célèbre hôpital des enfans trouvés pour lequel nous ferons un article à part.

5°. Les *Sloboda*, c'est-à-dire les faubourgs, forment une dernière et vaste enceinte au-tour de tous les quartiers dont on vient de parler. On en compte plus de trente, le plus considérable est celui qu'on appelle *Nemetzkaïa-Sloboda* ou faubourg allemand. Il est sur l'Iaousa et renferme outre 60 églises et dix monastères, deux églises luthériennes, une calviniste et une romaine, ainsi que la maison occupée par le Sénat-dirigeant lorsque la cour est à Moscow; celle qui fut construite par le général Lefort, où Pierre II. logea et mourut, et enfin l'hôpital général fondé en 1706 par Pierre I auquel ce prince joignit des écoles de médecine, de chirurgie et de botanique, sciences dans lesquelles les Russes avoient le plus grand besoin de s'instruire.

Outre cet hopital on en a construit un autre en 1762., à environ deux werstes de Moscow, où les malades de quelques nations qu'ils soient sont reçus et soignés aux frais du grand-duç Paul Pétrowitsch, qui a consacré constamment et dés l'âge de 12 ans une partie de l'argent destiné à ses menus plaisirs à cet établissement qui honore l'humanité et celui qui l'a fondé.

La *Moscowa* qui a donné son nom à Moscow, traverse cette ville en y formant plusieurs détours; elle n'est navigable que pour des radeaux, si ce n'est dans quelques jours de printems où la fonte des neiges lui donne l'air et la profondeur d'un fleuve; quant à la Neglina et à l'Iaousa qui s'y jettent, ce ne sont que deux ruisseaux qui sont presque à sec en été.

Le palais où loge l'impératrice, lorsqu'il lui plaît de venir à Moscow, ne forme pas un seul corps de bâtiment, mais suivant les idées de grandeur asiatique, c'est un vaste assemblage de plusieurs bâtimens qui forment différentes rues et ressemblent à une ville de moyenne grandeur.

On a conservé les jardins qui appartenoient au vieux palais bâti par Elisabeth près du lieu où l'on a construit le nouveau. Ils sont d'une grande étendue, il y a beaucoup de verdure et de longues allées sablées. Dans quelques endroits le terrain est disposé d'une manière aussi naturelle qu'agréable; cependant il faut avouer qu'on y a trop suivi l'ancien goût, en y traçant de longues files d'ifs taillés

au ciseau, de longs canaux bien droits et bien monotones. Il y a quelques années que les allées, les bosquets et les bassins étoient ridiculement surchargés de statues du plus mauvais goût, mais Catherine II. qui aime les arts et les accueille, a fait ôter cette foule de mannequins qu'elle a remplacés avec autant de goût que d'intelligence par des morceaux qui font honneur à son choix. Ce palais et les jardins qui en dépendent sont à l'extrêmité des faubourgs, mais renfermés dans l'enceinte du rempart qui environne la ville.

Les Russes aiment beaucoup la verdure et dans la belle saison la promenade des champs. Tout le monde va en voiture à Moscow, on rencontre à chaque pas des carosses à six chevaux dont les personnes de la noblesse font usage sans sortir même de la ville. On voit aussi un nombre infini de voitures de louage, elles sont ordinairement découvertes et à 4 roues avec un long banc ou plusieurs places sur les côtés. Elles sont à si bon marché que les domestiques s'en servent souvent pour faire leurs commissions. Ces voitures font ordinairement près de deux lieues et demi à l'heure. Il est d'autres équipages qui comme nos remises tiennent un milieu entre le carosse bourgeois et la voiture de louage dont nous venons de parler; ils sont à quatre chevaux souvent de différentes couleurs, le cocher et le postillon sont habillés comme des paysans, un énorme chapeau de forme cylindrique, une longue barbe et une pelisse de peau de mou-

ton forment leur costume. Derrière la voiture est un énorme sac de foin, précaution qui devient bien nécessaire, puisque les chevaux ne rentrent à l'écurie que le soir ou à minuit comme ceux de nos fiacres.

Lorsqu'on parcourt les édifices publics de Moscow, on est attiré d'abord par les églises et les chapelles qui y sont extrêmement nombreuses; 199 seulement sont de brique, les autres ne sont construites qu'en bois. Les premières sont ordinairement peintes en blanc et ornées de plâtre ou de stuc, les dernières sont peintes en rouge.

Les plus anciennes églises de Moscow sont ordinairement des bâtimens quarrés avec une coupole et quatre petits dômes. Celle de la Sainte Trinité, qu'on appelle quelquefois l'église de Jérusalem, et qui est dans le Khitaï-gorod, en a jusqu'à dix. Ces dômes sont de cuivre ou de fer doré, quelques autres d'étain, peints en vert ou sans couleur; la plupart sont ornés de croix entortillées de chaînes ou de fil de métal; chaque croix est traversée par deux barres, ce qui est, s'il en faut croire quelques Russes, la forme de la véritable croix. A beaucoup de ces croix on remarque un croissant sous la barre inférieure. Le docteur King explique très-ingénieusement l'origine de ces croissans sur lesquels on interroge envain les gens du pays. „Quand les Tartares, dit le docteur anglois, qui „ont été les maîtres de la Moscovie pendant deux „siècles, changeoient les églises chrétiennes en mos-

„mosquées, ils y fixoient le croissant qui est le „symbole du mahométisme. Le grand-duc Iwan „Basilowitsch ayant chassé les Tartares à son tour, „rendit les églises aux chrétiens, et planta une „croix au-dessus du croissant comme un trophée „de sa victoire."

L'intérieur d'une église est composé le plus souvent de trois parties, celle que les Grecs appelloient *Pronaos*, et les Russes *Trapeza*, puis la *nef* et le *sanctuaire*. Dans la nef il y a ordinairement quatre lourds pilliers quarrés destinés à supporter la coupole; ces pilliers, aussi bien que les murs et la voûte ou le plafond de l'église, sont peints d'un nombre infini d'images du Sauveur, de la Vierge et de différens saints, sur-tout des Saint-Nicolas et des Saint-Alexandre Newski; plusieurs de ces images sont d'une grandeur énorme, grossièrement peintes, et le plus souvent barbouillées tout simplement sur la muraille, d'autres sur de grandes plaques massives d'argent ou de cuivre, et encadrées avec le même métal; la tête de chaque figure est invariablement ornée d'une auréole qui est un demi-cercle massif en forme de fer à cheval, de cuivre, d'or ou d'argent, et quelquefois presqu'entièrement de perles et de pierres précieuses. Presque tous les Saint-Nicolas et ceux qui sont le plus vénérés, sont ornés d'une draperie de soie, attachée au mur avec des pierreries; quelques-uns sont peints sur un fond d'or, d'autres sont dorés de la tête aux pieds, excepté le visage et les mains; l'extrémité

de la nef est une rampe qui conduit au sanctuaire, et au haut de cette rampe est une plate forme sur laquelle le prêtre se tient pour faire une partie de l'office.

Le sanctuaire est séparé de la nef, par ce qu'on appelle *l'iconastus*, espèce de grand paravant qui est ordinairement la partie de l'église la plus richement ornée, et sur laquelle sont peintes ou suspendues les images les plus révérées; dans le centre est une porte à deux battans, appellée la *porte sainte* et *royale*, par laquelle on entre dans le sanctuaire.

Dans la plûpart des églises on nous fit remarquer l'énormité et le nombre des cloches; mais cet objet ne nous surprit point, parce que nous savions que la sonnerie des cloches faisoit une partie essentielle du culte parmi les Russes, plus puériles encore dans leurs manières de s'adresser à la divinité que les superstitieux espagnols qui sont le dernier degré de comparaison en fait de superstition. Nous ajouterons ici aux détails que nous avons déjà donnés sur les cloches, *) qu'en Russie elles ne sont point mises en branle comme chez nous; au contraire la cloche est toujours immobile, et on ne la sonne que par le moyen d'un battant qui est scellé à côté, et qu'on met en action par la corde qui y est attachée. Comme dans ces contrées on a toujours regardé comme un acte méritoire de donner des cloches à une église, et que la piété du donateur a été évaluée en raison du volume de la cloche dont il faisoit don, *Boris Godonow*, usurpateur d'un trône dont il ne s'étoit frayé le chemin que par une longue suite de crimes, crut sans doute les expier tous en donnant à la cathédrale de Moscow une cloche du poids de 288,000 livres. L'impératrice Anne qui n'avoit point de crimes à expier, mais qui vouloit, en fait de piété, surpasser tous les souverains de Russie, fit refondre cette cloche, et ordonna qu'on y ajoutat 2000 pouds de plus en métal, de sorte que cette cloche qui pese aujourd'hui 368,000 de nos livres, est la plus grosse qui existe dans le monde; sa grandeur est si énorme, qu'on a de la peine à se persuader que les dimensions n'en soient pas exagérées, et c'est après les avoir pris nous-mêmes, que nous assurons qu'elle a dix-neuf pieds de haut, et que sa plus grande circonférence est de trente-sept toises et quelques pieds; elle a vingt-cinq pouces et demi d'épaisseur; la tour où elle étoit placée ayant été réduite en cendre, la cloche tomba et s'encombra en terre, et n'a pas été relevée; dans cette chute il s'en cassa un morceau vers le bas qui a laissé une ouverture assez large pour que deux personnes puissent y entrer sans se baisser.

*) Tome I. pag. 41.

CHAPITRE XVI.

Couvens situés dans le Kremlin. — Viesnowitshoï. St. Michel Archange, Cathédrale, — Sépulture des Czars. — Tombeau d'Iwan-Basilowitsch I. — Celui d'Iwan-Basilowitsch II. Dinastie des Romanoff. — Michel Fedorowitsch. — Fedor son fils. — Alexis Michaelowitsch, père de Pierre I. Détail sur ce prince. — Sa clémence. — Son mariage avec la belle Natalie Cyrillowna.

Il y a deux couvens dans le Kremlin, l'un de filles, et l'autre d'hommes. Ce dernier ne mérite aucune description particulière; celui des filles, nommé *Viesnowitshoï* fut fondé en 1393 par Eudoxie, femme du grand-duc Démétrius Donski, et renferme la chapelle principale où sont les tombeaux de plusieurs Czarines et princesses de la famille impériale. Ils sont de pierres et rangés sur deux lignes fort près les uns des autres; quelques-uns sont entourés par une balustrade de cuivre ou de fer, mais il n'y en a point au plus grand nombre. Sur chaque tombeau est un poële de velours cramoisi ou noir, orné d'une croix brodée, et bordé d'un galon d'or et d'argent, relevé de perles ou de pierres précieuses. La fondatrice du couvent est une sainte comme presque toutes les fondatrices de *Moustier*; elle est enterrée sous l'autel.

Les filles de ce monastère s'occupent pour la plûpart à broder les habits sacerdotaux de l'archevêque de Moscow; elles sont entièrement vêtues de noir, ce qui les fait paroître, pour la plupart, laides et pâles; elles ne peuvent point manger de viande, mais elles se nourrissent d'excellent poisson; l'ordre n'est pas rigide; elles peuvent sortir pour faire des visites, et en font souvent.

Il y a huit églises dans le *Kremlin*, et dans un si petit espace qu'elles se touchent, ou peu s'en faut, ce qui décèle et l'ignorance et la crédule dévotion des Russes. Dans ces huit églises il y a trois cathédrales, Saint-Michel-Archange, l'assomption et la Vierge; la première est remarquable, parce qu'on y enterroit autrefois les souverains de la Russie; la seconde, parce qu'on les y couronnoit, et qu'ils y célébroient leurs mariages; la troisième l'est par sa structure et les richesses qu'elle renferme. L'architecture de ces églises est le comble du ridicule; c'est un mauvais gothique, et probablement l'ouvrage de ce *Solarius* de Milan qui a bâti les murailles du Kremlin, et n'étoit qu'un grossier maçon.

Dans Saint-Michel-Archange on voit les tombeaux des souverains dont les corps sont déposés, non, comme chez nous, dans des voûtes souterraines, mais dans des monumens élevés, la plupart de briques en forme de cercueil, et hauts d'environ deux pieds; les plus anciens sont couverts de poëles de drap rouge, d'autres de velours; celui de Pierre II. l'est d'une étoffe d'or, bordée de

franges d'argent et d'hermine. Dans les grandes fêtes on les couvre tous de riches étoffes d'or et d'argent, garnies de perles et de pierreries; au bas de chaque tombeau est une plaque d'argent qui porte le nom du souverain et l'année de sa mort.

Tant que Moscow fut la résidence impériale, et jusqu'à la fin du dernier siècle, tous les Czars furent enterrés dans cette cathédrale, à l'exception de *Boris Godonow* dont le corps est au couvent de la Trinité, du Czar qui porta le nom de *Démétrius* et périt dans un tumulte, et de *Basile Shuiski* qui mourut en prison à Varsovie.

Le tombeau *d'Iwan Basilowitsch I.* attire principalement l'attention, parce que ce prince est célèbre dans l'histoire de Russie. A son avenement au trône en 1462, la Russie étoit divisée en plusieurs petites principautés qui étoient perpétuellement en guerre, ou peu soumises au grand-duc de Moscovie, et toutes ensemble, sans en excepter le grand-duc, étoient tributaires des Tartares. Iwan changea la face de cet empire; il réunit ces diverses principautés à ses états, secoua le joug des Tartares, forma des liaisons avec plusieurs nations de l'Europe, et ouvrit des communications avec elles; il favorisa le commerce, encouragea les arts les plus nécessaires, et mérita enfin, à plusieurs égards, le nom de *Grand* qui lui fut donné malgré ses moeurs qui se ressentoient de son siècle, et que sa femme, princesse grecque, d'un mérite distingué, ne put adoucir entièrement.

Iwan Basilowitsch II, son fils et son successeur, est dans une petite chapelle voisine; ce prince a été représenté par plusieurs écrivains comme le tyran le plus cruel qui ait jamais affligé et deshonoré le genre humain. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans cette peinture qui est faite par des moines. Nous avouerons cependant qu'il eut la férocité de son siècle et du climat qui l'avoit vu naître, qui ne produisoit encore que des hommes féroces; nous avouerons qu'il eut des vices, mais nous dirons qu'il fit de grandes choses, et malgré cela il n'eut été encore qu'un brigand célèbre, s'il s'en fut tenu à armer, à discipliner les Russes, et à conquérir les royaumes de Kasan et d'Astracan; mais il donna à ses sujets un code de loix écrites, il appella divers artistes à Moscow, il y établit l'imprimerie, encouragea le commerce, règla sur un pied fixe les droits d'entrée et de sortie, permit aux marchands anglois d'avoir des comptoirs dans ses états, et leur accorda le libre exercice de leur religion. Il mourut en 1584 du chagrin que lui causa la mort de son fils aîné qu'il tua par accident. *Fédor*, son second fils, lui succéda; prince foible et borné, ce ne fut qu'un mannequin couronné. Avec lui s'éteignit la ligne masculine de la maison de *Ruric* qui avoit régné plus de sept cents ans en Russie.

A cette dinastie succéda celle des Romanoff dont Michel Fedorowitsch fut le premier Czar; élevé pour le cloître, il fut appellé au trône par le

choix des Boyards le 21 février 1613; il le dut à son origine illustre, et plus que tout cela, aux talens séducteurs de Fédor Nikitiz, son père, plus connu sous le nom de Philarethes, et dont nous ferons plus bas une mention particulière. La mère du jeune Fédorowitsch, Arsenie, qui avoit vécu à la cour et près du trône, loin de se rejouir de l'élevation de son fils, représenta, dit-on, aux députés qui vinrent lui annoncer le choix qu'on avoit fait de lui, qu'un jeune homme élevé dans le cloître, sans expérience des hommes et des choses, convenoit peu aux circonstances difficiles dans lesquelles se trouvoit l'empire; et le modeste Fedorowitsch fut de l'avis de sa mère. Charmés de leur modération, les députés les rassurèrent, et la sagesse de Philarethes suppléa à l'inexpérience de son fils.

Ce prince occupa le trône avec gloire pendant un règne de 32 ans que les Russes trouvèrent trop court, et qu'ils comptèrent parmi leurs beaux jours.

Alexis Michaelowitsch, son fils, qui est enterré près de lui, n'est guères connu des étrangers que parce qu'il fut le père de Pierre I. Cependant la Russie dut à ce prince d'utiles établissemens. Il réforma les loix, disciplina son armée, fit construire quelques frêles embarcations sur la mer Caspienne, que les historiens de la Russie appellèrent des vaisseaux; il conquit sur les Polonois Smolensk et une grande partie de l'Ukraine; il traça enfin les pre-

miers traits du plan que Pierre aggrandit et perfectionna.

Tous ceux qui ont parlé de ce prince font l'éloge de son caractère, et disent qu'il étoit bon mari, bon père, et bon souverain. Il est vrai qu'il étoit vif à l'excès; mais sa douceur naturelle calmoit bientôt ses impatiences; rendu à lui-même, il avoit honte de ses emportemens, et les réparoit par des bienfaits qui surpassoient les torts qu'il croyoit avoir envers ceux que son impétuosité pouvoit avoir offensés. Il étoit ami de la représentation autant que Louis XIV, son contemporain, dont il aimoit à s'entretenir. Son coeur étoit humain et compatissant, de sorte qu'il n'apposoit jamais son nom au bas d'une sentence de mort sans l'arroser de ses larmes. *Je ne suis pas Czar pour faire périr mes sujets*, disoit-il un jour à Naritzkin, qui étoit son premier ministre et avoit sa confiance, *je dois au contraire les conserver et faire grace à tous ceux qui ne sont point convaincus d'avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs frères;* et comme dans ce moment le ministre lui présentoit à signer un arrêt de mort rendu contre un déserteur, il mit au bas: *j'accorde grace* et signa son nom. Malgré cette clémence qui égaloit celle de Titus, qu'on cite à tous les princes pour modèle, et qu'ils n'imitent pas, malgré cette clémence, dis-je, Alexis fut celui des Czars qui établit cette fameuse inquisition d'état, connue en Russie sous le nom de *comité secret*, dont nous avons eu occasion

de parler plusieurs fois. L'érection de ce tribunal a-t-elle été une tache pour son règne ou pour la nation? C'est le problême que Leclerc propose dans son histoire de Russie; cette question n'a uniquement de singulier que d'en former une.

Les circonstances du mariage d'Alexis avec Natalie Cyrillowna, qui fut la mère de Pierre I. peignent trop bien ce prince et les moeurs de son tems, pour ne pas les mettre sous les yeux du lecteur.

Artemin Matwejeff, qui fut l'aïeul du comte de Romanzoff Zadounaiski, aujourd'hui maréchal-général, et lieutenant-cononel de la garde à cheval de l'impératrice, étoit ministre des affaires étrangères sous le règne d'Alexis, et honoré particulièrement de l'amitié de ce prince qui, mettant toute étiquette à part, venoit souvent manger chez son ministre, et causer amicalement d'affaires. Arrivant un soir fort tard et sans être attendu, il trouva le couvert mis. — Cette table semble m'inviter, dit-il, à Matwejeff, et je m'y place si je ne gêne personne. Le ministre l'assure qu'il ne peut l'honorer davantage et fait servir; son épouse entre accompagnée de son fils et d'une jeune demoiselle. On soupe, et pendant le repas, Alexis avoit fixé souvent ses regards sur la jeune convive placée directement vis-à-vis de lui, et dont la beauté n'avoit d'égale que sa modestie. — J'avois toujours cru, dit le Czar à son ministre, que tu n'avois qu'un fils, et ce n'est que d'aujourd'hui

que j'apprends que tu as une fille; je te sais mauvais gré de m'en avoir fait un secret. — Votre majesté a tort de me faire ce reproche, je n'ai réellement qu'un fils unique, et la personne qu'elle prend pour ma fille est celle d'un de mes amis, Cyrille Naritzkin, qui vit dans la retraite à la campagne, d'une fortune modique, que son économie seule rend suffisante à ses besoins et à ceux de sa famille. Ma femme a pris cette demoiselle chez elle pour l'élever, et lui procurer, s'il est possible, un établissement; nous devons ces soins à l'amitié, et nous nous ferons un devoir de les remplir. — J'en suis persuadé, Matwejeff, je connois votre bon coeur. — La table est levée, l'épouse du ministre, son fils, la jeune demoiselle, se sont retirés, parce qu'on savoit qu'au lever de table, le Czar aimoit à causer seul avec Matwejeff. — Mon ami, lui dit ce prince, cette jeune Natalie me paroit douée d'un excellent caractère, elle est remplie de graces, elle est dans l'âge de faire le bonheur d'un époux, il faut le lui chercher, et penser sérieusement à cette affaire. — Votre majesté est bien bonne, et je la remercie au nom de Natalie de ce qu'elle daigne s'en occuper; mais l'infortunée n'a que sa beauté et ses vertus pour dot; les époux d'aujourd'hui veulent autre chose. — Il y a un moyen, il faut lui chercher un mari riche qui ne regarde point à la dot, qui n'est rien, quand on trouve une femme comme Natalie, (le prince prononça ces derniers mots

avec feu). — Ce n'est point à la Cour où se trouve cette espèce d'époux; les courtisans quelque riches qu'ils soient, calculent toujours. — Vous êtes prevenu, et moi je me charge de vous en trouver un qui ne calculera pas. — Quelques jours après cette entrevue, le Czar revint chez Matwejeff, l'entretint d'abord des affaires de l'empire, et s'invita ensuite à dîner; il vit la belle Natalie, lui donna des soins, mais avec la plus grande réserve; le repas fini, le prince et Matwejeff tête-à-tête; avez vous songé, lui dit-il, à pourvoir Natalie? Avez vous jetté les yeux sur quelqu'un. — Non, prince, ce n'est pas que je ne le désire ardemment, mais parmi le grand nombre de jeunes gens qui fréquentent notre maison, aucun n'a paru encore avoir pour elle un commencement de passion. — Eh bien moi, je suis plus avancé que vous, je lui ai trouvé un époux capable de la rendre heureuse, et assez riche pour ne pas s'informer de sa fortune; elle le connoît, mais il a sçu renfermer ses sentimens dans le plus profond secret; et sans avoir l'orgueil des amans, il ose présumer que quand il se déclarera il ne sera pas refusé. — Ah Sire! je n'en attendois pas moins de vos bontés, vous comblez mes voeux, que mon ami Cyrille vous aura d'obligations! ...... Oserois-je demander à votre majesté le nom du jeune homme? Sans doute, je le connois aussi, et je pourrois donner à votre majesté des renseignemens..... — Je ne vous en demande point, je

le connois assez pour n'en avoir pas besoin; sachez seulement si Natalie n'a pas de répugnance pour le mariage. — Lorsque nous lui avons parlé de l'établir, elle nous a toujours répondu avec autant de grace que de modestie, qu'elle s'étudièroit à faire le bonheur de l'époux que nous lui choisirions. Elle sera bien autrement flattée, lorsqu'elle saura que c'est de votre majesté elle-même qu'elle tiendra cet époux. — Ah, cher Matwejeff, interrompt vivement le Czar, oui, va lui dire que c'est moi qui ai choisi cet époux, et que cet époux est *Alexis lui-même*. — Matwejeff rempli d'étonnement à une déclaration aussi inattendue, tombe aux pieds du Czar, et le conjure de se désister de cette résolution, ou de le dispenser au moins d'en faire part à Natalie. A quels excès ne se portera pas l'envie qui me poursuit, parce que je suis honoré de vos bontés, ajouta Matwejeff, lorsqu'on verra votre majesté dédaigner les filles des principaux Boyards pour s'unir à une jeune infortunée élevée dans ma maison; on croira que des motifs d'ambition m'ont porté à faire faire cette démarche à V. M. — Tes craintes sont imaginaires, cesse de t'y abandonner, et ne pense qu'à m'obéir, car ma résolution est prise, et la possession de Natalie, nécessaire à l'existence de ton maître. — Votre majesté à un moyen de tout concilier, qu'elle fasse venir à la Cour les jeunes filles de tous les Boyards parmi lesquelles la coutume du pays l'autorise à se choisir une épouse;

Natalie Cyrillowna par sa beauté et sa naissance sera du nombre de ces filles, et votre majesté en la choisissant, paroîtra ne déférer le prix qu' à la beauté, et fera taire l'envie.

Alexis agréa cet expédient, et usa de la plus grande précaution pour ne point compromettre son ministre. Natalie fut instruite de son heureuse destinée, et aussi discrête que son amant. En conséquence, quelques jours après, le Czar rassembla les principaux membres du clergé, leur manifesta l'intention où il étoit de se remarier, (il étoit veuf alors de Marie Ilinitschora Moloslawsky) et leur enjoignit de le faire publier dans ses états. D'après cette publication, les principaux Boyards de l'empire étoient tenus d'envoyer leurs filles nubiles à la cour, où elles paroissoient en présence du Czar qui présentoit une couronne de rose à celle qu'il choisissoit pour épouse. Jusqu'à Pierre I la plupart des Czars ne s'étoient pas mariés autrement; il y avoit même une loi qui leur défendoit de prendre une épouse chez l'étranger, et que le prince n'osoit enfreindre lorsqu'il n'avoit pas assez de crédit ou de forces pour oser heurter l'opinion publique.

La proclamation dont nous venons de parler s'étant effectuée dans toutes les provinces de l'empire, on vit arriver le premier Septembre 1670, au Kremlin de Moscow soixante des plus belles filles. La coutume vouloit qu'elles portassent toutes le même habit et un voile uniforme, qu'elles ne laissoient tomber que lorsque le prince paroissoit pour faire

III.



Belle Natalie acceptez cette couronne du Czar votre epoux et que le trone des Russies s'enorgueillisse de vous y voir assise.

son choix. Ce fut au coup de midi qu'il se fit, dans une des principales salles du palais; la troupe des jeunes vierges se rangea sur deux files, l'amoureux Czar parut, les voiles tombèrent, et tous les yeux furent éblouis à l'aspect de tant de beautés; la modestie étoit sur le front de ces jeunes filles, et le désir dans leur coeur, mais jamais belles n'étalèrent si inutilement leurs attraits, et ne conçurent de plus vain espoir. Hélas! elles ignoroient que c'étoit un tour que l'amour leur jouoit, et qu'il avoit déjà fait son choix. Le discret Alexis, au lieu d'aller d'un coup se jetter aux pieds de Natalie, feignit quelque tems de paroître embarrassé de choisir, et lorsqu'il crut avoir donné le change aux spectateurs, il s'approcha de sa bien-aimée, qui modestement attendoit son triomphe sans paroître s'en douter: *belle Natalie*, lui dit-il, en lui déposant sur la tête la couronne de roses qui la déclaroit son épouse, *belle Natalie, recevez cette couronne de votre époux, et que le trône des Russies s'énorgueillisse de vous y voir assise.* L'humble Natalie se précipite aux pieds du Czar, qui s'empresse de la relever et de la conduire au temple.

De cette union naquit Pierre I, et une princesse qui porta le nom de sa mère. La fortune de Natalie fit celle de Naritzkin son père, qui méritoit de la faire; il devint le premier ministre d'Alexis et illustra son règne. Ils furent les précurseurs de Pierre; cependant la jeune Czarine ne vécut pas avec son époux sans éprouver quelques

désagrémens. Alexis étoit inconstant, mais il connoissoit ses devoirs; il eut une maîtresse, elle osa manquer à sa souveraine, et Alexis l'en punit; elle disparut de la cour. Ce prince mourut en 1676, regretté de tous ses sujets, et amèrement pleuré de ceux qui avoient eu le bonheur de l'approcher.

Fédor, l'aîné de ses fils, et qu'il avoit désigné pour son successeur, ne fit qu'un prince aussi foible de corps que d'esprit, et incapable de gouverner; mais il eut la prudence de laisser ce soin à sa soeur Sophie, dont nous avons déjà peint l'ambition. Elle fit sous le nom de Fédor plusieurs choses glorieuses et utiles; il est vrai que ce fut le célèbre Galitzin, son premier ministre, et son amant, selon quelques historiens, qui les lui conseilla. Fédor mourut en 1682, laissa le trône à son frère Iwan, qui n'étoit pas plus capable que lui de le remplir, et qui cependant s'en croyoit digne, car l'ignorance est présomptueuse, surtout dans les princes auxquels le courtisan flatteur prête toujours des talens factices dont l'automate couronné ou à couronner se croit enfin réellement doué.

Comme de fréquens accès d'épilepsie privoient presque journalièrement Iwan de l'usage de ses sens, on lui conseilla de s'associer son frère Pierre qui n'avoit encore que dix ans, mais dont toutes les perceptions étoient aussi précoces que celles de ses frères étoient foibles et tardives. Pour le bonheur de ses sujets, et malgré Sophie et Galitzin, Pierre

au bout de quelques années, tint seul les rênes de l'empire et devint *Pierre-le-grand*. Ce prince et ses successeurs, excepté Pierre II, ont été enterrés à Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE XVII.

Eglise de l'assomption. — Morosoff. — Gouverneur et ministre d'Alexis. — Il reçoit une leçon terrible du peuple. — Ses suites. — Sépulture des Patriarches. — Job. — Philarethes. — Histoire de Nikon.

De l'église de Saint-Michel nous passons à celle de l'assomption, qui a servi long-tems à la cérémonie du couronnement des Czars; c'est la plus magnifique de Moscow; l'enceinte du sanctuaire est en partie couverte de plaques d'or et d'argent, ouvrages d'une grande valeur. Du centre de la voute pend un énorme candelabre massif, qui pèse 2940 liv.; il a été fait en Angleterre, et fut donné à l'église par Morosoff, d'abord gouverneur d'Alexis Michaelowitsch, dont il se fit le premier ministre, pour ainsi dire, malgré lui. Jeune homme encore, Alexis s'en laissa obséder, et Morosoff qui joignoit à une extrême ambition une avarice insatiable, commença par être un ministre aussi arrogant que déprédateur, et finit par être un ministre

aussi affable qu'équitable ; étrange métamorphose dont lui seul dans l'histoire donna l'exemple ! les mémoires de Russie rapportent qu'il la dut à une leçon terrible que lui donna le peuple, excédé de sa conduite tortionnaire.

Les vases sacrés de l'église de l'assomption, les ornemens des autels, les habits pontificaux, les chasubles mêmes qu'endossent les simples Popes, tont surchargés de dorures, de riches broderies et de pierres précieuses ; mais en général le goût en est grossier, et ne répond point à la richesse de la matière ; c'est un fond d'orfévrie. La plupart des peintures qui sont sur les murs de l'intérieur, ont des proportions colossales ; quelques-unes sont fort anciennes, et de la fin du quinzième siècle. On y voit entr'autres une tête de la vierge qu'on croit peinte par Saint-Luc, opinion qui lui donne de la célébrité, ainsi que le don qu'elle a de faire des miracles. Le visage est presque noir, et la tête ornée d'une auréole de pierres précieuses ; ses mains et son corps sont dorés, ce qui produit un effet des plus bizarres. Cette peinture se voit sur l'enceinte du sanctuaire, et est enfermée dans une grande armoire d'argent, qu'on n'ouvre que dans les grandes fêtes, ou pour satisfaire la curiosité des dévots étrangers ; car les amateurs passent sans exiger qu'on leur montre cette respectable effigie ; cependant c'est la plus ancienne des images qu'on voye dans ce pays. Suivant la tradition, elle a été

apportée de Grèce à Kiow, lorsque les souverains de la Russie y faisoient leur résidence. De là elle fut transportée à *Wolodimer*, et enfin à Moscow ; il paroît que c'est un ouvrage des Grecs, plus ancien que l'époque de la renaissance des arts en Italie, ce qu'on n'a pas de peine à croire.

C'est dans cette même église que sont déposés les corps des patriarches de Russie. Le premier est *Job*, avant lequel il n'y avoit en Russie qu'un primat suffragant du patriarche de Constantinople. Il fut installé en 1588 en qualité de patriarche de Russie par celui de Constantinople avec toutes les solemnités requises ; il lui mit le bâton patriarchal entre les mains, avec un acte qui certifioit la cession qu'il lui faisoit de ses droits sur lui et sur son église. Les avis ne sont pas les mêmes sur les motifs qui l'engagèrent à faire ce sacrifice à l'église russe. Quelques écrivains même révoquent en doute la cession dont nous venons de parler, et ont raison de la révoquer, parce que l'esprit sacerdotal est non-seulement contraire à toute cession de ses prérogatives, mais encore tend à envahir celles qu'il n'a pas.

Le plus respectable des successeurs de Job a été *Philarethes* dont nous avons déjà parlé. C'est de lui que sont issus les princes de la maison de Romanoff. C'étoit le nom de son aïeul, et l'usage en Russie voulant que la famille adoptât le nom de l'aïeul, il l'ajouta au sien qui étoit Fédor Nikititz ; il descendoit d'André, issu lui-même d'une famille

illustre qui passa de Prusse en Russie sous le règne d'Iwan Iwanowitsch dont les descendans s'élevèrent aux premières dignités de l'empire. Fédor Nikititz étoit lui-même un des principaux Boyards de la cour sous le règne de Fédor Iwanowitsch; il fit avec ce prince la campagne contre les Suédois, qui valut à la Russie les villes de Koporié, Jamborg et Iwangorod. Dans la guerre de 1596 il commanda l'armée qui marcha contre les Tartares. En 1589 il accompagna Boris Godonow à Serpukoff pour garantir les frontières d'une invasion prochaine; mais Boris Godonow qui étoit un avanturier, et ne devoit le trône qu'il occupoit qu'à son audace et à ses crimes, prit ombrage de la naissance et des talens militaires de Fédor Nikititz, et le força à se faire moine dans le monastère de Sitzkoï, sous le nom de Philarethes. Il fut tiré du cloître par le faux Démétrius, ou Démitri qui avoit été moine lui-même, et vouloit se faire une créature dans Philarethes, il le nomma métropolitain de Rostoff et de Jaroslaw. En 1610 il fut envoyé en ambassade auprès de Sigismond qui assiégoit Smolensk. Ce prince s'étant offensé du ton de fermeté avec lequel lui avoit parlé Philarethes, viola le droit des gens, et le fit jetter dans une prison. Il recouvra sa liberté en 1619 à la sollicitation de son fils qui, pendant sa captivité, avoit été élu Czar. Ses talens et le voeu du peuple le firent nommer patriarche de Moscow l'année même de son retour. Dans cette qualité il édifia les Russes

par ses vertus, et fit leur bonheur en les gouvernant avec sagesse sous le nom de son fils.

Nous avons observé ailleurs que Pierre I avoit supprimé la dignité de patriarche, et les motifs qui l'y portèrent. *Adrien* fut le dernier de ces prélats. Les Russes en comptent onze depuis Job jusqu'à Adrien, parmi lesquels est le fameux *Nikon*, le seul qui ne soit pas enterré dans l'église de l'assomption.

Les Russes sont divisés d'opinion sur son compte; les uns regardent Nikon comme l'anti-Christ, et l'ont en horreur, tandis que d'autres le révèrent comme un saint. Cet homme extraordinaire naquit en 1613 dans une condition obscure; son premier nom étoit Nikita, et l'étude son premier penchant; il s'appliqua à la théologie et surtout à l'écriture sainte; il étudia chez les moines qui lui inspirèrent le goût du cloître, et il alloit s'y ensevelir, lorsque son père qui vouloit le rendre utile au monde et à sa famille, l'en arracha, et lui fit connoître une femme charmante qui le rendit père de trois enfans qui moururent en bas âge. Le chagrin de les avoir perdus, les premières inclinations qui parlent toujours fortement à l'ame, portèrent Nikita à proposer à son épouse de se séparer pour entrer chacun de leur côté dans un monastère. La séparation eut lieu, et Nikita entra dans celui d'Angerskoï qui est situé dans une isle de la mer blanche, où douze moines mènent une vie d'anarchorette, ne se voyent et ne se parlent

qu'une fois la semaine; en y entrant, il prit le nom de Nikon.

Après un court séjour dans cette moderne Thébaïde, Nikon qui avoit un caractère difficile, et que la solitude n'avoit point adouci, fit un voyage à *Moscow* avec le supérieur du monastère, pour y faire une collecte destinée à la construction d'une église, et dans ce voyage, se brouilla avec ce supérieur qui, de retour au monastère, le renvoya dans un frêle canot conduit par un seul homme, et que le moine barbare qui assouvissoit une vengeance personnelle, savoit ne pouvoir résister à l'orage; en effet à l'embouchure de l'Onega ces malheureux furent assaillis d'une violente tempête, et n'abordèrent que par une espèce de miracle dans une petite isle que Nikon appella l'isle de la Croix, et où il fit voeu de bâtir un monastère.

De cette isle Nikon gagna le couvent de Kozé-Ozerkoï, où il fut accueilli avec cette fraternité que prescrit l'évangile, et qui se trouve si rarement chez les moines. L'austérité des moeurs de Nikon lui attira tellement la vénération des religieux, qu'à la mort de leur supérieur ils l'élurent unanimement pour le remplacer. Il y séjourna trois ans, au bout desquels des affaires l'ayant appellé à Moscow, il fut présenté au Czar *Alexis Michaelowitsch* qui, plein d'admiration pour sa piété, ses talens et son éloquence, le retint auprès de lui, et dans l'espace de cinq ans, l'éleva de dignités en dignités jusqu'au siége patriarchal de Moscow. Il

y fut promu en 1652, et dans cette place il augmenta la réputation qu'il avoit déjà d'un homme de moeurs irréprochables, doué d'une charité éclairée, d'un savoir et d'une éloquence rares. Il fonda des séminaires où l'on devoit enseigner aux prêtres le latin et le grec, il enrichit la bibliothèque patriarchale de plusieurs manuscrits précieux sacrés et profanes qu'il fit venir du couvent du mont Athos; il fit assembler à Moscow, sous l'autorité du Czar, un concile général de l'église grecque, pour y faire revoir et corriger la version de la bible et les lithurgies. Ce fut lui qui fit adopter l'ancienne version en langue sclavonne, dont il fit imprimer une nouvelle édition sous ses yeux; l'ancienne étoit si rare, qu'on ne pouvoit l'acquérir à aucun prix. Il fit ôter des églises les portraits des personnes décédées qu'y plaçoient leurs parens, et auxquelles le peuple ignorant adressoit souvent ses hommages; il abolit des cérémonies superstitieuses; en un mot il contribua lui seul, plus que ses prédécesseurs ensemble, à la réforme de son église, et à rendre le culte moins ridicule. Il ne se distingua pas moins dans le maniement des affaires civiles. Le Czar le consultoit dans toutes les occasions. Il devint l'ame de ses conseils, dont il n'émana rien que de sage, tant qu'il les influença.

Mais après être parvenu au faîte des grandeurs auxquelles un sujet puisse atteindre, Nikon s'en vit précipité par une vile cabale. Il avoit indis-

posé les prêtres par ses réformes, et les courtisans par l'austérité de ses moeurs; prêtres et courtisans ne s'indisposent pas impunément, et Nikon fut sacrifié. Ils le peignirent au peuple comme un homme dangereux, et sans religion. En effet le peuple attaché superstitieusement à ces ridicules sacrés adoptés par ses ancêtres, et que Nikon venoit de réformer, n'avoit vu qu'avec une peine extrême les images ôtées des églises, et les changemens faits dans la lithurgie, dans la version de la bible, et la suppression enfin de quelques cérémonies. L'ignorance fit un crime à Nikon de ces différens griefs, et ne les lui pardonna point; elle émeuta contre cet homme célèbre la capitale et les provinces, et l'ascendant qu'il avoit sur le Czar qui devoit le défendre contre tant d'attaques, ne servit qu'à hâter sa chûte en excitant contre lui la jalousie des ministres, et sur-tout celle de Natalie et de son père qui vouloient seuls régner sur l'esprit d'Alexis. Enfin la hauteur, l'inflexibilité de Nikon achevèrent de le priver de l'appui que sa vertu et ses bonnes intentions auroient dû lui conserver. On parvint à aliéner le Czar contre ce grand homme, et à l'éloigner de sa personne. Nikon, incapable de plier, prit le parti de prévenir sa disgrace en résignant volontairement la dignité patriarchale en 1658, après en avoir été revêtu pendant six ans. Il se retira au couvent de Jérusalem qu'il avoit bâti et doté lui-même, à quarante werstes de Moscow. Quelques écrivains ont

ont avancé que cette retraite de Nikon fut forcée, et que ce fut l'empereur lui-même qui le confina dans le monastère de Jérusalem. Nous ne sommes pas éloignés d'embrasser cette opinion qui est celle de Voltaire qui n'écrivit point l'histoire comme les mille et un abbés qui ne parurent s'en mêler que pour la défigurer.

Nikon qui avoit été un anachorette à la cour, rendu au cloître dont il n'avoit jamais perdu l'esprit, se livra à des pratiques puériles, à des austérités, à des macérations cruelles qui outragent gratuitement la nature, et en hâtent la dissolution.

On raconte qu'il s'enferma dans une étroite cellule, où il n'avoit d'autre lit qu'une pierre sur laquelle il couchoit, couvert d'une natte de joncs. Il avoit sur la poitrine une large plaque de fer, où étoit une croix énorme de cuivre à laquelle étoit attachée une chaîne du poids de plus de vingt livres; il traina pendant plus de vingt ans cet attirail effrayant en l'honneur de la divinité qui n'anima pas l'homme pour tant d'absurdités; cependant ces pratiques dévotieuses qui décéloient dans Nikon la dégradation de ses facultés intellectuelles, ne l'empêchèrent pas de s'occuper de la collection complette des annales de Russie dont nous avons fait mention dans notre premier volume. *) Mais on y reconnoît l'état dans lequel étoit son esprit; car dès les premières lignes de son livre il a l'ex-

*) Voyez le tome I, pag. 81 et suivantes.

travagance de prononcer anathême contre ceux qui oseroient changer la moindre expression dans son ouvrage.

Alexis et, plus que lui, Naritzkin qui n'avoient pas voulu absolument empoisonner les dernières années de Nikon, lui avoient laissé dans sa retraite le vain titre de patriarche. Mais le clergé russe qui avoit ses vengeances à exercer, obséda tellement le Czar et Naritzkin, qu'ils le firent réellement déposer et dégrader dans une de ces assemblées que les gens d'église appellent *concile*; il fut tenu à Moscow en 1666, et condamna Nikon à une réclusion absolue; en conséquence il fut enfermé dans le couvent de *Thérapont* de la manière la plus rigoureuse, et réduit à y mener la vie d'un moine obscur. Mais à la mort d'Alexis, le Czar Fédor, à la persuasion de *Galitzin* qui avoit été l'ennemi déclaré de Naritzkin, fit conduire Nikon au couvent de Saint-Cyrille, où il jouit de la plus grande liberté. Il survécut quinze ans à sa déposition, et mourut le 17 août 1681; son corps fut transporté au couvent de Jérusalem, et enterré avec tous les honneurs qu'on avoit accoutumé de rendre aux patriarches.

CHAPITRE XVIII.

Commerce qu'on fait à Moscow. — Marché aux maisons. — Hôpital des enfans-trouvés. — Détail sur cette institution. — Couvent de Troïtzkoï. — Saint-Serge son fondateur. — Détail sur ce moine. — Description du monastère. — Tombeau de Marie, reine de Livonie. — Celui de Boris Godonow. — Détail sur ce prince.

Tout le commerce de détail de Moscow se fait dans le Khitaï-gorod, où nous avons dit que se trouvoit le *Gostinoï-Dwor*, ou la bourse, et ressemble parfaitement à ce que les Asiatiques appellent un *Bazar*. Les boutiques qui le composent, occupent un espace considérable. Les marchands n'y ont point de logement; ils demeurent au contraire dans un autre quartier assez éloigné; ils viennent le matin à ces boutiques, y restent tout le jour, et retournent dans l'après-midi auprès de leurs familles. Chaque branche de commerce a son quartier affecté, et ceux qui vendent les mêmes choses, ont leurs boutiques les unes à côté des autres. On voit que ce détail convient parfaitement à ces marchés du Levant, dont Tavernier et Piétro della Valle nous ont donné les descriptions. Les Russes tiennent aux Asiatiques par bien d'autres usages, et cette observation est

précieuse pour les philosophes et l'histoire. Le plus grand objet de commerce est à Moscow les pelleteries et les fourrures; cet article seul occupe plusieurs rues.

On doit mettre au nombre des curiosités de cette ville le *marché aux maisons*, il se tient dans une vaste place d'un des fauxbourgs et présente une grande variété de maisons à acheter, étendues par pièces sur le sol et très-près les unes des autres. Celui qui a besoin d'une, vient sur les lieux, dit combien de chambres il lui faut, examine les bois qui sont numérotés avec soin, et marchande la maison qui lui convient, comme chez nous on fait d'un simple meuble; quelquefois elle est payée sur-le-champ et l'acheteur l'emporte avec lui, quelquefois il fait son prix à condition qu'on la lui portera et qu'elle sera élevée sur le lieu où il veut l'avoir. Il est constant que l'on voit souvent une maison s'acheter, se transporter, s'élever et être habitée dans l'espace d'une semaine: ce qui explique une chose aussi singulière, c'est qu'elles ne sont formées le plus souvent que de troncs d'arbres avec des tenons et des mortaises aux extrêmités, ensorte qu'il n'y a plus qu'à les assembler quand on en a besoin.

Cette manière si abrégée de bâtir n'est pas seulement, comme on pourroit le croire, réservée à des cabanes ou à des maisons peu spacieuses, il y en a de grandes et d'une belle apparence que l'on élève quand le besoin l'exige avec une prom-

titude qui tient de la féerie. On en vit un exemple remarquable, lors du fameux voyage de Catherine II. à Moscow. Sa majesté se proposoit d'occuper l'hôtel du prince *Galitzin* qu'on regarde comme le plus grand de cette ville, mais cet hôtel ne s'étant pas trouvé suffisant, on résolut d'y ajouter pour le moment les bâtimens nécessaires en bois, et ces bâtimens plus grands que l'hôtel même, et qui contenoient un grand nombre d'appartemens magnifiques, furent commencés et finis dans l'espace de six semaines. On les trouva si beaux et si commodes que les ayant défaits au départ de l'impératrice, on les a reconstruits de nouveau pour en faire une maison de plaisance sur une colline voisine de cette ville.

On observe à Moscow une police admirable en cas de tumultes ou d'incendies. Ces derniers sont fréquens et dangereux dans les quartiers surtout où il n'y a que des maisons de bois et où les rues sont couvertes de planches au lieu de pavé. L'entrée de chaque rue a une porte où l'on pose une sentinelle quand la circonstance l'exige, alors elle ferme la porte qui est construite de façon à ne pouvoir être aisément forcée.

La plus remarquable des fondations publiques qui soit à Moscow et qui mérite une mention honorable est celle des *enfans trouvés*. Elle a été dotée par l'impératrice régnante en 1764, et est entretenue par des contributions volontaires, des legs et d'autres charités. Pour encourager les Rus-

ses à ces libéralités, sa majesté accorde à tous les bienfaiteurs certains privilèges utiles et un rang proportionné à la valeur de leurs contributions. Un d'eux est un des *Demidoff*, négociant fameux qui a joint aux grandes richesses qu'il a hérité de ses ancêtres des capitaux immenses qu'il a dus à des spéculations qui ont été couronnées du plus heureux succès; mais s'il est un des meilleurs spéculateurs de la Russie il en est aussi le philantrope le plus zélé. Il a donné pour la fondation dont nous venons de parler au-delà de 450,000 roubles, et des soins qui égaloient ce capital. La maison des enfans trouvés est située dans un lieu spacieux et dans le meilleur air, sur une pente peu rapide, au bord de la Moscowa. Le bâtiment est immense et de forme quarrée, il contient d'abord trois mille enfans trouvés, dans la suite il dut et peut aujourd'hui en recevoir huit mille. On porte les enfans à la loge du portier, où ils sont reçus sans recommandation et sans qu'on interroge ceux qui les déposent. Les chambres sont grandes et élevées; les dortoirs séparés des atteliers, ont de grandes croisées qui produisent un courant d'air salubre, qui est pour les enfans un des principaux élémens de leur existence. Les lits n'y sont point trop pressés, chaque enfant a le sien monté sur des tringles de fer au lieu de bois, on change de draps tous les huit jours et de linge trois fois la semaine. En parcourant les chambres on est frappé de la propreté qui y règne sans excepter les chambres

mêmes des nourrices, où elle n'est pas moindre qu'ailleurs. Cet éloge, l'hôpital des enfans trouvés de Paris le mérite aussi, et l'humanité se complaît à admirer les soins qu'on y donne à ces créatures si dignes qu'on les leur prodigue. Dans celui de Moscow on ne fait point usage de berceaux et il y est expressément défendu de bercer les enfans. Ils ne sont point emmaillotés, on les laisse libres dans leurs langes, et l'on suit en tout le systême de Jean Jacques qui est aussi celui de la nature. Les enfans dans cet hôpital sont partagés en classes distinctes à raison de leur âge. Ils restent deux ans avec les nourrices, ensuite on les admet dans la plus basse classe; on laisse ensemble les garçons et les filles jusqu'à 7 ans; alors ils sont séparés. Ils apprennent tous à lire, à écrire et à chiffrer; tous apprennent à tricoter, même les garçons, on enseigne à ceux-ci à carder le chanvre, le lin et la laine et différens métiers.

Les filles apprennent à filer et toute sorte d'ouvrages à l'aiguille; elles font des dentelles et elles sont employées à la cuisine, à faire le pain et à tous les ouvrages d'une maison.

A quatorze ans les enfans entrent dans la première classe; alors ils ont la liberté de choisir la profession qui leur plaît, et pour cet effet on a établi diverses sortes de manufactures dans l'hôpital même; on y brode, on y fait des dentelles, des bas de soie, des gants, des boutons, des ouvrages de menuiserie; il y a des atteliers séparés

pour chaque métier, et le spectacle qu'ils présentent n'est pas le moins intéressant qu'offre cette maison. Vous êtes charmé d'y voir de beaux enfans au teint incarnat s'appliquer, s'empresser de faire usage de leur petite industrie. La gaité et le contentement est sur leur visage, et la manière dont ils accourent en foule pour caresser le directeur lorsqu'il paroît, indique qu'ils sont heureux et bien traités, qu'il se conduit avec eux plutôt en pére qu'en maître, car on tremble à l'aspect d'un maître et l'on sourit à celui d'un père.

On apprend le françois et l'allemand à quelques garçons et à quelques filles; un petit nombre de ces premiers apprend aussi le latin, la musique, le dessin et la danse.

A l'age de vingt ans environ, ils reçoivent une somme d'argent, et quelques autres avantages qui les mettent en état de s'établir dans telle ou telle partie de l'empire qu'ils jugent à-propos, privilège précieux en Russie où les paysans sont esclaves, et ne peuvent quitter leur village sans la permission de leur maître. Il ne faut point sortir de cette maison sans en voir les réfectoires et assister au diner des enfans; les garçons et les filles dinent séparément, les salles où ils mangent sont au rez-de-chaussée, vastes, voûtées et distinctes de celles où ils travaillent. La première classe est assise à table, le reste est debout, les plus petits enfans ont des personnes pour les servir; ceux de la première et de la seconde classe se servent alternati-

vement les uns les autres. On leur donne, à dîner, du boeuf ou du mouton bouilli avec du riz. Ce potage a bonne mine et invite à y prendre part. Le pain paroît excellent, il est fait dans la maison; chaque enfant a sa serviette, son assiette d'étain, son couteau, sa fourchette et sa cuiller. Serviettes, nappes, essuye-mains, tout est de la plus grande propreté. Les enfans se lèvent à six heures, dinent à onze et soupent à six; on donne aux plus petits du pain à sept heures et à quatre. Quand ils ne sont pas occupés de leurs devoirs, on leur laisse la plus grande liberté, et on les engage à être à l'air autant qu'il est possible; cette jeunesse folâtre, bondit, saute et forme un spectacle dont l'humanité est si attendrie et si satisfaite que la plume ne peut exprimer les douces sensations qu'elle éprouve.

Il y a un théâtre dans cet hôpital dont toutes les décorations sont l'ouvrage des enfans trouvés. Ce sont eux qui ont bâti le théâtre et l'ont peint, ils ont fait aussi les habits, ils y ont représenté avec autant de vérité que de graces plusieurs de nos drames, et le charmant opéra du *devin du village*, traduit en langue Russe et dans presque toutes celles de l'europe. L'étranger qui assiste à ces jeux, quoiqu'il n'entende point la langue, ne peut refuser des éloges à la précision, à l'aisance, à la finesse avec laquelle jouent ces petites bonnes gens.

L'impératrice favorise les représentations théâtrales dans cette maison, comme un moyen d'en répandre le goût parmi ses sujets, goût qu'elle croit avec raison propre à les civiliser de plus en plus, et par cet établissement les théâtres de Russie peuvent se pourvoir aisément de bons acteurs; les meilleurs qu'on ait dans ces contrées, sortent de cette école.

Les avantages qui résultent de la maison des enfans trouvés sont grands et nombreux, 1°. une institution si belle ne peut que propager la connoissance des arts et des métiers parmi le peuple, accroitre le nombre des sujets libres; 2°. elle contribue surtout à diminuer l'infanticide, crime horrible, trop fréquent autrefois en Russie, où il est quelquefois l'attentat du désespoir, tandis qu'il n'étoit et n'est chez nous que le crime de l'opinion et de la maladresse du législateur.

Nous ne voulons point quitter Moscow, sans faire mention du couvent de *Troïtzkoï* ou de la sainte Trinité, célèbre dans les annales de Russie, par l'asyle qu'il a souvent fourni à ses souverains dans des tems de révolte et de dangers, et encore plus connu des étrangers, parce que Pierre I. s'y réfugia lorsqu'il ôta à sa soeur Sophie, l'administration de ses états. Ce monastère est à 60 werstes de Moscow. On passe par *Bretofshina*, où est un palais bâti par *Alexis Michaelowitsch*, où ce prince venoit souvent. C'étoit, il n'y a pas long-tems, un grand bâtiment de bois peint en jaune, qui

n'avoit qu'un étage composé de chambres basses et petites, il y avoit long-tems même que personne n'habitoit plus ce palais, si toutefois cette demeure méritoit ce nom; mais l'impératrice charmée de la beauté de la situation et respectant un séjour que Pierre I. avoit aimé par préférence à tout autre, a fait bâtir un palais en briques, dont le site fait la principale beauté.

Le couvent de Troïtzkoï, qu'on appelle aussi le monastère de St-Serge, prend cette dernière dénomination de son fondateur qui s'appelloit Sergius, et fut mis aux nombres des saints, du tems que les moines, comme le pape, jouissoient du droit de canonisation. Ils en jouissent même encore dans l'église grecque; mais pour faire un saint, il faut le consentement du saint Synode, et peut-être bien celui du Czar. Sergius qui étoit à la cour de Démétrius Donski, ce que saint Bernard étoit à celle de Louis le jeune, lui ayant conseillé de faire la guerre aux Tartares, lui envoya deux moines pour l'aider de leurs conseils, et les chroniques Russes, qui toutes ressemblent aux histoires qu'ont écrites nos moines, assurent que ces deux religieux contribuèrent aux victoires que remporta Donski; nous ne sommes pas éloignés de le croire, non, parce que ces moines avoient des talens militaires, mais parce qu'ils parlèrent aux soldats le langage de la superstition, et que des fanatiques en bataille sont capables de tout.

L'enceinte du monastère de Troïtzkoï ressemble à celui de l'abbaye de Fulde, elle est immense, on croit entrer dans une ville, elle est environnée de fortifications considérables à l'ancienne manière, c'est-à-dire d'une haute muraille de briques, avec des créneaux et des tours. Le parapet est couvert d'un toît en charpente, les murs et les tours ont des embrâsures pour le mousquet et le canon, tous les ouvrages sont encore entourés d'un fossé profond. Cette forteresse ou ce couvent a soutenu plus d'un siège, elle a entr'autres bravé tous les efforts de Ladislas, prince polonois, qui l'assiégea avec une nombreuse armée.

Outre l'habitation des moines, il y a dans cette enceinte un palais impérial, et neuf grandes églises bâties par divers souverains. Le couvent, proprement dit, est formé d'un rang de bâtimens très-spacieux qui enferment une cour; ils sont beaucoup trop vastes pour le nombre actuel de ceux qui l'habitent. On y comptoit, autrefois, trois cent moines et des étudians à proportion. C'étoit la maison religieuse la mieux rentée de la Russie, elle possédoit des terres si étendues qu'on y comptoit au moins cent mille paysans; ayant été réunie à la couronne avec toutes celles qui appartenoient à l'église, les moines reçoivent aujourd'hui de petites pensions, leur nombre a diminué avec leurs revenus, et c'est le moyen de les diminuer, que de les réduire à la pension; mais quand on les y met il faut la leur payer, car un homme qui a été

moine un certain tems est absolument une plante parasite qu'il faut nourrir du suc des autres; on en compte aujourd'hui une centaine au plus dans Troïtzkoï, portant un habit noir avec un voile de même couleur; ils ne mangent point de viande, et sont soumis à une règle sévère. Il y a aussi dans ce couvent un séminaire où sont environ deux cents étudians destinés à l'église, où ils n'apprennent que ce qu'il faut pour être prêtre, et l'on sait combien il faut peu savoir en Russie pour l'être.

Quant au palais dont nous avons parlé, il est très-petit, et contraste d'une manière singulière avec les vastes édifices destinés aux moines; lorsque les souverains résidoient à Moscow, ils y faisoient de fréquens séjours. Dans l'un de ces appartemens, il y a des ouvrages en stuc qui représentent les principales actions de Pierre I. Les églises sont, comme toutes celles de Russie, superbes et splendides par les grandes richesses en ornement d'or et d'argent, et les plus beaux vêtemens des prêtres qui y sont étalés, mais le précieux de ces richesses n'est que dans le métal, l'oeuvre en est grossière. La principale église a une coupole et quatre dômes, celui de devant est de cuivre doré, le dernier d'étain ou de fer peint en verd. Le clocher qui est neuf a été construit par l'ordre de l'impératrice Elisabeth. C'est un morceau d'architecture assez agréable. On est satisfait d'y être monté par une perspective unique qui offre un

pays riant, varié, bien cultivé, et très-fertile en grains, il est couvert d'une infinité de villages.

Quelques-uns des tombeaux qu'on voit dans la principale église, attirent l'attention. Le premier est celui de Marie, Reine de Livonie, la seule personne qui ait jamais porté ce titre qu'elle paya cher, et qui n'eut jamais aucune valeur. Elle descendoit d'*Iwan* Basilowitsch I, elle épousa Magnus, fils de Christiern III, Roi de Dannemarck, en faveur duquel Iwan II, voulut faire de la Livonie un royaume. Il le fit, mais cette nouvelle puissance ne subsista que quatre ans. *Magnus*, en faveur duquel ce royaume avoit été créé, ayant voulu s'affranchir de l'indépendance où les Russes le tenoient, tenta le sort des armes, fut battu et fait prisonnier par Iwan, qui n'avoit jamais voulu sérieusement le bonheur de Magnus. Remis en liberté, ce prince ne put jamais relever sa fortune; en 1583 il finit ses jours malheureux en Courlande, où il s'étoit réfugié. Son épouse Marie fut enfermée dans un couvent avec Eudoxie, seul fruit de ce mariage. Elle est enterrée près de sa mère.

On trouve dans la même église le tombeau de *Boris Godonow*, qui de simple particulier devint Czar de Russie en 1597, à la mort de Fédor Iwanowitsch. Il étoit d'une famille noble et d'origine Tartare, il naquit en 1522 et à l'âge de 20 ans Iwan II le plaça auprès de son fils Iwanowitsch; il monta par degrés à de plus hautes dignités, et acquit un grand crédit par le mariage de sa soeur

Irène avec le Czar Fédor Iwanowitsch. Il obtint bientôt sous ce prince, un pouvoir si illimité, que le titre seul de souverain lui restoit à désirer; il avoit osé du vivant même du Czar, mettre son sceau à la place de celui du prince, et celui-ci avoit été assez bas ou assez foible pour le souffrir.

Ce souverain ostensible, Fédor, étant mort sans enfans, tous les partis ayant la plus haute opinion de l'habileté de Boris, lui déférèrent la couronne, et en effet il s'en montra digne d'abord par sa prudence, ses manières populaires et son intégrité; mais bientôt la crainte de la perdre le porta à des crimes atroces, il persécuta cruellement plusieurs familles puissantes qu'il redoutoit, et fit assassiner le prince Démétrius, attentat qui ne resta pas impuni, puisque la Russie toute entière se leva pour le venger, et que le tiran désespéré de se voir abandonné, de ceux même qu'il avoit tiré de la poussière pour en faire ses complices, ou les exécuteurs de ses crimes, eut recours au poison, pour ne pas passer du trône sur l'échaffaud; il expira au milieu des plus horribles convulsions. Sa mort arriva en 1605 après un régne de huit ans, et quelques russes la regardèrent comme un malheur pour la Russie; en effet si l'on pouvoit oublier les crimes de Boris, on le regarderoit comme un des plus grands princes qui l'aient gouvernée; il lui arriva ce qui arrive à tous les tirans, on lui supposa même des forfaits, dont il ne s'étoit jamais rendu coupable, et il éprouva

que le sort des princes est de ne pouvoir commettre un crime sans qu'on leur en impute beaucoup d'autres; sans doute le ciel qui protège l'homme foible, a voulu par-là imposer un frein à l'homme puissant, qui craint cette espèce de flétrissure. Ainsi Boris qui s'étoit attiré avec raison, la haine et le mépris de la postérité par un crime, a été condamné avec la dernière sévérité pour les actions même qui méritoient les plus grands éloges.

CHAPITRE XIX.

Départ de Moscow. — Forêt de Wolkonski. — Villages. — Paysans. — Leurs chaumières. — Chemins. Postes. Viasma. — Dogorobusch. — Smolensk. — Description de cette ville. — Lady. — Tolitzin. — Entrée en Pologne.

Nous quittâmes Moscow dans le dessein de nous rendre en Pologne par Smolensk; en sortant de cette ville nous traversâmes la *Moskowa*, sur une sorte de radeau, ou bac attaché aux deux rives; les Russes appellent ces sortes de radeaux un *pont vivant*, parce qu'ils plient et se meuvent sous le poids d'une voiture. Ce pont ne seroit pas du goût de nos dames.

De Moscow à Malo-aviasma, le chemin est une large avenue coupée en droite ligne au travers

d'une forêt qu'on trouve presque en sortant de Moscow: c'est celle de Wolkonski; elle est immense, et renferme les sources des principales rivières de la Russie européenne, celles de la Düna, du Dniéper et du Wolga; celles de la Düna sont loin de la grande route, mais celles du Dniéper et du Wolga en sont peu éloignées. Le terrain dans cette contrée est très-fréquemment entrecoupé de collines et de vallées; mais sans élévation considérable. Les arbres qui bordent la route sont plantés des mains de la nature, ce sont des chênes, des bouleaux, des frênes, des peupliers et des pins qui forment un mélange de la plus grande variété. L'étendue majestueuse et uniforme de la forêt est relevée de tems en tems par des champs et des prairies, qui en variant le coup d'oeil distraient le voyageur, auquel la solitude de la route inspire la plus triste mélancolie; mais comme dans cette forêt il y avoit fréquemment de longues traites où le chemin étoit assez bon, nous avions recours à nos livres qui nous sauvèrent bien des momens d'ennui.

Selonaro, *Gretkeva*, qui sont dans la forêt sont de misérables villages. Viasma qui est au sortir de ces bois est sur une éminence et se présente d'une manière imposante avec ses dômes et ses clochers au travers des arbres. Cette ville située sans aucune régularité sur un terrain très-étendu a des bâtimens dont la plûpart sont en bois; le petit nombre en briques qu'on y remarque est dû à la munificence de l'impératrice. La principale rue sem-

blable aux grandes routes de Russie, est couverte en planches. Cette ville contient plus de vingt églises, nombre étonnant pour un endroit aussi peu peuplé, et qui seroit peut-être une cité florissante si au lieu de ces églises on eût élevé des manufactures; mais l'industrie n'est pas une des qualités des dévots; ils préfèrent aux vertus utiles une abnégation puérile que la divinité réprouve, quand, par la divinité, on entend l'éternel géomètre qui lança dans le vuide des milliers de mondes, et non le dieu des capucins qui s'amuse à faire en sept jours un monde de près de trois mille lieues de diamètre qu'il eût pu créer dans un seul instant et d'un monosyllabe.

Les paysans des contrées que nous parcourûmes nous parurent être une race d'hommes grands, endurcis à la fatigue et très-forts. Leur habillement consiste dans un chapeau rond ou un bonnet fort élevé, une robe de mauvais drap, ou en hiver une fourrure de peaux de mouton qui descend jusqu'au-dessous du genou, et s'attache à la veste avec une ceinture; un haut-de-chausses d'une toile aussi forte que celle dont on fait les sacs, une pièce de drap ou de flanelle roulée autour des jambes en place de bas, des sandales de cordes d'écorces tressées et attachées avec des liens de même matière qui remontant au haut de la jambe servent de jarretières. En été la chemise et la culotte de toile font le plus souvent tout leur habillement.

La forme de leurs maisons ou plutôt de leurs cabanes est quarrée, et elles sont bâties avec des arbres entiers entassés les uns sur les autres et joints dans les angles par des mortaises et des tenons; les vuides entre les arbres sont remplis de mousse; en dedans ils sont unis avec la hache et ressemblent à une cloison; au-dehors on ne recouvre point l'écorce. Le toît a deux pentes et est fait d'écorce d'arbres ou de bardeau recouvert de terre-glaise ou de gazon. Le paysan ne se sert pour toute cette construction que de la hache qu'il manie avec la plus grande dextérité, c'est avec ce seul instrument qu'il taille ses bois, qu'il fait tout enfin, parce que la plupart ignorent encore l'usage de la scie.

Les fenêtres sont des ouvertures de quelques pouces carrées qu'on ferme avec un volet qui glisse dans une rainure, et les portes sont si basses qu'un homme d'une taille ordinaire est obligé de se baisser pour y passer.

Ces cabanes ont rarement deux étages. Dans ce cas celui de dessous sert de magasin pour les provisions et celui d'en haut à loger la famille. L'escalier est une espèce d'échelle posée en dehors, mais le plus souvent la cabane n'a qu'un rez-de-chaussée et une seule chambre.

Les meubles de ces réduits rustiques consistent principalement en une table de bois et des bancs attachés au-tour de la chambre. Les ustenciles sont quelques plats, des bassins, des cuillers, le tout en bois, et quelquefois un pot de terre qui

sert à cuire les mets grossiers, les seuls qu'apprêtent ces bonnes gens qui se nourrissent principalement de pain de seigle, d'oeufs, de poisson salé, de lard et de mousserons. Leur mêt le plus estimé est un ragoût composé de viande fraiche ou salée, de gruau, de farine d'avoine assaisonné d'oignons et d'ail, car les paysans russes mettent par-tout de l'ail. Ceux de ces cantons sont fort avides d'argent, ils demandent leur payement d'avance toutes les fois qu'on leur achète ou qu'on leur marchande la moindre bagatelle. Ils paroissent aussi enclins au vol, et c'est une des principales occupations du voyageur que de les tenir éloignés de son bagage.

Ils sont obligés de fournir des chevaux à chaque poste à un prix fixe et modéré, ce qui les rend très-lents à les amener; c'est celui qui les fournit qui fait la fonction de postillon. Ils mettent toujours quatre chevaux de front et ordinairement huit ou dix pour mener une voiture, où il n'en faudroit pas la moitié. Mais les postes sont comme celles de Saint-Pétersbourg à Moscow, et les chemins détestables lorsque la gelée n'en a pas fait une glace. Lors d'un dégel, ce qui quelquefois arrive subitement, l'attelage des Russes devient un obstacle pour la voiture au lieu d'en faciliter le roulage, parce que les chevaux mis de front s'embarrassent plutôt qu'ils ne s'entr'aident; les conducteurs ne se servent guères de bottes et de selles, ils n'ont pour tout étrier qu'une corde double qu'ils

passent sur le dos du cheval. Un filet qui entre rarement dans la bouche de l'animal, mais qui l'entortille, tient lieu de bride. Les chevaux n'ont point de pas réglé; les conducteurs inhabiles ou peu soigneux les font souvent galopper par le plus mauvais chemin et les laissent aller au pas quand il est ferme et uni. Un bout de corde leur sert de fouet, mais ils ne s'en servent guères, leur usage est de les exciter en criant et en sifflant, dans l'intervalle de ces sifflemens ces bonnes gens font retentir les airs de leurs chants comme les Yamshics des environs de Moscow.

De Viasma à Smolensk ce sont des bois et des villages pareils à ceux dont nous venons de parler, à l'exception de *Dogorobush*, que les gens du pays appellent une ville. Cette ville donc, puisque ville il y a, est bâtie sur une colline et présente un mélange d'églises, de maisons, de cabanes, de champs et de prés. On y voit quelques maisons bâties depuis peu aux frais de l'impératrice; elles sont de briques et couvertes d'une sorte de stuc; comparées aux cabanes qui les environnent elles ressemblent à des palais. *Dogorobush* étoit autrefois une place d'armes, elle a soutenu plusieurs sièges dans les guerres entre la Pologne et la Russie. On voit encore les restes de l'ancienne citadelle d'où la vue s'étend au loin sur un pays de plaines arrosé par le Dniéper qui y serpente, et terminé par des coteaux éloignés.

Si Smolensk n'est pas la plus belle ville de la Russie, elle en est assurément la plus singulière; elle est située au bord du Dniéper, dans une vallée qui est entre deux collines; les murailles qui l'environnent ont trente pieds de haut et quinze de largeur. Le bas est en pierres et le haut de briques; ces murs suivent les contours des collines. A chaque angle il y a une tour ronde ou quarrée de deux ou trois étages, beaucoup plus large en haut qu'en bas, et couverte d'un toît en bois de forme ronde. Les intervalles entre ces tours sont garnis de tourelles, et au-dehors le mur est encore défendu par un fossé profond, un chemin couvert, un glacis, etc. Là où le terrain est le plus élevé, il y a encore des redoutes de terre construites à la moderne. La cathédrale est bâtie sur une éminence au milieu de la ville. De l'endroit où elle est située, on a le coup-d'oeil le plus pittoresque, on apperçoit la ville à vol d'oiseau, et presque sous le même horison, tout ce que son enceinte renferme, maisons, jardins, bosquets, cloches, champs, prés; c'est une de ces *scènes* qu'on chercheroit vainement ailleurs. La plupart des maisons sont de bois, et à un seul étage; ce ne sont guères que des chaumières; il y a cependant un petit nombre de maisons plus belles, ou moins misérables, que les habitans de ce pays appellent gravement des palais. Il y a quelques églises bâties en briques et ornées de stuc; une longue et large rue pavée, coupe la ville en droite

ligne; les autres sont la plupart irrégulières et couvertes de planches. Les murs de la ville s'étendent jusques aux bords du Dniéper: au-delà de cette rivière est une espèce de faubourg composé de cabanes éparses, qui tient à la ville par un pont de bois qui forme encore un paysage, digne des pinceaux de l'artiste. On assure que Smolensk contient environ quatre mille habitans; elle n'a point de manufactures mais elle fait quelque commerce avec l'Ukraine, Dantzic et Riga; elle vend du lin, du chanvre, du miel, de la cire, des cuirs, de la soie de cochon, des mâts, des planches, et des fourrures de Sibérie.

Dans le cours des guerres continuelles que se firent long-tems les Russes et les Polonois, *Smolensk* étoit regardée comme une place très-importante. Quoique ses fortifications ne fussent, selon l'usage du tems, que des ouvrages de terre, des fossés, des palissades et une citadelle bâtie de bois, elles étoient suffisantes pour mettre cette ville à l'abri des incursions d'une troupe indisciplinée, que les longueurs dun siége régulier eussent bientôt rebutée, et qui ignoroit l'art d'en former, comme celui d'en soutenir. Ce ne fut que dans le seizième siècle que le Czar *Basile Iwanowitsch*, s'en rendit maître en corrompant la garnison. Les Russes la gardèrent environ un siècle dans l'état où ils l'avoient prise, ensuite son importance les engagea à l'environner d'un mur qui subsiste encore aujourd'hui. Les Polonois la reprirent en

1611, mais elle retourna aux Russes vers la fin du siècle, et leur est restée.

Lady, qu'on trouve après Smolensk, étoit une ville frontière avant le démembrement de la Pologne. De cette ville qui n'en mérite pas le nom, jusqu'à Tolitzin, qui est le dernier village de Russie, le pays est inégal et parsemé de collines et de beaucoup de forêts. Il produit du bled, du millet, du chanvre et du lin; on y trouve de grands villages où il y a des écoles et d'autres bâtimens construits aux dépens de l'impératrice qui porte ses regards bienfaisans jusqu'à l'extrême frontière de ses états, et ne ressemble pas à ces monarques *myopes*, qui voyent tout leur royaume dans leur capitale, et par l'aspect de celle-ci, jugent des provinces qui, le plus souvent en présentent un bien différent. On voit aussi à Tolitzin, des églises avec des dômes; elles sont destinées aux dissidens polonois du rit grec, et aux Russes qui voudront s'établir dans ce pays. Cette contrée fait partie du gouvernement de Mohilef.

Les limites qui séparent actuellement la Russie de la Pologne, sont depuis l'embouchure de la Dune jusqu'au-dessus de Witepsk; de-là une ligne droite qui va au sud jusqu'à la source du Drug, près de Tolitzin, ensuite le Drug jusqu'à sa jonction avec le Dniéper, et enfin le Dniéper jusqu'à l'endroit où il reçoit le Sotz.

Ce vaste territoire est à présent divisé en deux gouvernemens, celui de Polotsk et celui de Mohilef.

Sa population est d'environ 1,600,000 ames; il produit abondamment du grain, du chanvre, du lin et des paturages; ses forêts fournissent une quantité de mats, de planches, de bois de chêne pour la construction des vaisseaux, de la poix et du goudron, dont on envoye la plus grande partie à Riga par la Düna.

CHAPITRE XX.

Détails philosophiques sur les nations Tartares peu connues et soumises aux Russes. — Les Barschkires. — Les Buratties. — Les Czuwaches. — Les Kalmoucks. — Les Kosaques. — Les Mongoles. — Les Mordwans. — Les Ostiakes. — Les Samojedes. — Les Tunguses.

LORSQUE dans l'Italie et les contrées qu'occupèrent les anciens Grecs, le philosophe foule aux pieds les ruines des superbes cités qui ne sont plus, mais qui lui rappellent les fastueuses nations qui les habitèrent, il ne voit plus, dans la nature, que déclin et décrépitude; mais si, transporté aux extrémités septentrionales de l'Europe, il parcourt les frontières immenses de la Russie, il retrouve cette même nature dans l'enfance ou neuve encore, il n'apperçoit que des villes naissantes des nations qui ont les moeurs des hommes qui existoient dans les premiers âges du monde,

qui, comme eux, n'ont de besoins que ceux de première nécessité et méconnoissent les douces commodités du luxe; qui comme eux n'ont de passions que celles qui naissent du tempérament et ignorent jusqu'au nom de celles qui ne doivent leur origine qu'à des moeurs dépravées ou criminelles.

Nos affaires et la curiosité nous ayant mis souvent à portée de communiquer avec ces peuples, nous avons recueilli, sur leurs moeurs et leurs usages, des observations que nos lecteurs ne liront pas sans intérêt. Dans la nomenclature de ces nations nous avons suivi l'ordre alphabétique, afin que nos détails soient plus concis et mieux divisés.

Les *Barschkires:* Ils diffèrent des peuples nomades en ce que pendant l'hiver ils habitent des maisons ou plutôt des huttes bâties à la manière des Russes. La principale pièce et celle où habite ordinairement la famille, est garnie de larges bancs qui tiennent lieu de lits, la cheminée de forme conique et à hauteur d'homme est au milieu de cette pièce et si mal construite qu'elle ne garantit point ou presque point de la fumée, aussi les Barschkires sont-ils très-sujets aux différentes ophtalmies qui en résultent.

Le meuble principal de leur hutte est une outre de forme oblongue suspendue près de la cheminée et visitée à toutes les heures du jour parce qu'elle renferme leur boisson chérie, qui est un

melange de lait aigre et d'hydromel qu'ils appellent *Arjan;* tant qu'elle ne leur manque point ils vivent dans la joie et il n'est rien qu'ils ne fassent pour n'en point manquer. L'étranger a de la peine à s'y faire; nous avons vu cependant des soldats russes qui en faisoient usage aussi volontiers que les Barschkires, mais plus délicats que les soldats qui pourvu qu'ils boivent sont satisfaits, nous ne pûmes en goûter sans répugnance, surtout quand nous approchâmes l'outre qui n'étant jamais ou très-rarement nettoyée exhale une odeur d'une infection qu'il seroit difficile de décrire.

En été ce peuple habite ce que les Russes appellent des *Jurtes.* C'est une tente ou cabane mobile de feutre, qui comme la hutte a plusieurs pièces et une cheminée au centre. Dans le choix de l'emplacement de leurs villages d'hiver, ils ont plus d'égard à l'abri et à la proximité du fourrage pour leurs bestiaux qu'à celle de l'eau, parce qu'ils sont habitués à faire usage de l'eau de neige. Un village d'hiver contient depuis dix jusqu'à cinquante huttes, tandis que le campement d'été n'est que de vingt *Jurtes* au plus; de sorte que de gros villages d'hiver se partagent en plusieurs petits camps d'été.

Les deux sexes portent des chemises de toile d'orties qui ont la même coupe, ils portent également de larges caleçons qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied et des espèces de pantoufles comme les orientaux. Hommes et femmes

portent une longue robe: celle des hommes est beaucoup plus ample et presque toujours de drap rouge bordée de fourrure, ils la serrent au milieu du corps avec une ceinture ou le ceinturon auquel ils attachent leur cimeterre. Pour le pauvre, la pelisse d'hiver est de peau de mouton, et pour le riche une belle peau de cheval arrangée de façon que la crinière lui couvre le dos et flotte au gré du vent. Le bonnet est de drap et forme un cône tronqué de dix pouces de haut, le riche l'orne de fourrures précieuses. La robe des femmes est de fin drap ou de soie, elle se boutonne par-devant jusqu'au cou et est contenue par une large ceinture que les riches ont d'acier; le cou et la gorge sont couverts d'une espèce de châle sur lequel sont plusieurs rangs de pièces de monnoie ou un tissu de coquillages. Leur bonnet forme une espèce de capuchon qui les défigureroit si elles ne gagnoient pas à se cacher, car c'est en se cachant qu'elles se parent et on leur en sait gré. Elles portent toutes un bandeau sur le front, ce qui les distingue des filles et des veuves.

Les Barschkires sont des Tartares les plus négligens et les plus malpropres; dans le commerce ce sont les moins intelligens, mais en récompense ils sont les plus hospitaliers, les plus vifs et on assure les plus braves; ils sont aussi les plus enjoués, surtout, s'ils n'ont point d'inquiétude à avoir pour le lendemain et peu d'entr'eux calculent au-delà de ce terme. Hommes et femmes sont passionnés

pour les chevaux, les femmes surtout. Le présent qu'on puisse leur faire le plus à leur gré est une belle housse de cheval; nous leur en avons vu de fourrure inappréciable.

Leurs divertissemens dans quelque fête religieuse ou dans les nôces consistent, outre de nombreuses libations de lait aigre, en chants, danses, luttes et courses de chevaux où ils excellent. Dans leurs chansons ils détaillent les faits d'armes de leurs ayeux ou les leurs, et quelquefois leurs amoureux tourmens; ces chants sont toujours accompagnés de gestes qui les rendent très-théâtrals. La vieillesse jouit parmi eux de la plus grande considération: dans les fêtes elle a la place d'honneur et l'étranger auquel on rend les devoirs de l'hospitalité est toujours assis parmi les vieillards.

Quoique les Barschkires comme la plûpart des Tartares soient mahométans, qu'ils ayent leurs mosquées, leurs molahs et leurs écoles, ils n'en sont pas moins encore très-adonnés à des pratiques superstitieuses qui tiennent du paganisme ou plutôt de l'ignorance des siècles où dominoit le paganisme. Ils ont surtout leurs sorciers dont la fourberie n'a d'égale que la grossiéreté de ceux qui en sont la dupe. Ils provoquent le diable et prétendent le combattre à outrance. Un crédule Barschkire a-t-il perdu par la maladie ou la rigueur de la saison une ou deux jumens, il va trouver le conjurateur qui lui persuade que c'est le diable qui a tué ses jumens et que la nuit pro-

chaine il ira le combattre et l'éloigner de sa maison. Le lendemain à la pointe du jour le sorcier paroît avec la sueur sur le front et toutes les marques extérieures d'un homme qui vient de livrer un combat, il assure celui pour lequel il a combattu que l'ennemi est vaincu, l'imbécille tartare lui saute au cou, le remercie et le régale, le paye et va se recoucher tranquille et sûr de n'avoir plus d'ennemi. Que de Barschkires semblables à celui là il y a d'un pôle à l'autre!

Les Barschkires n'ont plus de *Kan* ou roi, notamment depuis qu'ils sont soumis à la Russie; leur noblesse même qui étoit nombreuse autrefois, a presque été entièrement détruite par les guerres intestines et celles que leur ont fait les Russes. Aujourd'hui chaque tribu ou *Woloste* élit pour chefs dans son sein deux ou plusieurs anciens qu'ils appèllent *Starschini* de Starschine qui veut dire département, district. La nation des Barschkires est composée de 36 Wolostes dont la population totale est de 28 mille familles ou ménages. Leur langue est un idiome tartare qui diffère beaucoup de celui qu'on parle à Kasan. Le service militaire auquel ils sont tenus et le seul point par où le joug des Russes pèse sur eux, consiste à fournir en tems de guerre trois mille hommes de cavalerie formant trente compagnies de cent hommes chacune; leurs armes ordinaires sont l'arc, les flèches, la lance, la cote de maille et le casque. La plûpart aujourd'hui sont armés de sabres, de fusils

ou de pistolets, il y en a même quelques-uns qui sont pourvus de ces différentes armes à-la-fois. Ils sont bien montés, sont d'excellens cavaliers et encore meilleurs archers. Un corps d'armée de cette nation offre le plus singulier coup-d'oeil. Chaque cavalier s'habille comme il lui plaît ou comme il peut, il conduit un cheval de main qu'il ménage pour le combat et qui porte ses provisions qui consistent en lait aigri et en bled desséché qu'on réduit en farine avec des moulins à bras qui suivent toujours la troupe; avec cette farine ils font une espèce de pilau ou de boule qu'ils avalent et qui leur sert de pain. Chaque troupe de cent cavaliers a un étendart de plusieurs couleurs et ces étendarts dans un même régiment diffèrent autant entr'eux que les armes des cavaliers qui dans les marches et les combats ne connoissent ni rangs ni files et ne s'en battent pas moins bien.

Les *Burattes* qui se nomment entr'eux *Barga Buratt* et que les Russes appellent *Bratski*, occupent la partie méridionale des montagnes du gouvernement d'Irkuzk depuis Jenisei jusqu'aux frontières de la Chine et les rives de l'Angara, de la Tunguska, de la Lena, la rive méridionale du Baïkal et dans la Daurie celles de la Selenga et de l'Argun.

Ils sont divisés en un grand nombre de tribus appellées *Kolbonda* qui se subdivisent en races ou *Aimak* et chaque aimak est composé d'un certain nombre de *Chottons* ou villages qui contiennent dix à

douze familles. L'ancien du *Chotton* est celui qui le gouverne et six de ces *Chottons* obéissent à un *Schulenga* ou juge qu'ils se choisissent parmi leurs notables mais qui est confirmé dans sa place, ainsi que tous les chefs d'un grade supérieur par le gouverneur de la province. 24 *Schulengas* forment une tribu ou Kolbonda, laquelle est commandée par un chef commun qui est choisi dans les familles de leurs anciens princes. Il veille à l'observation des loix, décide et juge les procès, repartit et leve les tribus, rassemble et commande jusqu'à la réunion au corps d'armée la portion de militaires que la nation doit fournir en cas de guerre. Pour donner plus de relief à ce chef, Catherine II, a voulu qu'il portât une ceinture garnie en argent où est inscrit le nom de la race qu'il commande, et le Buratte s'est enorgueilli de cette décoration qui n'est cependant que la marque de son servage.

D'après le récensement de 1782, cette nation forme soixante-cinq races contenant trente-trois mille arcs ou têtes de mâles, et comme elle parle la langue des Mongoles, qu'elle professe la religion des Kalmoucks, mène le même train de vie et gouverne ses troupeaux de la même manière que les Barschkires, nous renvoyons le lecteur aux articles Kalmoucks, Mongoles et Barschkires, afin d'éviter les répétitions. Nous allons seulement faire mention de quelques coutumes qui leur sont particulières.

Ils peuvent épouser autant de femmes qu'ils sont en état d'en payer; plusieurs en ont 4 et 5, beaucoup n'en ont que deux; et la majeure partie, soit pauvreté, affection ou commodité, se contente d'une seule; mais ces femmes, qu'elles soient une ou plusieurs, ont dans le ménage une condition beaucoup plus douce que chez aucun peuple de la Sibérie; le prix d'une fiancée se règle par pièces de bétail de différentes espèces. Une jeune fille selon sa beauté et sa réputation, coûte depuis 5 jusqu'à 100 pièces; chez les riches elle en obtient 2, 3 et 400, savoir, 100 chevaux, 20 chameaux, 50 bêtes à corne, 200 moutons et 30 chèvres. Cette répartition n'est point toujours la même, elle varie selon les lieux, et quelquefois selon les circonstances. Les nôces se célébrent le jour même que le bétail a été livré; on élève à cet effet une *jurte* de feutre, entièrement neuve, de couleur blanche, et d'une propreté recherchée. Les trois premiers jours se passent en festins, en chants et danse, et l'instrument de ces bals champêtres est une guitarre à deux cordes, dans le goût de celle que les Russes appellent *balalaïka*. Les vieillards qui ne sont point amoureux, et les rigoristes qui tiennent à l'étiquette, se formalisent beaucoup si les jeunes époux n'ont pas attendu que ces trois jours d'orgie soient expirés pour consommer le mariage; on ne transgresse point la loi lorsqu'il n'est que de convenance, mais si c'est l'inclination

qui a formé le lien, on mécontente les vieillards et les rigoristes dès la première nuit.

Quand un mari en mourant laisse plusieurs femmes, celle qui a des enfans demeure la maîtresse de la jurte, et c'est la plus ancienne, si toutes ont été fécondes. Dans le premier cas, celles qui n'ont point eu d'enfans retournent chez leurs parens, sur un superbe cheval qui leur est donné, et emportent les hardes et les présens qu'elles ont reçus du mari. En cas qu'elles n'aient point d'asyle où se retirer, elles restent dans la *jurte*, subordonnées à l'épouse mère, et ont en propriété le dixième du bétail qu'a laissé l'époux.

Les *Czuwaches* sont répandus sur la rive droite du Wolga, dans le gouvernement de Kasan, et s'étendent jusqu'à *Usa*, dans celui d'Orembourg, ce qui les a fait désigner aussi sous le nom de *Tartares Usiens*. Ils sont très laborieux, et forment une population de plus de 100 mille ames, qui habitent de plus petites villes, et beaucoup de villages; *Silisgorod et Kokschaïsk*, sont les deux chefs-lieux de cette nation.

Ils ne reconnoissent qu'un seul Dieu auquel ils donnent le nom de *Tor*; mais le soleil a chez eux un culte presque égal à celui de *Tor*. Ils n'ont point de temple, et c'est au milieu des forêts que *Tor* reçoit leurs hommages et leurs sacrifices, qui consistent en agneaux noirs qu'ils égorgent lors de la saison des agneaux, en un aussi grand nombre

que leur *Jumak* ou grand-prêtre l'a ordonné. Les *Tumaski*, prêtres subordonnés au Jumak jouissent parmi les Tartares Usiens de la plus grande autorité. Dans les maladies, ce sont les seuls médecins auxquels ils s'adressent; dans leurs procès, les seuls juges qui les concilient; dans leurs affaires, les seuls hommes dont ils reçoivent des conseils. C'est un Yumaski qui conduit à la forêt l'oblation que son village envoye au grand Jumak, qui, selon toute apparence, la partage après le sacrifice avec le Yumaski. Comme les autres Tartares, ils s'abstiennent de la chair de porc, et chomment le vendredi comme les chrétiens le dimanche. Ils célébrent tous les ans une espèce de pâques dont le jour n'est déterminé, ainsi que le lieu de la célébration, que par le grand Jumak. Chaque famille s'y rend dans le plus grand recueillement, porte son agneau qui est égorgé au nom de Tor, et mangé après le sacrifice par ceux qui l'ont apporté. Ils ont à peu-près le même costume, et la même nourriture, et les moeurs des *Barschkires*. Voyez cet article.

Les *Kalmoucks* qui sont une branche de Mongoles, sont en général d'une taille moyenne et distinguée du reste des hommes par la physionomie; les traits caractéristiques qui les font connoître sont les yeux dont le grand angle, placé obliquement en descendant vers le nez, est un peu ouvert et charnu, des sourcils noirs, peu garnis et formant

un arc fort rabaissé, une conformation toute particulière du nez, qui est généralement camus et écrasé vers le front, les os des joues saillants, la tête et le visage fort ronds. Ils ont encore ordinairement la prunelle fort brune, les lèvres grosses et charnues, le menton court et les dents très blanches qu'ils conservent belles et saines jusqu'à la vieillesse; enfin leurs oreilles sont énormément grandes et détachées de la tête. Par ces détails, on voit que ces figures ressemblent parfaitement à celles qu'on nous donne pour celle des Chinois. Les naturalistes qui ont observé les Kalmoucks et les Mongoles, ont remarqué que le melange du sang russe et tartare, avec celui des Kalmoucks ou des Mongoles, qui a très-fréquemment lieu dans l'étendue de pays située au midi du lac Baïkal, produit communément des enfans de la physionomie la plus agréable, tandis que ceux d'origine Kalmouque ou Mongole, sont, jusqu'à ce que leur figure se développe, d'une difformité rebutante.

Un don que les Kalmoucks ont reçu de la nature, et qu'ils partagent cependant avec plusieurs peuples sauvages et isolés, qui ne vivent que de chasse, est un odorat d'une subtilité incroyable, et qui leur est de la plus grande utilité dans leurs expéditions militaires, pour sentir de loin la fumée d'un feu ou d'un camp ennemi. Les Kalmoucks ont encore l'ouie très fine et la vue extrêmement perçante; par le premier organe ils découvrent à une

distance considérable, le bruit des chevaux d'un ennemi qui est en marche, le lieu où ils pourront rencontrer leur bétail égaré; il leur suffit pour cela de se coucher ventre à terre et de coller l'oreille contre le sol. Mais la perspicacité de la vue surpasse encore celle de l'ouie, chez ces peuples; dans un éloignement extraordinaire ils apperçoivent les plus petits objets, et distinguent le genre et le nombre de la troupe qui vient à leur rencontre.

Les Kalmoucks sont affables envers tout le monde et les plus hospitaliers de tous les peuples Nomades, de sorte qu'un homme de cette nation, fourni d'un cheval, d'un habit et d'armes, peut errer d'un lieu à un autre pendant trois mois entiers, sans prendre avec soi ni argent ni provisions: partout où il arrive, il est sûr de trouver des amis auxquels il est lié par les noeuds de l'hospitalité, qui lui font l'accueil le plus obligeant et le régalent de ce qu'ils ont de meilleur. Si le hazard veut que dans l'endroit où il s'arrête il n'ait point d'amis, il va se loger dans la première hutte qu'il trouve sur son chemin, et à peine est-il entré que tous ses besoins se trouvent satisfaits. L'étranger qui voyage chez ces peuples en est aussi bien traité que s'il étoit né parmi eux, mais pour recevoir cet accueil il est nécessaire qu'il se mette sous la sauvegarde d'un Kalmouck, et on y parvient par de légers présens.

Cette nation hospitalière, chez elle, en devient une de brigands lorsqu'elle est sur une terre étrangère; mais les rapines auxquelles elle se livre et qui sont plutôt motivées par des haines nationales que par la cupidité, elle les commet plus souvent par la ruse que par la force ouverte.

L'habillement des hommes, chez les Kalmoucks consiste dans une robe de dessus qui leur descend jusqu'au gras de la jambe; elle est à longues manches, mais très-ajustées aux poignets; ces robes sont de drap ou de coton où d'étoffes plus grossières selon la fortune des individus. Les riches portent des chemises très-courtes, mais les pauvres mettent leurs pélisses à nud et les portent été et en hiver; ce costume est très-désagréable à l'oeil.

Les culottes faites en pantalons sont communes aux hommes et aux femmes; le costume de celles-ci, ne diffère de celui des hommes que par la coupe de la robe qui est à collet et se boutonne par devant du haut en bas; les femmes mettent encore par dessus cette robe, et particulièrement lorsqu'elles sortent, une espèce de manteau toujours d'une étoffe plus belle que la robe. En voyage hommes et femmes portent ce manteau par dessus la robe et la pélisse, et arrêtent le tout avec une ceinture. Les filles s'habillent absolument comme les hommes, la coëffure seule les en distingue, et cette coëffure est un melange de rubans et de tresses de cheveux assez agréablement arrangé. Quant aux hommes ils se rasent tous, et ne laissent qu'un

petit toupet de cheveux au sommet de la tête; cet usage leur est commun avec les Chinois et les Tunguses. Les jeunes Kalmoucks depuis l'enfance jusqu'à l'âge de dix-huit ans vont nuds jusqu'à la ceinture, mais les filles sont vêtues sitôt qu'elles ont atteint dix ans.

Les bonnets des Kalmoucks ont différentes formes, et il y en a qui sont portés indifféremment par les deux sexes, et d'autres qui ne sont affectés qu'à un seul; quelque soit le bonnet il est toujours de drap jaune et orné sur le devant d'une ou plusieurs ganses de soie rouge, que les jeunes Kalmouques savent placer avec beaucoup de goût; celles qui ne peuvent point se procurer des ganses de soie les remplacent par un morceau de drap rouge ou d'une autre étoffe, mais toujours de cette couleur, parce que c'est le signe auquel on reconnoit ceux qui professent la religion de Lama, la seule en honneur parmi ces peuples et les Mongoles.

Les habitations mobiles des Kalmoucks, sont ces mêmes huttes de feutre dont les Barschkires font usage, et dont nous avons déjà parlé, celles des Kalmoucks cependant nous ont paru plus grandes et faites avec plus de soin.

Toutes les richesses des Kalmoucks, et leurs moyens de subsistance, consistent dans leurs troupeaux que nombre d'entre eux comptent par milliers; cependant un homme est regardé parmi eux comme pouvant vivre de son revenu, s'il possède dix vaches et un taureau avec huit jumens et un étalon, ces deux espèces d'animaux forment la ma-

jeure partie de leurs troupeaux, quant aux chameaux, il n'y a que les riches et les prêtres qui le sont aussi, ou vivent comme s'ils l'étoient, qui en possèdent. Leurs chevaux sont trop sauvages, trop petits et trop foibles pour tirer, mais aucuns de ceux de cette espèce ne les égalent en vélocité, et ils sont aussi infatigables que légers à la course, ils ont le sabot si compacte et si endurci qu'on les monte sans être obligé de les ferrer.

On est dans l'habitude de hongrer la plupart des poulains mâles, et dans le tems qu'on procède à cette opération, on leur fend les nazeaux afin qu'ils puissent respirer plus librement lorsqu'ils courent. En aucune saison de l'année, on ne sépare les étalons des jumens qui allaitent. Ordinairement ils mettent un étalon pour dix jumens ou tout au plus pour 15. Ces étalons sont les conducteurs du troupeau, à la tête duquel ils marchent et qu'ils défendent avec le courage le plus intrépide contre les loups ou tout autre ennemi qui ose l'attaquer.

Les moutons des Kalmoucks, ressemblent à ceux de la grande Tartarie, c'est-a-dire, qu'ils sont à large queue; ils fournissent un suif qui égale le beurre en bonté et le surpasse en substance. Ces moutons sont beaucoup plus forts que ceux des Russes et portent une laine grossière mêlée de crins.

Les chameaux sont, comme nous l'avons dit, un signe de richesse parmi les Kalmoucks; en effet ce bétail y est d'autant plus estimé qu'outre les

services qu'il rend, il se multiplie lentement et est sujet à une infinité de maladies auxquelles il succombe tôt ou tard parce qu'il est extrêmement délicat. C'est l'hiver surtout que le chameau a besoin de soin et d'être garanti des frimats qui sont mortels pour lui; à cet effet, on le couvre de vieux feutres, on lui forme un abri de nattes épaisses; dans l'été lorsqu'il est aux champs, il a besoin de la protection de ses gardiens, pour le défendre de l'attaque des loups, parce que, malgré sa taille gigantesque, il est timide comme la colombe et foible comme l'agneau. La propagation de cet animal exige encore des soins tout particuliers; il faut dans le tems du rhut forcer la femelle à s'accroupir, lui amener le mâle, et les aider à s'accoupler.

Les Kalmoucks ne font cas que des chameaux à deux bosses, et les croyent de meilleur usage que les autres, et plus dociles à conduire. C'est un préjugé de Kalmouck; l'une et l'autre espèce est de la plus grande docilité, et pour conduire un chameau, il ne s'agit que de lui passer une corde qui lui embrasse les narines; on secoue cette corde en baissant la main, et le chameau se met sur les genoux, pour qu'on le charge; on la secoue en sens contraire, et il se relève. Ce que les voyageurs ont remarqué, et ce qui a échappé au Kalmouck qui n'y regarde pas de si près, c'est que les chameaux à deux bosses ont le trot beaucoup plus dur que les chameaux à une bosse.

Les Kalmoucks font usage du lait et de la laine de chameau ; le premier est épais, crémeux et d'un goût salé qu'on lui fait perdre par l'ébullition ; ce lait est excellent pour prendre avec le café et le thé. C'étoit dans nos courses un régal dont nous nous faisions une fête.

On employe les poils du chameau à faire des matelats, d'excellent feutre et du drap dont rien n'égale la finesse. Nous en avons vu à Kasan qui avoit le luisant d'un drap de soie et le velouté du satin.

Lorsqu'une horde ou *Ulusse* Kalmouque change de demeure, ce qui dans l'été arrive au moins une fois par mois, on envoye d'abord en avant ceux qui sont chargés de choisir le terrain, et ils ont ordre de réserver le meilleur emplacement d'abord pour leur Kan ou prince, ensuite pour leur Lama ou prêtre, puis pour les huttes que doivent occuper les idoles ; le terrain se partage ensuite par ancienneté de famille. Dans ces sortes de campemens il faut que tout soit porté par des chameaux ou des taureaux ; les claies qui forment les parois de la hutte, et tout ce qui en compose l'attirail est mis en petit volume, et forme la charge d'un et rarement de deux chameaux. Les ballots des meubles précieux sont couverts de caparaçons de feutre de différentes couleurs, et brodés avec art ; l'animal qui les porte marche à la tête du convoi de chaque particulier, et il a le col orné d'une infinité de petites sonnettes qui rendent la marche un peu

bruyante. On attache les chameaux de sept en sept à la queue les uns des autres avec un conducteur en tête. Quant aux taureaux de somme, on les chasse devant soi.

Dans ces marches les femmes, et sur-tout les filles, se parent de leurs plus beaux habits, mettent le plus grand soin à se farder, et charment les ennuis de la marche par leurs chants qui roulent sur les prouesses de leurs ancêtres, ou les ruses de leurs amans ; les plus distinguées sont placées sous une espèce de baldaquin à rideaux.

Lorsque le tems est favorable les hommes prennent les devants, arrivent au nouveau camp en prenant le plaisir de la chasse, et y attendent le gros de la troupe en fumant leur pipe sur l'herbe ; mais si le tems ou les chemins sont mauvais, ils ne quittent point leurs familles, et veillent sur leurs bêtes de somme, afin d'être à portée de les secourir en cas d'accident.

Les Kalmoucks vivent de la chair de leurs troupeaux, ne connoissent point le pain, mais font usage de quelques racines qui leur en tient lieu. Leur boisson ordinaire est le lait de jument qu'ils préfèrent à celui de vache, parce qu'en aigrissant il prend un goût d'acide vineux, et fournit une boisson saine et rafraichissante qui énivre lorsqu'on en fait excès ; ils le distillent aussi, et en font une eau-de-vie qu'ils préfèrent à la nôtre, et qu'il faut leur laisser.

Ce peuple, hommes et femmes, aime avec passion le thé et le tabac à fumer; ils usent de celui que les Russes tirent de la Chine, et qu'ils appellent *thé en tuiles;* on le prend, autant qu'on peut, avec du lait de chameau; le bas peuple, au lieu de thé qui est très cher, à cause des frais de transport, use d'une plante sauvage qui en a la couleur et à-peu-près le goût.

Les Kalmoucks passent pour être d'excellens cavaliers, et beaucoup plus adroits que les Tartares; leurs femmes les égalent en adresse, et dans les courses osent disputer avec eux d'agilité; leurs armes sont celles des Asiatiques, elles consistent en lances, en arcs et flèches, en cimeterres recourbés et en longs poignards; les riches joignent nos armes à celles de leur pays, et s'en servent surtout à la chasse avec autant d'adresse que pas un européen. Cependant la chasse à laquelle ils prennent plus de plaisir, et où ils sont beaucoup plus exercés que nous, est celle du *vol*, à laquelle ils employent l'autour et le lanier.

Leur manière la plus ordinaire de chasser le loup est la *chasse forcée;* un certain nombre d'hommes bien montés poursuivent le loup qu'on à lancé avec des fouets courts et très-gros, et l'achevent avec le manche de ces fouets lorsqu'il est rendu. Les Barschkires n'ont point d'autre manière de détruire cet animal rapace, si redoutable pour leurs troupeaux.

La majeure partie de la vie des Kalmoucks se passe en divertissemens, et quelque misérable que nous paroisse leur manière d'exister, elle est pour eux le comble du bonheur, parce qu'ils s'estiment aussi heureux que nous les croyons à plaindre. Ils regardent nos maisons, les palais de nos grands comme de belles prisons pour lesquelles ils ont une espèce d'horreur, et dans lesquelles ils ne feroient pas un long séjour, sans contracter la plus grande mélancolie.

Nous remarquames que ce peuple que quelques voyageurs russes ont peint comme très-flegmatique, est très-porté à l'amour et est très-prolifique. Le célibataire est chez les Kalmoucks un être de raison, et la hutte qui renferme une femme stérile une espèce de phénomène; à peine une fille est-elle nubile, qu'elle est pourvue; à peine une femme dans son jeune âge, si elle devient veuve, a-t-elle tems de pleurer son premier époux. C'est la providence qui permet cette propension au mariage chez cette nation que les inconvéniens et maux attachés à la vie humaine réduiroient bientôt à rien, si les générations ne s'y succédoient rapidement et en abondance.

Chez les Kalmoucks, comme chez les Mongoles, celui qui est l'aîné d'une race, et possède comme souverain une peuplade qu'ils appellent une *Uluss*, porte le titre de *Taidshi*, et celui de *Najonn* est donné à ses frères et à ses parens en ligne collatérale. Le *Taidshi* transmet à sa mort

son *Uluss* à son fils aîné, et assigne un territoire à ses autres fils qui en deviennent les vassaux et Najonn du premier ordre, exerçant dans le domaine qui leur est échu une autorité semblable à celle de leur frère; dans l' *Uluss* entière il est leur prince, et ils sont ses barons; mais il arrive quelquefois que ces barons chassent leurs princes et le deviennent à leur tour.

Tout *Taidshi* ou *Najonn* exerce sur ses sujets respectifs un pouvoir illimité; il peut à son gré les vendre, les donner, en disposer par testament, leur infliger des peines corporelles, les faire mutiler; mais le Najonn ne peut les faire mourir, sans l'intervention du *Taidshi* et des principaux *Lamas* de l' *Uluss*.

Pour l'administration de la justice et la police intérieure, chaque *Uluss* est divisée en *Aimak* qui comprend pour l'ordinaire cinquante à soixante feux, laquelle est gouverné par un *Sayssan*, officier nommé par le *Taidshi;* il juge des différends, et lève les constributions dues au prince; c'est lui qui les impose, et son imposition est presque toujours vexatoire, parce qu'il a sur le produit une remise qui lui sert d'honoraires, et toujours en proportion avec le produit.

Les Kalmoucks ont dans leur code plusieurs loix qui sont marquées au coin de l'originalité. Tout homme surpris en flagrant délit avec la concubine d'un prêtre, en est quitte pour une reprimande, et paye une chèvre, ou un chevreau d'amende, si c'est avec la femme d'un Najonn, parce que la loi suppose qu'un homme du commun n'aura pas été assez hardi pour s'adresser à une femme de ce rang, si elle n'a pas été la première à lui faire des avances. Lorsqu'il s'agit d'un adultère ordinaire, le coupable donne un cheval entier de quatre ans à l'offensé, et l'épouse infidèle un de trois au juge. Celui qui trouve un étranger couché avec une de ses esclaves, est en droit de le dépouiller, et de le mettre dehors de sa hutte entièrement nud. Celui qui vole un cheval paye quinze fois neuf pièces du même bétail, dix-neuf pour un étalon et huit pour une jument, etc., et s'il n'a pas de quoi payer, on le vend comme esclave.

Les opinions religieuses des Kalmoucks sont celles des Mongoles; voyez au mot *Mongoles*.

Kosaques ou *Cosaques:* il en est de plusieurs nations qui diffèrent peu entr'elles; la plus considérable est celle du *Don*. Les Kosaques de cette nation prétendent que ce sont leurs aïeux qui ont peuplé la Russie. En effet leurs physionomies ne diffèrent pas de celles des Russes dont ils parlent la langue dans toute sa pureté. Parmi eux les gens du commun portent une longue barbe, et l'ont en grande vénération, tandis que les gens de distinction se la font couper, et ne conservent que les moustaches; ceux qui sont au service imitent les gens de distinction, et les Kosaques ne sont pas les seuls qui aient cette manie; leur physique

et leur costume sont, à peu de chose près, tels que nous les avons dépeints dans notre premier volume. *) Leurs femmes portent des pantalons, surtout celles du commun; leur coëffure est ridicule, et les défigure; ce sont d'amples papillons qui imitent assez bien les cornes ou rayons que nos artistes mettent aux têtes de *Moïse*. Les filles vont tête nue, et n'en sont que mieux; dans les jours de fête elles se ceignent la tête d'un large bandeau qu'elles chargent de colifichets, comme nous faisions autrefois à nos montres; et comme nos petits maîtres s'annonçoient de loin par le bruit de leurs breloques; les filles Kosaques se plaisent à se faire précéder de celui des bandes de médailles dont elles ornent leur tête.

Les Kosaques n'ont d'autre religion que la grecque; ils ont seulement dans les mariages et les funérailles quelques usages particuliers que leur vie agreste et leurs préjugés ont rendus sacrés. Aux nôces, par exemple, le Kosaque qui va se marier, se rend chez sa future épouse, monté sur un superbe coursier tout garni de clochettes qui ont dû lui avoir été données par ses plus proches parens et ses plus intimes amis; ce sont ces clochettes qui annoncent à l'épousée la venue de celui auquel elle va s'unir, et élèvent dans son ame, ou la douce émotion que lui cause l'approche de son bien-aimé, ou cette transe froide que doit ressen-

tir

*) Voyez pag. 171.

tir son coeur, si celui qui doit la posséder n'est pas de son choix. Après le mariage, ces clochettes sont soigneusement gardées par l'épouse qui en pare le lit nuptial aux jours de fête. Non-seulement les femmes parmi les Kosaques n'apportent rien en dot, mais encore l'époux est obligé de leur fournir un trousseau dont la principale pièce doit être la coëffure de nôce.

La constitution civile des Kosaques est absolument militaire, et leur humeur très guerrière. Nous avons décrit leurs armes et leur équipement de guerre; *) nous observerons seulement ici que naissans tous soldats et élevés pour le devenir, les seuls Kosaques du Don peuvent mettre cent mille hommes sur pied, et former, non une multitude armée, mais un corps formidable capable d'en imposer à l'armée la mieux disciplinée par leur manière de combattre.

Les Kosaques du Don appellent leurs habitations *Stanitza;* elles dûrent leur origine à ceux qui des autres parties de la Russie fuyant un joug trop oppressif, vinrent s'établir sur les rives du Don. On compte le long de ce fleuve plus de cent de ces Stanitzas qui sont de gros villages dont quelques-uns sont fortifiés; le plus considérable est Kasanka. Chaque Stanitza forme une paroisse, l'église est toujours au centre, et la place où elle est située,

*) Voyez tome I pag. 171.

celle où se rassemblent les habitans de la paroisse pour marcher en armes, ou célébrer quelque fête. Les maisons qui sont toutes en bois, sont de la plus grande propreté, et l'endroit le plus apparent, le mieux entretenu est l'appartement du *Bog*.

Chaque Stanitza est gouvernée par un Attaman qui est élu pour un an, et doit toujours être né dans la Stanitza qu'il commande; il exerce sur les Kosaques de son district les fonctions de colonel et de juge, tant au civil qu'au criminel. On ne trouve pas de commerçans dans les Stanitzas même les plus considérables, parce que les Kosaques en preux chevaliers, dédaignent le commerce, et se piquent de l'ignorance la plus crasse; leurs prêtres ont soin de maintenir ce préjugé dans toute sa vigueur; ils y trouvent leur compte. Ils ont pour l'agriculture autant d'éloignement que pour le commerce, et les terres qu'ils habitent, qui sont excellentes, offrent, dans une étendue de plus de 600 werstes, des landes agrestes, où l'absolue nécessité a défriché quelques champs: encore ce ne sont point les mains des Kosaques qui ont pris cette peine, ce sont les Malorossiens, caste d'hommes laborieux qui vit parmi les Kosaques et de leur fainéantise.

Tscherkask est la ville capitale des Kosaques du Don, et située pour devenir une cité importante, si elle avoit pour habitans des citoyens au lieu de soldats.

Les Kosaques du Jaïk aujourd'hui les Kosaques de l'Ural ont à-peu-près les mêmes moeurs que ceux

du Don. Ils sont plus civilisés et beaucoup plus laborieux; c'est d'ailleurs un melange de Kalmoucks et de Tartares-Mongoles parmi lesquels les moeurs de ces peuples sont plus ou moins nuancées selon les castes et les localités.

Mongoles. Sous cette dénomination on comprend une race asiatique très-ancienne qui vers la fin du douzième siècle posa les bases d'une des plus puissantes monarchies qui aient existé. Elle étendit ses conquêtes sur la majeure partie du globe, donna des rois à la Perse et des empereurs à la Chine. Les Mongoles, qu'il ne faut pas confondre avec les Tartares, auxquels ils ne ressemblent que par leur vie pastorale, furent les compagnons d'armes de *Tschingis*, connu en Europe sous le nom de Gengis-Kan. Après la division ou la dispersion de l'empire qu'avoit formé Tschingis, les Mongoles se disséminèrent dans les différentes castes de Tartares et en formèrent de nouvelles d'où sortirent les Barschkires, les Burattes, les Kalmoucks et les Tunguses.

Quelques hordes de Mongoles sans melange habitent encore les frontières de la Chine; ils ont la physionomie des Kalmoucks, se nourrissent de même et ont presque toutes leurs habitudes, ils suivent la religion de *Lama*. Dans la langue mongole, *Lama* signifie prêtre, et le chef de leur religion, qu'on dit être même l'objet de leur culte, s'appelle le *Dalaï-Lama*, qui veut dire prêtre universel, prêtre dont l'autorité n'a point de bornes. Les catho-

liques romains d'après cette définition sont donc aussi de la religion du grand *Lama?* car leur pape est un *Dalaï-Lama*, un prêtre universel (catholique) dont l'autorité est illimitée. Le *Lama* des Mongoles habite, sur le sommet d'une montagne, une espèce de temple dont les femmes, dit-on, n'approchent pas et dont la garde est confiée à vingt mille *Lamas* subalternes; autre ressemblance avec le *Lama* de Rome. Mais ce en quoi l'un et l'autre *Lama* diffèrent, c'est que celui des Mongoles et ses *Lamas* subalternes ne s'occupent que du spirituel et que c'est un crime irrémissible parmi eux que de se mêler des affaires temporelles. A Rome, au contraire, *grand-Lama* et *sous Lamas* n'en veulent qu'au temporel. Si ce qu'on raconte des superstitions des Mongoles est vrai, ils nous surpassent encore, et c'est le comble de la folie que de nous surpasser. Parmi eux les excrémens du *Dalaï-Lama* sont ramassés avec soin, sechés et renfermés dans des boëtes d'or ou précieuses et portés au cou par les bons Mongoles comme un préservatif contre tous les maux physiques et moraux qui peuvent assaillir l'humanité. Le *Dalaï-Lama* ne meurt point, c'est-à-dire que par une pieuse fraude on parvient secrettement à le remplacer. Le nôtre meurt, on le remplace aussi par une pieuse fraude, mais elle est notoire.

Le jaune est la couleur favorite des *Lamas*; ils se rasent la tête et la barbe; la continence et la chasteté sont des vertus que leur règle leur recom-

mande et qu'ils observent comme nos *Lamas* auxquels ces vertus sont aussi recommandées. Ils sont obligés de prier continuellement et prient aussi machinalement que nos chantres de paroisse.

Honorer Dieu, *n'offenser personne*, *rendre à chacun ce qui lui appartient*, sont les trois préceptes principaux qui forment la base de la doctrine des *Lamas*. S'ils n'ont point d'autres dogmes il faut jeter les boëtes de *secrétion* par les fenêtres, rire au nez du *grand Lama* à cause de son immortalité et l'embrasser comme frère à cause de la sainteté de ses principes. Il faut que tout honnête homme soit de cette religion.

Mordwans ou *Mordwins*. C'est un reste de Mongoles qui habite les bords de la Pjana et se distingue en deux tribus dont nous épargnerons les noms barbares au lecteur. Leurs moeurs diffèrent peu de celles du commun des Russes et leur costume est celui des Barschkires et autres tribus tartares. Les femmes dans leur parure affectent les clochettes, les médailles, les branches de corail et tout ce qui peut faire du bruit lorsqu'elles sont en marche. Les bandes qui couvrent leur bonnet en sont garnies, leur pièce d'estomac en est surchargée et elles en composent leur ceinture; de sorte que l'appareil d'une femme de cette contrée pour un jour de fête ressemble plutôt par son poids et les pièces de métal qui le composent au harnois d'un cheval qu'à la parure d'une femme.

Les Mordwans sont laborieux, cultivent la terre et se nourrissent plus volontiers de ses fruits que de viande ou de poisson. Ils sont chrétiens, ou du moins les Russes l'assurent; et ceux qui ne le sont pas ou tiennent encore aux pratiques religieuses de leurs ancêtres, n'ont point d'idoles taillées ni de divinités intermédiaires entre l'être suprême et eux, ainsi qu'il arrive à presque tous les peuples de la terre malgré la raison et la philosophie dont la plupart de ces peuples se targuent, tout en croyant *aux puissances*, *aux dominations*, *aux chérubins à tête de boeuf*, *aux démons*, *aux incubes et aux saints qui font pleuvoir et ne pleuvoir pas*. Plus sages que tous ces peuples, les Mordwans d'ancienne croyance qui n'ont ni académie ni lycée, ne reconnoissent que l'être des êtres, et c'est à lui seul qu'ils adressent leurs voeux. Si cette religion auguste existe réellement parmi cette nation, ce que nous avons peine à croire, il seroit à souhaiter qu'elle nous envoyât des missionnaires.

Ostiakes. Nous nous étendrons très-peu sur ce peuple ainsi que sur les *Samojédes*, parce qu'on trouve dans les voyages de la Harpe qui sont entre les mains de tout le monde, tout ce qu'on peut désirer de savoir sur ces peuples: nous observerons seulement ici que les Ostiakes habitent les rives du Jenisey et de l'Oby, que c'est l'une des premières nations sibériennes qu'aient subjuguées les Russes, qu'ils sont de taille moyenne, d'une

conformation très-peu vigoureuse, que leur teint est livide et leur physionomie sans caractère, qu'ils sont sales comme les animaux les plus immondes, poltrons comme la timide colombe, simples au-delà de toute expression et par conséquent superstitieux, parce qu'ils ont des prêtres et que ces prêtres se donnent pour sorciers capables de commander aux élémens, de lire dans l'avenir et d'absoudre par quelques mots magiques un homme chargé d'iniquités et de crimes, ce qui est aussi facile à faire que de lire dans l'avenir ou de commander aux élémens. Ces Ostiakes, que la nature ne paroît avoir qu'ébauchés et fait naître sur un sol ingrat, sont laborieux, hospitaliers, fidèles à leurs sermens et ont horreur du vol. Ce sont les femmes qui chez eux sont chargées des travaux du ménage et de la pêche qui est presque leur seul moyen de subsister. Leur habit pour les deux sexes est une espèce de sac informe de peau de poisson ou de renne apprêté comme nos mégissiers apprêtent leurs peaux; leurs femmes se voilent et font bien. Les Ostiakes ne vivent que de poissons et la nature leur en a prodigué dans les rivières où ils pèchent jusqu'à la satiété. Leurs ustensiles, leurs armes, leurs huiles, ce sont les os de poissons, leurs nerfs et leur graisse qui les leur fournissent. Ils sont payens et leur culte en proportion avec leurs facultés intellectuelles; l'ours est pour eux l'ennemi le plus terrible et sa peau un objet de leur culte. Ils ont des *Jurtes* comme

les Kalmoucks, comme eux des villages d'hiver et des camps d'été.

Samojédes: Voisins des Ostiakes, ils en diffèrent peu dans les moeurs, les usages et le costume, mais beaucoup dans le physique; ils ont le visage rond et quelquefois agréable, ils sont d'une constitution robuste mais moins civilisés que les Ostiakes et supportent impatiemment le joug des Russes, qui cependant ne pèse sur eux que très-légèrement. Leurs femmes n'ont point l'usage de voile et sont quelquefois immodestes, parce qu'elles ne portent point de chemise et que leur robe est ouverte, mais elles ont des caleçons qu'elles ne quittent ni jour ni nuit; au reste ce qu'elles montrent, ou ce que le hazard découvre de leurs attraits, l'oeil ne leur en sait point gré, car ce ne sont point les beautés de Vénus Callipige qu'elles lui font voir, mais tout ce qui en est le contraste. Ils sont aussi sales que des Ostiakes, et sont encore moins difficiles sur le manger, car l'animal même en état de putrefaction, ne leur répugne point. Le Samojéde traite encore plus mal sa femme que l'Ostiake; chez celui-ci elle travaille sans relâche, mais il se plaît à en faire sa compagne, aulieu que le Samojéde ne considère la sienne que comme sa servante. Cependant cette femme a apporté une dot qui souvent est la seule richesse de son époux. On dit que les nouvelles mariées, parmi les Samojédes, restent un mois entier intactes quoique couchées pendant ces pre-

mières nuits à côté de leurs époux; ils sont donc bien froids ces Samojédes, ou leurs épouses bien peu attrayantes; ils ont leurs sorciers comme les Ostiakes, qui se disent tout aussi habiles; le tambour de basques, ou un instrument qui lui ressémble est celui dont le sorcier se sert pour faire ses conjurations, ou s'accompagner dans les chants avec lesquels il parvient à exalter la tête de ses crédules compatriotes; les Samojédes ont aussi leur *bog;* il n'est point de jurte où il ne s'en trouve, et point de saison dans l'année où on ne lui immole un renne.

Tunguses: c'est encore une caste de Sibériens que les armes des Russes ont subjuguée. Les déserts ou Steppes qu'ils habitent, s'étendent de l'ouest à l'est, depuis le Jenisey jusqu'à la Lena, et le fleuve Amur ou Amour. On les distingue en Tunguses chasseurs et Tunguses pêcheurs; leur origine est Mongole, leur langue celle des Burattes, et leur physionomie presque celle des Samojédes. Leurs femmes passent pour les plus belles de la Sibérie, où le sexe n'a pas été avantagé par la nature; cependant il est des voyageurs qui ont vu de jeunes Tunguses, qui auroient passé pour belles par-tout ailleurs; mais il faut les prendre à vingt ans, car la rose ne se fanne pas plus vîte que les femmes de ce pays; c'est le travail, la misère et la fumée des jurtes qui les flétrissent si promptement. Hommes et femmes ont encore l'ouie et la vue beaucoup plus perfectionnés que les Kalmoucks. Les Tun-

guses passent pour être francs et ouverts, pour dédaigner le mensonge et mépriser le serment dont l'imposteur aime à se faire une égide; ils se contentent du plus étroit nécessaire, et la privation de nourriture pendant plusieurs jours ne sauroit les abattre; mais ils en sont réduits rarement à cette extrémité, parce que tout leur est bon, comme à l'Ostiake, et qu'ils ne sont pas plus dégoûtés. D'ailleurs, avec les ressources de la pêche, ils ont encore celle de la chasse, et elle est d'autant plus assurée pour eux, que le pays abonde en gibier, et qu'ils passent pour les meilleurs archers de la Sibérie. On dit que leur courage égale leur adresse: l'eau est leur unique boisson, et un Tunguse ivre est un phénomène, malgré les liqueurs fortes pour lesquelles les Russes ont tâché de lui donner du goût. Ils sont encore d'une plus grande saleté que les Ostiakes et les Samojédes, et elle est telle qu'on ne peut en donner une idée sans soulever le coeur de l'homme le moins susceptible de dégoût; ils sont sujets à des petites véroles épidémiques, dont les ravages égalent ceux de la peste. Dès qu'un d'eux en est attaqué, ils s'empressent de le fuir, après lui avoir fourni les alimens dont il a besoin; abandonné à la nature, ce malheureux guérit souvent mieux et plus vîte que si on lui eut envoyé *Tronchin* ou ses inoculateurs. Les Tunguses se marient très-jeunes, et il n'est pas rare de voir parmi eux des maris de quinze ans, et des veuves

de douze. Ils sont poligames, sur-tout les riches, car comme il faut acheter sa femme, ou l'obtenir à force de présens, ce qui revient au même, le pauvre s'en tient à une seule, et n'en est pas plus mal. Lorsque les parens sont d'accord sur les présens réciproques et les conditions, les jeunes époux couchent ensemble sans qu'on ait fait précéder leur union par aucune fête ou cérémonie; elle n'a lieu que lorsqu'ils prennent possession de la nouvelle jurte.

Un usage parmi les Tunguses, et qu'on retrouve en Amérique et en Afrique, chez une quantité de nations, est celui de se tracer sur le visage des représentations d'animaux, d'arbres ou de fleurs; l'opération en est douloureuse; *mais que ne fait-on pas pour être beau?*

Ce peuple ne fait point usage de chemise, ses habits sont comme ceux des Samojédes, mais faits avec plus de proportion, et beaucoup plus ornés, leur coupe approche des nôtres. Hommes et femmes portent des culottes, ou pour mieux dire, les femmes s'habillent comme les hommes, et n'en sont distinguées que par leurs colliers et les ornemens dont elles se surchargent.

Leurs opinions religieuses sont grossières comme leurs moeurs. Leurs prêtres qu'ils appellent *Chamanes*, qui se vantent d'être inspirés, et ne sont pas les seuls, leur servent d'intermédiaires auprès de leurs divinités, dont le nombre est con-

sidérable, toutes soumises cependant à une seule qu'ils adorent sous le nom de *Boa*. Voici l'idée qu'ils en ont, et elle en vaut bien une autre. *Boa* est le Dieu des Dieux, il habite au-dessus des nues, partage ses occupations relatives à la conduite du monde entre toutes les divinités subalternes, et les surveille; il sait tout, mais s'inquiète peu des individus; il est bienfaisant et ne punit point, ce qui est beaucoup plus humain que de punir le crime du père jusques dans la septième génération. Il se fait un plaisir de rendre aux hommes les autres divinités favorables; il est invisible, et ne peut par conséquent être représenté sous aucune image. Il faut avouer que voilà un *Boa* auquel bien des *Boas* devroient ressembler, ils cesseroient d'être atroces, et l'espèce humaine en deviendroit meilleure.

Fin du second et dernier volume.

